

BIBLIOTHÈQUE



<36622175330016

VOYAGE

DANS

LES QUATRE PRINCIPALES ILES

DES MERS D'AFRIQUE.

T. I.

Je place la présente Édition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même à celui qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la Loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 5 Fructidor an XII de la République Française.

Buisson

VOYAGE

DANS

LES QUATRE PRINCIPALES ILES DES MERS D'AFRIQUE,

FAIT PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT,

PENDANT LES ANNÉES NEUF ET DIX DE LA RÉPUBLIQUE (1801 ET 1802),

Avec l'Histoire de la Traversée du Capitaine BAUDIN jusqu'au Port-Louis de l'Ile Maurice.

PAR J. B. G. M. BORY DE ST-VINCENT,

OFFICIER D'ETAT-MAJOR; NATURALISTE EN CHEF SUR LA CORVETTE *LE NATURALISTE*, DANS L'EXPÉDITION DE DÉCOUVERTES COMMANDÉE PAR LE CAPITAINE BAUDIN.

Avec la Collection de 58 Planches, grand *in*-4°., dessinées sur les lieux par l'Auteur, et gravées en taille-douce.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN XIII. (1804.)

« Les endroits les plus fréquentés ne sont pas ceux
» sur lesquels on a le plus de données certaines ».

Essais sur les Iles Fortunées, page 1.

AU GÉNÉRAL

MATHIEU DUMAS,

CONSEILLER D'ÉTAT, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU CAMP DE BRUGES.

Paris, le 1er Messidor an XII.

MON GÉNÉRAL,

Ceux qui ne connaissent que vos talens militaires et les excellens Ouvrages que vous avez publiés sur notre

Art, seront peut-être surpris de voir donner au Public, sous vos auspices, la Relation d'un Voyage, dont l'Agriculture, l'Histoire Naturelle, un peu de Géographie et des Considérations Commerciales, remplissent presque tout le fond.

Mais les Personnes qui savent que, dans les Guerres d'Amérique, et quand vous fûtes envoyé par le Roi pour visiter l'Orient et les Iles de l'Archipel, vous considérâtes les pays que vous parcourûtes, non-seulement comme militaire, mais sous tous les rapports où j'ai observé ceux dont je vais vous entretenir : ces Personnes, dis-je, trouveront que je ne pouvais mieux dédier mon Ouvrage qu'à celui qui, avant moi, voyagea comme j'ai voyagé depuis.

Des soins plus importans, et les évé-

nemens qui se sont succédés si rapidement pendant la révolution, ne vous ont pas permis de mettre au jour vos Manuscrits sur Candie et sur la Grèce. Les hommes instruits doivent regarder comme un des maux de cette révolution, de nous avoir privés d'un Ouvrage où nous eussions trouvé tant de choses qu'ont omises vos prédécesseurs. La lecture de votre Relation m'eût sur-tout appris à en écrire une; tâche bien plus difficile que ne sauraient l'imaginer la plupart des Personnes qui croient, lorsqu'un Livre les intéresse, que l'Auteur n'a pas eu plus de peine à le faire, qu'elles n'en ont à le lire. Tant de difficultés se présentent à celui qui, lorsqu'il a parcouru des Contrées lointaines, veut les faire connaître!

Le Voyageur errant sur le globe, où il

se transporte de Contrées en Contrées, et qui cherche à lire dans la Nature même, en comparant ses productions sur les lieux où elle les prodigue, ne peut, pendant ses excursions lointaines, se tenir au courant des Découvertes que font les Savans sédentaires de l'Europe. A son retour, il est surpris de voir les Sciences changées de face. Il veut écrire; son style, qu'il a négligé, ne peut donner de charme à ses Ouvrages. Si, par un hasard heureux, les Observations qu'il a faites sont d'une nature extraordinaire en apparence, et que quelques circonstances dans ses récits semblent s'écarter de ce que l'on voit habituellement, le doute s'élève de toutes parts, et l'on taxe d'imposteur celui qui n'a rapporté que ce dont il a été le témoin.

Je sais bien que plusieurs Voyages

peuvent être taxés d'exagération ; mais ce ne sont guère les Voyages de notre siècle : ceux-là furent écrits dans ces tems grossiers où les Sciences étaient si peu répandues, que l'on pouvait faire croire à un Public ignorant les bornes du possible, tout ce qu'enfantait une imagination déréglée. Aujourd'hui, un Voyageur n'en impose plus sur des choses de quelqu'importance ; il ne pourrait tromper que des hommes sans lumières, et qui conséquemment ne les liraient pas.

Depuis qu'on ne peut plus faire de Romans sur les Contrées nouvelles, parce qu'on connaît le cadre de tout ce qu'on y peut trouver, la réputation des Voyageurs aurait dû se rétablir ; mais, par une vieille habitude qui fait confondre les Médecins avec les Charla-

tans, et les Gens de loi avec les Chicaneurs, on ne revient pas sur leur compte: l'on s'appuie, pour les condamner, des contradictions qu'on prétend trouver dans les Ouvrages de ceux qui ont visité les mêmes Pays.

En effet, c'est une chose remarquable, que nous ayons souvent, sur les mêmes lieux, des rapports peu semblables. On en conclut généralement qu'un seul a pu dire vrai, et que tous les autres induisent en erreur. Tant de circonstances différentes peuvent tout changer dans un Pays et dans le caractère de ses habitans! Il y a tant de manières de voir! Quand il s'agit d'une vaste Contrée, ses Productions et les Mœurs de ceux qui y vivent changent tellement, même à de petites distances, qu'un bon esprit, se gardant de prononcer précipi-

tamment, doit être prêt à adopter jusqu'aux contradictions apparentes qui existent entre des relations dont le reste paraît mériter quelque confiance.

Mille autres difficultés se présentent au Voyageur, lorsqu'après avoir surmonté bien des obstacles, il revient publier le résultat de ses Découvertes: sans les exposer ici, je remarquerai seulement que la plus gênante de toutes est la nécessité où l'Auteur se trouve sans cesse de parler de lui.

Le JE est haïssable, *écrivait Montaigne; il blesse le Lecteur. Cette considération seule m'a retenu pendant long-tems; je ne savais si je devais donner au Public un Ouvrage terminé depuis deux ans, et où j'étais souvent obligé de parler de moi. Mais si votre indulgence m'était inutile pour obtenir*

votre suffrage, je serais trop dédommagé des désagrémens auxquels on s'expose lorsqu'on écrit, et des peines que j'ai eues à parcourir les Iles qui firent le sujet de mes recherches.

J'ai l'honneur de vous saluer avec le plus profond respect.

BORY DE SAINT-VINCENT,
Officier d'État-Major.

AVIS AU LECTEUR.

CHACUN, selon son goût, recherche dans un Voyage écrit ce qui peut lui plaire : l'un ne veut que des Aventures ; l'autre de l'Histoire Naturelle ; celui-ci ne pense qu'à des gissemens de terre, celui-là à des rumbs de vent et à des Observations nautiques ; ce qui intéresse l'un, ennuie généralement les autres.

Il est donc impossible de plaire à tout le monde, et l'Auteur de cet Ouvrage ne cherche rien d'impossible : il veut seulement s'acquitter d'un devoir.

Envoyé par le Gouvernement, il lui a dû compte de ce qu'il a cherché à faire pour le progrès des Sciences. Obligé, après avoir quitté l'Expédition dont il était Membre, de s'occuper de plusieurs choses pour chacune desquelles il y avait d'abord des Personnes commises, il a tâché de faire marcher tout de front, sans négliger une partie pour une autre. Il s'est surtout appesanti sur ce dont les Collections qu'il a rapportées ne pouvaient donner

d'idée; les grands effets de la Nature.

Convaincu qu'un Voyageur ne doit que voir, il n'a jamais émis une opinion positive. Il a rapporté des Faits, écrit ses doutes, et s'en est référé au jugement des Savans qui le liront.

N'ayant que de très-minces bagages, et conséquemment pas de bibliothèque, il n'a que peu ou point consulté d'Auteurs, pour s'étayer de leur autorité dans quelques cas. Il pense que le luxe des citations doit être réservé pour des Ouvrages d'une autre nature que celui-ci, et où *j'ai vu* n'est pas une preuve suffisante.

Pour ne point fatiguer le Lecteur par des descriptions arides, il a renvoyé en notes tout ce qui est purement scientifique ; une Table des Matières particulière indique ces articles, et est placée à la fin du Premier Volume.

Il se peut que quelques-uns des objets d'Histoire Naturelle que l'Auteur a cru ne pas être connus, le soient; il vient de prévenir qu'il n'avait, en voyageant, que sa mémoire, et très-peu de Livres.

D'autres objets, nouveaux quand l'Auteur les trouva, pourront avoir été décrits pendant l'impression de ces Volumes. Il n'en réclame pas la propriété, et consent de grand cœur que l'on change les noms qu'il leur a donnés, si les Savans le jugent à propos; il demande seulement grâce pour ceux d'*Hubertia* et d'*Aubertia*, qui viennent de Personnes si respectables, qu'il a été jaloux de leur payer, le premier, le tribut de reconnaissance que leur doivent les Sciences et les Naturalistes.

L'Auteur doit sur-tout publier sa reconnaissance des soins que son Ami, LÉON DUFOUR, Naturaliste, a bien voulu se donner pour surveiller l'impression de son Manuscrit, tandis qu'obligé, par son état, d'être aux Armées, il ne pouvait veiller à ce qu'on ne défigurât pas sa production. Si l'Ouvrage a quelque mérite, il en doit une grande partie à LÉON DUFOUR, jeune homme modeste, dont le zèle pour l'Histoire Naturelle promet à cette Science un de ses plus grands sujets.

ERRATA DU Ier. VOLUME.

Page 23, *ligne* 20, vidogue, *lisez* vidogne.
— 35, *ligne* 3, la laize, *lisez* l'alèze.
— 41, *ligne* 22, Frescinet, *lisez* Freycinet.
— 57, *ligne* 2, côtés, *lisez* côtes.
— 70, *ligne* 15, est, *lisez* sont.
— 75, *ligne* 2, mol, *lisez* mou.
— 110, *ligne* 16, *mettez une virgule après* eaux,
— *Ibid. ligne* 18, *mettez une virgule à point après* mer;
— 126, *ligne* 12, alonge, *lisez* il alonge.
— 178, *ligne* 2, faisait, *lisez* faisaient.
— 203, arrêtes, *lisez par-tout* arêtes. — *Calbasses*, lisez par-tout *calebasses.*
— 229, *ligne* 14, occidentales, *lisez* orientales.
— 230, *ligne* 25, qu'elles on, *lisez* qu'elles ont.
— 245, *ligne* 24, Bernard, *lisez* Bénard.
— 274, *ligne* 25, observées, *lisez* observés.
— 313, *ligne* 18, parmi les autres, *lisez* parmi les rameaux voisins.
— 316, *ligne* 6, j'en crois si, *lisez* si j'en crois.
— 318, *ligne* 16, *gnaphalium* des, lisez *gnaphalium*, des.
— 320, *ligne* 1re., épandue, *lisez* répandue.
— 333, *ligne* 11, *blaria*, lisez *blœria.*
— 349, *ligne* 6, de par tout, *lisez* de toutes parts.
— 359, (Note.) *ligne* 11, d'une ou de 18 lignes; *lisez* d'un pouce ou de 18 lignes.

VOYAGE

VOYAGE

DANS

LES QUATRE PRINCIPALES ILES DES MERS D'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER (1).

TRAVERSÉE DU HAVRE A TÉNÉRIFFE.

J'AI toujours eu pour les voyages le goût le plus déterminé. J'avais un trop grand desir de suivre les traces des Tournefort, des Lamanon et des Labillardière, pour ne pas en rechercher l'occasion : elle parut se présenter dans l'expédition de découvertes que le Gouvernement organisait. Je m'adressai donc à Paris à un parent en place, qui m'a toujours servi de père ; et il obtint pour moi la fonction de Zoologiste en chef à bord de l'une des cor-

(1) Voyez *Planche Ire.*, Carte des mers d'Afrique, où est marquée la route de l'Auteur.

vettes destinées à faire partie de cette expédition.

M. de Lacépède s'intéressa vivement pour moi. Sensible aux marques d'estime que me donna ce savant, je me promis de mériter, sinon par mes lumières, du moins par mon zèle, la confiance dont il daignait m'honorer.

Je quittai, vers les premiers jours de fructidor an VIII, l'armée de l'ouest dans laquelle je servais, et je me rendis à Paris, où, ayant reçu du ministre de la marine et des colonies la lettre qui m'annonçait officiellement ma nomination, et du ministre de la guerre un congé indéfini, je fis mes préparatifs de départ dans les jours complémentaires de la même année.

AN IX. Vendémiaire.

Je partis de Paris le 8 vendémiaire an IX, et j'arrivai au Havre-de-Grace le 10 à six heures du matin. Notre commandant était dans cette ville depuis plusieurs jours.

C'est ici que les membres de l'expédition se connurent. Les circonstances n'ayant pas permis de mettre en mer avant le 27, nous eûmes le tems de nous apprécier les uns et les autres.

J'ose le dire, depuis que les puissances de l'Europe, jalouses d'étendre la sphère des

connaissances humaines, envoient des vaisseaux pour explorer les plages peu connues, jamais expédition n'avait été mieux composée pour le progrès des sciences. Chaque voyageur, animé d'un zèle rare, portait avec lui des talens, le desir le plus sincère de s'instruire, et la volonté d'être utile. La jeunesse et la santé de la plupart leur permettaient l'espoir de supporter toutes sortes de fatigues. Les officiers de marine destinés à conduire les naturalistes étaient d'un choix excellent, et, ce qu'on ne trouve pas chez toutes les personnes de leur état, d'une amabilité et d'une urbanité parfaites. Il régna bientôt entre nous tous une union que le tems devait consolider. Je place au rang des époques les plus heureuses de ma vie, celle où je formai tant de liaisons précieuses.

AN IX. Vendémiaire.

Le *Géographe* et le *Naturaliste* étaient les noms des corvettes qui composaient l'expédition. Dix-huit personnes formaient l'état-major de la première :

M. Baudin, capitaine de vaisseau, long-tems officier de la marine marchande, commandant de l'expédition.

M. Lebas de Sainte-Croix, capitaine de frégate, second à bord du *Géographe*.

An IX.
Véndémiaire.

MM. Gikel et Baudin, lieutenans de vaisseau. (Le premier avait déjà suivi M. d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de la Peyrouse, et ce général en faisait le plus grand cas. Pour M. Baudin, d'ailleurs très-instruit et excellent officier, il n'était pas parent du commandant).

MM. Freycinet aîné et Capmartin, enseignes.

M. Ronsard, ingénieur-constructeur, faisant fonctions d'enseigne.

M. Laridon, médecin.

M. Frédéric de Bissy, lieutenant-colonel d'infanterie, faisant fonctions d'astronome en chef.

M. Boulanger, géographe.

MM. Maugé, Vilain et Peron, zoologistes. (Ce dernier était particulièrement chargé de l'étude de l'homme, sous la dénomination d'*antropologiste.*)

M. Léchenault, botaniste en chef.

M. Depuch, de l'Ecole des Mines, minéralogiste en chef.

M. Milbert, dessinateur en chef.

M. Lebrun, dessinateur-adjoint.

Riedlay, jardinier, (ci-devant premier garçon au jardin des Plantes).

L'état-major de la seconde corvette était composé de quinze personnes. AN IX. Vendémiaire.

M. Hamelin des Essarts, capitaine de frégate, commandant la corvette le *Naturaliste*, second officier de l'expédition.

MM. Bony et Milius, lieutenans de vaisseau, tous deux marins consommés.

MM. Piquet, Freycinet jeune, Hérisson et Saint-Cric, enseignes.

M. Belfin, chirurgien.

M. Bernier, de Montauban, astronome, élève de M. de Lalande : (cette qualité tient lieu d'éloge).

M. Dumont, adjoint-zoologiste.

M. Faure, géographe.

M. Deslisses, de Dax, botaniste-adjoint.

M. Bailly, minéralogiste-adjoint.

M. Garnier, peintre.

Il y avait, en outre, sur le *Naturaliste*, M. Michaux, associé de l'Institut national, si connu par ses voyages en Perse, et dans l'Amérique septentrionale, dont il a naturalisé tant d'arbres en Europe. En quittant la France, il avait mis dans ses projets d'en demeurer dix ans absent; conséquemment il ne se regardait que comme passager, et il était aux

An IX. Vendémiaire.

appointemens du Ministre de l'intérieur (1).

J'étais aussi sur le *Naturaliste* ; je regrette que ma mauvaise santé ne m'ait pas permis d'y suivre les amis que j'y avais, entre lesquels je citerai Milius, qui joint tant d'amabilité à tant de talens ; Bernier, d'un jugement si solide, et Péron, dont le cœur est incomparable. Si j'entreprenais de rendre à mes camarades la justice qu'on doit à leur mérite et à leur moralité, je blesserais trop leur modestie.

Le choix des aspirans de marine n'était pas moins soigné que celui des états-majors. Dans leur nombre on distinguait Bougainville, digne fils de notre célèbre navigateur, et le jeune Moreau, qui tient déjà un rang parmi les mathématiciens de mérite.

Outre les personnes attachées à l'expédition, le commandant avait avec lui un particulier nommé *Petitin*, qui passait pour son secré-

---

(1) Depuis mon retour en France et pendant l'impression de cet Ouvrage, nous avons appris la nouvelle de la mort de ce savant estimable et pas assez connu. Victime de son zèle pour les progrès de la botanique, Michaux périt à Madagascar au commencement d'un voyage qu'il y avait entrepris, et duquel j'eusse été, si une mission du gouverneur Magallon ne m'eût ramené en France au moment du départ.

taire ; mais, à ce qu'on m'a dit, il n'a pas écrit pour lui, un mot dans la traversée jusqu'à l'île de France, où il est demeuré. Chaque officier et les chefs dans chaque partie avaient des chambres commodes : Depuch, à bord du *Géographe*, ne put jouir de ce privilége, parce que le commandant disposa de celle qui lui était destinée en faveur de son secrétaire titulaire.

An IX. Vendémiaire.

26. Quoique le vent fût absolument contraire, la crainte de ne pouvoir profiter de l'eau qui nous avait manqué à la marée du 15, pour sortir des bassins, engagea le commandant à faire mettre dehors le 26 vendémiaire. Le *Naturaliste* tenta de sortir le premier; mais n'ayant pu réussir, il rentra vers dix heures du matin dans le vieux bassin : un concours prodigieux de spectateurs couvrait la jetée qui se prolonge dans la mer. Je ne sais si c'est un effet du plaisir que me causait l'idée du beau voyage que j'allais entreprendre, à l'instant de quitter la France, je n'éprouvais pas la moindre sensation de regret, ni de tristesse ; j'abandonnais cependant ma patrie pour un temps indéfini, et qui pouvait être très-long.

Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué combien les grands événemens de ma vie m'avaient fait moins d'impression quand ils

An IX.
Vendémiaire.

m'étaient arrivés, que quand j'avois commencé à en éprouver les conséquences.

Le soir, je couchai à bord pour la première fois, et durant la première heure que je passai dans ma cabane, je ne fus pas tout-à-fait aussi tranquille que je l'avais été dans le reste de la journée. Mes idées se tournèrent alors vers la France et vers les personnes qui m'y sont chères; le calme, l'obscurité, la cessation de mes arrangemens, qui laissaient mon esprit sans occupation, avaient amené cette situation morale qui fut vraiment triste.

Je dormis mal; et en m'éveillant je croyais à peine à mon départ prochain. Vers huit heures nous sortîmes du Havre sans aucun obstacle; à neuf heures nous avons appareillé sous les huniers et sous les perroquets. A neuf heures et demie nous avions mis en panne babord amures, pour attendre le commandant qui nous suivait, ainsi qu'une corvette américaine sortie du Havre avec nous : cette dernière ramenait dans leur république des ambassadeurs des États-Unis. Ayant fait servir vers dix heures et demie, nous fîmes route. Je ne pus recevoir une caisse de livres que M. de Lacépède avait eu la complaisance de m'adresser; ces livres m'auraient été d'autant plus utiles, que la bi-

bliothèque des corvettes était une dérision. Excepté quelques bons voyages, la treizième édition du *Systema Naturæ*, le *Genera Plantarum*, de M. de Jussieu, les ouvrages de MM. Ventenat et Lacépède, il n'y avait pas un seul livre qui pût nous être de quelqu'utilité : je ne sais, en vérité, qui avait pu faire un pareil choix. A la place du *Dictionnaire de Trevoux*, de l'ancienne *Encyclopédie*, des *Mémoires de Réaumur*, de la compilation de *Valmont de Bomare*, etc., il eût beaucoup mieux valu nous donner *Kaempher*, *Bloch*, *Fabricius*, *Swartz*, *Burman*, *Plumier*, *Rumph*, *Rheede*, *l'Encyclopédie Méthodique*, etc.

A midi nous relevâmes le cap Antifer au nord-est, 1 quart-est 3° nord; le milieu de la hêve à l'est, un quart sud est, 4° sud; le cap Grave, près Honfleur, au sud-est, 1 quart sud, 3° sud; ce qui établissait notre point de départ par 49° 28′ de latitude septentrionale, et 2° 23′ de longitude à l'ouest de Paris.

A midi et demi nous mîmes en travers pour renvoyer le pilote et plusieurs personnes qui étaient venues nous accompagner au large.

Vers trois heures nous nous trouvâmes à portée d'une frégate anglaise qui bloquait le Havre, et dont le capitaine n'ignorait sûrement

AN IX. Vendémiaire.

pas que nous avions des passeports de la cour de Londres ; il héla cependant le commandant avec menace et avec tout l'appareil de l'attaque; il nous laissa passer après cette petite fanfaronade britannique et nous avoir reconnus officiellement.

Dans la soirée on trouva à notre bord plusieurs personnes cachées qui s'étaient introduites furtivement pour nous suivre. Deux matelots et un commissaire aux vivres manquaient à l'appel.

Sur le *Géographe* on découvrit aussi un homme caché ; c'était un nommé *Gutes*, allemand, qui, dans les troubles de l'île de France, en avait été déporté à cause de ses principes, et qui espérait, en y revenant à l'abri du capitaine Baudin, y être reçu. Comme le commandant l'admit à une petite table qu'il tenait et qu'il ne le déposa pas à Ténériffe où nous relâchâmes, ses ennemis ont prétendu que notre chef avait été payé du passage de ce Gutes, et que cet homme s'était ainsi caché du consentement de M. Baudin.

La nuit et la solitude me rappelèrent encore vers mes plus chères affections, lorsque je fus retiré dans ma cabane. Le bruit que nécessitait la manœuvre m'empêchait de dor-

mir, mais l'insomnie n'était pas pénible; mes idées se succédaient avec tant de rapidité, je caressais tant de doux souvenirs, que je n'eus pas à me plaindre de la lenteur des instans. An IX. Vendémiaire.

Le tems beau, la mer unie, à une heure nous aperçûmes la corvette américaine avec laquelle nous étions sortis du Havre.

Nous soupçonnâmes qu'une terre, aperçue à quatre heures et dont la pointe la plus ouest fut relevée au sud, cinq degrés ouest, était l'île d'Arigny. Nous vîmes aussi dans la nuit les feux des Casquets au sud-ouest, un quart sud, deux degrés sud; à sept heures, nous nous en faisions à six lieues.

Le tems devint sombre et la mer rude durant la nuit du 28 au 29. Le vent ayant encore fraîchi à la pointe du jour, le roulis était fatigant. J'étais obligé de tenir le hublot de ma chambre fermé, de crainte d'être mouillé, et je ne pus me livrer à aucune occupation. Mes compagnons et des officiers même furent atteints du mal de mer. J'avais toujours pensé que je serais à l'abri de cette incommodité, et mon espérance ne fut point trompée : j'eus, au contraire, un appétit dévorant; et, grace à l'exercice que je me donnai, et au grand air que je pris sur le pont, j'en fus quitte dans la soirée pour une

An IX. Vendémiaire.

migraine à laquelle je suis très-sujet, et que j'éprouve quelquefois aux moindres changemens qui arrivent dans l'atmosphère.

Je remercie le ciel de m'avoir préservé du mal de mer. Je juge que ce doit être un mal terrible, par l'état où était Bernier, et surtout Dumont : celui-ci demeura deux jours sur un matelas, couché sous une table, privé de toutes ses facultés, et n'ayant pas la force de se récrier, lorsque par mégarde on lui posait les pieds sur le visage.

A une heure et demie, les Casquets relevés au sud-sud-ouest, cinq degrés sud, et la partie la plus ouest d'Arigny au sud-sud-est, nous mettaient par 4° 43′ à l'ouest de Paris, et par 49° 49′ de latitude septentrionale.

Brumaire.

Les premiers jours de brumaire furent assez beaux, et la mer étant plus calme, la santé revint parmi la plupart des malades. Bernier me parlait déjà d'entreprendre un nouveau voyage au retour de celui que nous commençions ; lui qui, la veille, était tenté de demeurer à notre première relâche. Le 3, la mer et le tems étant devenus rudes, le mal de mer fit changer de gamme. Je résistai ; mais j'eus un chagrin amer, quand, après m'être long-tems entretenu avec plusieurs de mes compagnons

de route sur les dangers de la navigation, je rentrai dans ma chambre que je trouvai inondée, il y pleuvait de toutes parts ; l'ébranlement du vaisseau ayant nécessairement élargi quelques joints du pont pour laisser passer l'eau précisément chez moi ; il me fallut transporter ma couche dans la grande chambre : il plut toute la nuit.

Vers les deux heures du matin, par suite du mauvais tems, nous perdîmes de vue le *Géographe* ; sa marche était supérieure, la nôtre était au-dessous de l'ordinaire. Le tems devenu clair sur les dix heures, nous aperçûmes la corvette du commandant à trois lieues dans le sud-est; elle avait cargué une partie de ses voiles pour nous attendre, ce que depuis elle a toujours été obligée de faire pour que nous puissions la rallier. 4.

Dans l'après-midi, nous vîmes un mât brisé passer près du bord ; cette circonstance, qui fit peu d'impression sur tout le monde, me fit faire quelques réflexions tristes, qui heureusement disparurent avec l'objet qui les avait occasionnées.

Le tems devenant superbe, on commençait à s'apercevoir du changement de climat. Sur les sept heures du matin, on distingua un pe- 7.

AN IX. Brumaire. tit convoi de quatre à cinq voiles, il faisait route à contre-bord ; un brik d'environ cent cinquante tonneaux, qui passa à portée de voix du *Naturaliste*, nous apprit qu'il venait de Malaga, et qu'il se rendait à Hambourg.

Le soir, nous nous rapprochâmes beaucoup du *Géographe*, et nous eûmes des nouvelles de nos compagnons pour la première fois depuis le 28 du mois de vendémiaire.

La température était aussi douce que celle
8. de nos plus beaux jours de printems. Nous vîmes plusieurs oiseaux que nous ne pûmes reconnaître ; la terre la plus près de nous, était Madère, qui était au moins à cinquante lieues de distance.

Le soir, je m'aperçus, en rédigeant mon journal, qu'il y avait un mois que j'avais quitté Paris et tout ce qui m'était cher; je ne pus m'empêcher de m'écrier : Quand y aura-t-il trois ans ?

Nous nous flattions d'apercevoir bientôt le
9. fameux Pic de Ténériffe, quoiqu'à midi nous fussions encore loin des Salvages, ilètes désertes et arides qui sont entre les Canaries et Madère. Les faux rapports de tant de voyageurs et nos desirs immodérés d'aborder sur une terre étrangère, nous avaient mis dans la

tête que nous distinguerions les Canaries à une distance prodigieuse. An IX.

Dans l'après-midi, nous vîmes un cutter que nous crûmes d'abord anglais, à cause de ses couleurs, mais qu'aux Canaries nous avons su être espagnol; il courait au plus près babord amures à quatre lieues environ de distance : à six heures, il vira de bord pour approcher le commandant qui mit en panne, ayant pavillon anglais parlementaire. Nous passâmes à poupe du *Géographe*, qui nous ordonna de continuer notre route; peu-après nous mîmes en panne babord au vent, et le cutter revira pour s'éloigner; nous fîmes servir : alors le petit bâtiment tira un coup de canon, ce qui détermina le commandant à mettre en panne; mais le cutter ne naviguant plus sur lui, nous reprîmes notre route, et bientôt l'ombre le déroba à notre vue. Brumaire.

Nous avions perdu quelques lieues, et le 10.
cutter nous suivit de loin durant toute la nuit. Bernier étant venu m'éveiller vers trois heures du matin pour faire des observations sur la distance d'*Aldebaran* à la lune, je ne pus me résoudre à me recoucher, tant le ciel était beau et l'atmosphère tempérée.

Avec le jour on revit le cutter qui continua

An IX. Brumaire.

de nous suivre, et que l'on ne perdit de vue que dans l'après-dîner.

Enfin, à deux heures et demie nous vîmes la terre par babord au sud-sud-ouest : c'était l'île de Canarie. A quatre heures, nous relevâmes la partie la plus est au sud et la plus ouest au sud-ouest, le tout du compas.

Canarie a l'air d'une seule montagne qui va toujours en s'élevant de la circonférence au centre. Ténériffe encore plus haute, quand des nuages ne l'environnent pas, est, comme on le sait, remarquable par son Pic, l'une des plus belles montagnes du monde. A neuf heures trois quarts, nous avions la pointe nord de cette dernière île à l'ouest, et celle qui paraissait la plus méridionale au sud-ouest un quart ouest du compas.

Les courans très-forts ici nous avaient poussés vers l'est, de sorte que dans la nuit nous étions très-près de Canarie, à six lieues au plus. La mer est sûre tout autour des Sept-Iles ; il n'y a plus de fond à deux ou trois encablures des côtes qui sont acores ; mais le mouillage est généralement difficile, à cause de la rapidité du fond et des roches volcaniques qui scient le câble sous l'eau.

Sur les huit heures du soir, le *Géographe* qui

qui était bien en avant de nous, nous attendit; An IX.
et, quand on fut à portée de l'entendre, le Bru-
commandant, prenant le porte-voix, demanda maire.
à M. Hamelin s'il n'était pas d'avis que la terre, vue d'abord au sud-ouest, était Canarie. M. Hamelin répondit que non; qu'il avait toujours cru que c'était Ténériffe et la terre du sud Canarie. Alors le capitaine ordonna de virer de bord à neuf heures, et de ne pas songer à attérir avant le jour. Nous passâmes donc la nuit en prenant différens bords, et nous attendîmes le matin avec impatience.

Il est étonnant que nous n'ayions pas vu les Canaries plutôt: l'épaisseur de l'horizon en fut, sans doute, la cause. Quand nous les découvrîmes, elles paraissaient déjà extrêmement élevées; et le Pic, qui semblait séparé de la partie septentrionale de Ténériffe, présentait le spectacle le plus imposant.

J'étais, dès l'aurore, sur le pont pour jouir 11
de la vue d'une terre nouvelle: à chaque instant cette terre se dessinait d'une manière plus distincte; le Pic ne paraissait plus, il était caché dans les vapeurs qui forment son diadême habituel.

Nous attaquâmes Ténériffe par la pointe de *Nago*, dans la position où elle a été figurée

An IX.

Bru-
maire.

dans la carte des Canaries de M. de Borda : cette vue est trop petite et peu détaillée, quoique gravée avec beaucoup de goût ; je cherchai à la mieux rendre, et je la pris vers huit heures du matin à quatre lieues environ de distance (1).

La pointe de *Nago*, l'une des plus septentrionales de Ténériffe, se reconnaît par trois petites roches détachées nommées *de Nago* ou *d'Anaga* ; elle git par 18° 26′ ½ de longitude et par 28° ½ environ de latitude.

A onze heures, un pilote vint à bord pour nous conduire au mouillage, où nous laissâmes tomber l'ancre de stribord par vingt-six brasses, fond de sable volcanique noirâtre.

Je terminai donc ma première traversée au bout de quatorze jours de navigation, et après la quinzième nuit que je passai à bord. Durant ce tems mon esprit fut assez calme, malgré le souvenir toujours présent des plaisirs que j'abandonnais ; ma santé fut bonne, quoique je ne fusse pas familiarisé avec la mer ; j'avais cependant la tête embarrassée, je ne pus m'occuper, à beaucoup près, autant que je le faisais

(1) Voyez, *Planche II*, la Pointe de Nago prise de quatre lieues en mer.

à terre, et même que je ne l'ai fait à bord par la suite; je n'eus, au reste, pas la moindre observation d'histoire naturelle à faire, si ce n'est que dans tout notre trajet nous ne vîmes pas un seul poisson. Le commodore Byron, dans son voyage autour du Monde, remarqua que dans la même traversée il n'en vit pas un; il attribue cela au doublage en cuivre de son vaisseau, et c'est une opinion qui s'accrédite parmi les marins; mais, comme nous en avons vu depuis Ténériffe à l'île de France, je doute que ce soit le cuivre de notre quille qui les ait éloignés dans le passage du Havre aux Canaries. An IX. Brumaire.

Mon départ ne m'avait pas causé de peine bien vive, l'arrivée ne me causa pas une bien grande joie: ceux qui me connaissent en seront surpris, car je ne suis rien moins qu'apathique; mais peut-être la mer, qui n'avait rien produit sur moi au physique, avait influé sur le moral.

Nous mangeâmes jusqu'à Ténériffe du pain pris au Havre, et qui s'était très-bien conservé; le commandant avait aussi gardé du lait, qui, réchauffé tous les matins, ne se gâta que le jour de notre arrivée.

An IX.

Brumaire.

Je ne dirai rien ici de l'aspect sauvage, aride et brûlé de la partie de Ténériffe que nous venions de ranger, j'aurai occasion d'y revenir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Séjour a Ténériffe.

Quand nous eûmes mouillé, le capitaine Hamelin fut à bord du *Géographe* prendre les ordres du commandant; il nous envoya peu après son canot pour nous annoncer que nous pouvions nous rendre à bord du commandant, et y venir visiter nos amis.

Vers une heure, je descendis à terre avec Hérisson, Péron et Bissy; bientôt après, je me séparai des personnes de l'expédition qui étaient venues nous joindre, et je fus avec Péron et Bernier prendre possession de la première botanique exotique que nous eussions vue. Nous allâmes parcourir une de ces pentes qui nous paraissaient si arides depuis nos vaisseaux; le soleil y avait dévoré la végétation; il n'y restait plus que des chaumes secs; quelques *euphorbes* et des *cacalies* y faisaient diversion aux laves dont ce sol est composé.

Je rapportai plusieurs plantes dans mon mouchoir : les principales étaient la *verge d'or*

An IX. Brumaire.

visqueuse (1) qui a une odeur pénétrante, et qui conserve sa viscosité dans l'herbier longtems après sa dessiccation; la *mélisse frutescente* (2) qui croît sur les rochers et les pierres volcaniques au voisinage de la mer. Un joli *thym* croît entre les fentes du sol pierreux; il a de petites fleurs roses et de jolies feuilles semblables en miniature à celles du myrte.

La rencontre qui me fit le plus de plaisir fut celle d'une graminée de la plus grande beauté; elle porte de petits panicules de fleurs blanches, à bales calicinales ovales, très-velues, ou plutôt soyeuses, avec des anthères roses; cette plante charmante a été décrite sous le nom de *sucre de Ténériffe* (3). Elle est particulière aux Canaries, et paraît être mal placée dans un genre dont le cadre est d'ailleurs vicieux.

Quand nous revînmes en ville, nous avions un furieux appétit. Aucun de nous ne savait

---

(1) *Erigeron viscosum.* L.

(2) *Melissa fruticosa.* L.

(3) *Saccharum* (Teneriffæ) *foliis subulatis planis, floribus paniculatis muticis involucro piloso nullo, calice villosissimo.* L. fil. sup. 106. Lam. Encic. met. dic. n°. 4. Illustr. n°. 768. Essais sur les fort. pag. 317, n°. 119.

l'espagnol; nous entrâmes dans un corps de garde pour voir s'il n'y avait pas quelque soldat qui parlât le français, et qui pût nous conduire dans une auberge; il s'en trouva plusieurs, et l'un d'eux nous pria d'une manière très-civile de disposer de lui. Il nous conduisit dans une grande auberge, ou *funte*, dont l'enseigne était l'Aigle de l'Empire. Cette maison, comme toutes celles de la ville, n'avait qu'un étage; les appartemens vastes et très-spacieux étaient sans plafond et presque sans meubles; ils n'étaient décorés que par un mauvais blanc à la chaux, et les croisées en étaient énormes. Nous fîmes un assez mauvais dîner pour une *gourde*, c'est-à-dire, cinq francs; les mets étaient excessivement pimentés, tant est général, dans les pays chauds, le goût des choses fortes et épicées. Le dessert m'offrit une qualité de raisins que je ne connaissais pas; c'est celle qui donne le vin sec des Canaries, appelé *vidogue* dans le pays. Les grappes sont lourdes, composées de quinze à vingt grains; ceux-ci sont noirs, durs, cassans, peu sucrés, aussi gros et de la même forme que les olives; leur peau est très-épaisse. Il paraît que beaucoup de fleurs avortent, car les grappes que je vis avaient une foule de pédoncules stériles.

An IX.
Brumaire.

Le maître de l'auberge était un gros Italien de Milan ; il s'était établi à Ténériffe au retour d'un voyage de la Chine. Péron et Bernier, qui écorchaient passablement sa langue, le firent beaucoup parler, et les plus grands éclaircissemens qu'on lui demanda furent sur ses voisines, dames et demoiselles, dont le bon air nous avait frappés à travers le mauvais goût qui avait présidé à leur toilette. Ces femmes ne quittèrent pas la jalousie de leur croisée depuis trois heures de l'après-midi, que nous entrâmes dans l'auberge, jusqu'à sept heures que nous en sortîmes ; probablement elles y étaient avant, et y demeurèrent après : c'était dans une rue où il ne passe pas trente personnes par jour, dont à peu près vingt moines et dix soldats. Il faut convenir que, si nos dames de Paris perdent le tems, elles ne le perdent pas d'une façon aussi ennuyeuse pour elles et pour les autres que les Espagnoles des Canaries.

Le soir, la garnison défila la parade après l'appel ; cette garnison était alors de trois régimens, celui d'Amérique, celui d'Ultonie, qui est Irlandais, et celui des Canaries. Il y avait des Français, et sur tout des Flamans dans ces trois corps, qui d'ailleurs étaient bien tenus.

Avant que les Espagnols eussent connu et

possédé les Canaries, une nation, nommée *Guanche*, habitait ces îles; c'était un des peuples les plus respectables de l'univers, et qui mérite le plus l'attention des philosophes. Simple et juste, ses lois n'étaient pas nombreuses, mais elles étaient respectées de tous et sévèrement exécutées. Ténériffe, qui avait long-tems été un seul état, avait neuf rois tous parens, lors de la conquête. Ces rois, vêtus comme leurs sujets, avaient pour marques distinctives une couronne de laurier; leur sceptre était le fémur de l'un de leurs ancêtres, renommé par ses vertus. Ils trouvaient dans ce reste d'un prince respecté, un avertissement continuel de mériter, comme lui, l'amour et les regrets de leur peuple.

Les Guanches avaient un culte, un premier ministre qui présidait à des cérémonies religieuses, et cependant c'est une opinion à peu près prouvée, qu'ils n'avaient que peu d'idées de religion. Des usages mystérieux, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, et qu'ils mettaient en pratique, paraissent leur être venus d'une nation éclairée, dont ils avaient perdu le souvenir. L'un de ces usages était une sorte de baptême, qui a fait croire au père Feuillé, d'après un auteur espagnol, que saint Avite,

AN IX.

Brumaire.

et même saint Barthelemy, apôtre, avaient porté aux Canaries la religion chrétienne qui était oubliée, mais dont on avait conservé quelques rites dégénérés. Quoi qu'il en soit, les Guanches répondaient, quand on les interrogeait sur le but de leur baptême, que c'était une coutume fort salutaire que leurs ancêtres avaient pratiquée de tous les tems.

D'après cette coutume, et sur-tout parce qu'on trouva à Guimar une statue de la Vierge que les insulaires avaient ramassée sur le rivage, les Espagnols crurent que la mère du Christ avait révélé les mystères de la religion chrétienne aux habitans des Canaries, pour les préparer à la communion évangélique, qui leur fut prêchée un siècle environ après la venue de leur figure de bois. Cependant, soit qu'on les regardât comme hérétiques, ou simplement que leur pays fût à la convenance des brigands policés, les légitimes et paisibles possesseurs de Ténériffe furent exterminés; leur sang coula de toute part sur la terre qui les avait nourris, et qu'ils cherchèrent en vain à défendre avec un courage héroïque. Pour monument de cette épouvantable barbarie, on voit sur la place de Sainte-Croix, où se défile la parade, un obélisque de marbre blanc, sur-

monté d'une sainte Vierge tenant un Enfant Jésus dans ses bras ; sur les quatre coins de sa base, sont quatre rois Guanches avec leur couronne de laurier et un fémur à la main ; ces rois sont en posture de recueillement et d'inspiration ; les faces du monument sont chargées d'inscriptions espagnoles et analogues.

On assura à MM. Pingré et de Borda, l'on m'a dit aussi, et plusieurs voyageurs racontent, qu'il reste encore du côté de Guimar quelques descendans des infortunés Canariens ; et que, par un retour tardif à la justice, on les respecte maintenant ; on a oute même qu'à la fête de la Chandeleur ils ont une place distinguée à la procession qui se fait, et qu'ils y paraissent en costume de Guanche, en l'honneur *de la aparicion de la nuestra senora de Candellaria, 104 anios ante de la prédicacion del fuangelio,* qui eut lieu en 1497. Tout cela cependant paraît apocryphe, et les gens sensés pensent que ces prétendus descendans d'un peuple respectable sont des imposteurs.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur l'histoire des anciens Canariens ; leurs mœurs, leurs usages, leurs arts, ont ailleurs attiré notre attention d'une façon particulière ; nous avons recherché dans les anciennes traditions quelle

An IX. Brumaire.

dut être leur origine; on peut consulter à cet égard nos *Essais sur les Iles fortunées*.

Les Guanches embaumaient leurs morts; on découvre tous les jours, dans l'île, des catacombes creusées par ce peuple. Toutes les personnes de l'expédition se procurèrent des fragmens des momies qu'elles renferment. M. Broussonet eut la bonté de m'en donner une toute entière, et M. Cologan m'a enrichi de quelques signes numériques, de terre cuite, qui servaient à Ténériffe pour compter et exprimer des quantités. Je les ai décrits dans mes *Essais*; il paraît que les Guanches ne connaissaient ni métaux, ni monnaie.

Les momies guanches sont assez imparfaites, on peut en juger par la préparation qu'on leur faisait éprouver, et qui est rapportée en plusieurs endroits. Il paraît qu'on ne les vidait pas toutes; leurs intestins semblent souvent être demeurés dans le corps, et dans certaines momies on ne voit pas de couture ou de fente qui dénotent qu'on ait cherché à extraire quelque chose des cavités de la poitrine, du bas-ventre ou du crâne. Leur sécheresse et leur couleur tanée les feraient prendre pour de ces cadavres que la terre des cimetières n'a pas consommés, et dont on trouve les restes dans certains char-

niers de nos provinces; elles ont cependant une odeur assez agréable et aromatique que le tems ne leur a pas ôtée; elles sont souvent pleines de larves et de chrysalides desséchées, qui ont vécu après la préparation, mais qui n'ont pu altérer beaucoup la momie avec laquelle elles se sont assez bien conservées. Ces momies, appelées *xaxo* par ceux qui les préparaient, étaient après leur dessiccation, renfermées dans des peaux cousues, qui se sont très-bien conservées, et ensuite déposées dans des grottes, respectées, comme le dernier asile, des Canariens de toutes les classes.

Pour donner une idée assez détaillée de la principale ville des Canaries, je transcrirai quelques articles du quatrième chapitre de mes *Essais sur les Iles fortunées*.

« Ténériffe contient plus de deux cents villes, » villages, hameaux et habitations, renfermées » dans vingt-trois paroisses ou juridictions. La » première est celle du Port de Sainte-Croix, » *el Puerto de Santa-Cruz*, où résident le gou- » verneur général des Sept-Iles, les consuls et » commissaires des gouvernemens étrangers, » un grand alcade, etc. Sa population est d'en- » viron huit mille trois cent quatre-vingt-dix- » sept ames. C'est le centre du commerce des

An IX. Brumaire.

» Canaries avec l'étranger, et le port où re- » lâchent le plus ordinairement les vaisseaux » européens.

» La rade est le seul avantage qui ait engagé » à bâtir Sainte-Croix; on n'y trouve, du reste, » rien de ce qui peut déterminer les hommes » à se fixer et à perpétuer leurs propriétés. » Cette rade, assez spacieuse, peut contenir » dix à douze vaisseaux de guerre; un plus » grand nombre y serait gêné, ou serait obligé » de mouiller sur un mauvais fond. Elle est très- » profonde; il y a au mouillage, qui n'est pas » éloigné de la côte, trente à quarante brasses » d'eau, à deux encâblures; plus au large, » soixante à soixante-quinze; et peu après on » ne trouve plus de fond avec une ligne de » sonde de quatre-vingts brasses; elle passe » pour assez sûre.

» Un môle, solidement bâti en pierres vol- » caniques noires et très-dures, s'avance un » peu dans le sud de la baie, vers l'est; il est » arrondi à son extrémité, sur laquelle sont » quatre pièces de dix-huit. On y débarque par » le côté intérieur, le long de marches très- » incommodes, et contre lesquelles il y a tou- » jours de la houlle, même en tems calme. J'ai » vu peu de débarcadaires plus dangereux; la

» lame, partagée par la pointe du môle, reflue » dans le coude qu'il forme, de manière à » briser les canots. Il faut de très-grandes pré- » cautions pour embarquer et débarquer; cet » inconvénient serait beaucoup moindre si le » môle était prolongé. Quand on est débarqué, » on monte par un escalier qui fait suite au dé- » barcadaire, sur l'espèce de terrasse avancée » que forme le môle. C'est au haut de cet esca- » lier qu'est la douane, de sorte que, comme » on ne peut aborder sûrement qu'en cet en- » droit, la douane y est très-bien placée; on » entre en ville par une mauvaise porte de » bois.

» Sainte-Croix est assez grande, bâtie bien » différemment de nos villes françaises, et n'en » est pas moins agréable; les rues, qui sont gé- » néralement droites et passablement larges, » sont propres et aërées; la plupart sont pavées » depuis peu, sur-tout le long des maisons où » l'on forme des trottoirs en petites pierres » rondes, grosses comme des œufs, et bordées » par de plus grosses pierres carrées, qui les » soutiennent; le tout est élevé de quatre à six » pouces au-dessus du niveau des rues et des » places, dont souvent le milieu n'est pas pavé, » mais plein de rocailles et de poussière.

An IX.

Bru-
maire.

» Les maisons sont passablement bâties en » torchis ou en pierre ; on a soin de les bien » blanchir, et même de les barioler, ce qui » donne un air propre à la ville; elles sont dis- » tribuées par pièces considérables. On entre » d'abord dans un très-grand espace enfermé » entre la porte de la rue et celle de la cour, » et ce lieu a une odeur infecte; car comme il » est indécent d'uriner dans les rues, les pas- » sans pressés par ce besoin, entrent sans façon » et trouvent derrière les battans de la porte » une petite dale pour y satisfaire.

» On trouve trois places principales à Sainte- » Croix, celle qui est située en entrant dans la » ville par la porte du Môle, et au milieu de » laquelle est une fontaine. La fontaine est bâtie » en forme de coupe, et de laves noires; son » eau est claire, pure et abondante : dans cer- » tains étés on ne l'ouvre qu'à certaines heures, » de crainte de l'épuiser.

(L'obélisque dont nous avons parlé est si- tué près de cette fontaine).

» Plusieurs forts, bâtis au bord de la mer, » et dont deux ou trois sont en ville, défendent » tout le tour de la rade. Ils sont généralement » bien entendus; ceux du nord sont au pied » des montagnes de la côte, à l'entrée des val-

» lons

» lons et *Barancos*, qu'elles forment et où j'ai » le plus herborisé.

» On rencontre sur les places et dans les rues » de Sainte-Croix beaucoup de prêtres et de » moines en costume: ce fut un spectacle tout » nouveau pour nous. Beaucoup de pauvres » nus ou déguenillés, d'une saleté dégoûtante, » vous obsèdent à chaque pas pour attraper une » *pecette*. Ce sont sur-tout les femmes qui men- » dient: elles disent toutes sortes d'injures en » espagnol à ceux dont leur misère et leur mal- » propreté ne peut émouvoir la compassion. » Toute cette canaille, des enfans nus ou cou- » verts de haillons, le peu de mouvement du » port, le poisson salé, seule denrée qu'on y » déchargeait quand j'y étais, me donnèrent » d'abord une triste idée d'une île qui jouit ce- » pendant d'une certaine aisance, et qui pour- » rait devenir si riche.

» Les négocians et ceux qui s'adonnent à une » branche quelconque de commerce, forment » la partie honnête des habitans de la ville. Les » gentilshommes et les gens vivant noblement » résident à Laguna. En général les habitans » aisés du port ont adopté plusieurs manières » anglaises: les hommes se mettent cependant » à la française, parce qu'ils ont reconnu que

An IX.

Bru-maire.

» le goût est inséparable de notre nation, et ils » nous ont rendu une justice que ne nous ren- » dait pas M. Cook. Ce voyageur ne néglige ja- » mais une occasion de nous critiquer. On lit » dans son troisième Voyage, *que les habitans » de Sainte-Croix sont assez décens, à l'ex- » ception de leur manière de se mettre, qui » est celle des Français.* Si c'était tout autre » que M. Cook qui eût écrit cette phrase, on la » trouverait au moins impertinente; mais le » tems n'est pas venu, et le navigateur breton » passe encore pour infaillible; certainement » s'il y a du ridicule à suivre les usages de Paris, » ce ridicule est encore plus celui de Londres » que de tout le reste de l'univers.

» Malheureusement pour les espagnoles, elles » n'ont pas eu le bon sens de leurs époux, et » n'ont pas encore pris ce ton, ce genre exquis » que possèdent seules au plus haut point nos » aimables françaises, et qu'aucune femme de » la terre ne peut leur disputer. Les femmes » des Canaries se mettent d'une manière pi- » toyable et incommode; presque toutes ont, » outre beaucoup de jupes, une sorte de man- » telet d'étoffe de laine, ressemblant à une » autre jupe qui attacherait au milieu du corps, » et au-dessus des premières, et qui serait ren-

» versée, de sorte que l'ouverture se trouverait » en haut; un bord en est appuyé sur la tête, » et la laize couvre le cou, les épaules et le dos; » tout est confondu par cet étrange accoutre- » ment qui renferme aussi les bras; on en attrape » les côtés par-devant de manière à ne laisser » qu'une petite ouverture devant le visage; on » le nomme *mante*. Les femmes du peuple por- » tent la mante d'une laine très-grossière, » blanchâtre et sale avec un grand chapeau » rond par-dessus. J'ai vu quelques paysannes de » moins mauvais air qui en avaient de jaunes » avec une bordure noire de deux doigts; elles » les laissent ouvertes, ce qui est un peu moins » laid et beaucoup moins incommode.

» Les femmes riches et les dévotes d'un rang » relevé, sont ordinairement toutes en noir. » Leur mante est d'un voile assez fin, ou bien » de serge; elles ne portent pas de chapeau. » On les trouve dans les rues allant aux églises, » seules, ou par deux ou trois, sans hommes, » marchant gravement et en silence, ne tour- » nant jamais la tête, quoiqu'on les suive, en » leur adressant, à demi-voix, des choses flat- » teuses; plusieurs même avec leurs mains fer- » ment exactement en dedans l'ouverture de la » mante, et ne laissent qu'assez d'intervalle

An IX. Brumaire.

» entre les bords, pour distinguer d'un œil leur
» chemin devant elles, mais sans qu'on puisse
» les voir.

» J'ai cependant aperçu quelques dames
» mises un peu à la française; celles-là ne por-
» taient pas de mantes, ou en avaient de mous-
» seline très-claire et très-belle, moins dépla-
» cées dans un pays chaud.

» Au reste, les Canariennes que j'ai vues, ne
» sont pas très-jolies, je n'en ai pas rencon-
» tré une qu'on puisse citer, quoique plusieurs
» ayent de belles dents et de grands yeux; elles
» sont en général maigres, très-brunes, ont le
» nez tranchant, et l'air portugais.

» Tous les soirs, dans ce pays de dévotion,
» les rues, les places, le môle, sont couverts de
» filles publiques, qui, enveloppées dans leurs
» vilaines mantes, viennent provoquer les pas-
» sans. Labillardière dit qu'au milieu de leurs
» charitables occupations elles ont un chapelet
» à la main. Un capitaine de navire qui tient à
» la santé de son équipage, ne saurait, en re-
» lâchant à Ténériffe, prendre trop de précau-
» tions pour empêcher les hommes de son bord
» d'aller voir ces filles. La maladie vénérienne
» et la gale les dévorent; il n'y en a pas une, à
» ce qu'on a assuré, qui ne soit corrompue au

» dernier degré ; au reste, elles ne se font pas » payer bien cher : une petite pièce valant vingt- » cinq sous est leur *maximum*. On prétend que » l'éléphantiasis se rencontre quelquefois dans » l'île ; une petite espèce de gale y est endé- » mique, on l'appelle *sarna* ; parmi le peuple » on craint de la guérir ; et, à cause de ce sale » préjugé, on s'en laisse ronger ».

AN IX.

Brumaire.

Le 12, dès la pointe du jour, je partis du bord avec Bailly et Deslisses pour aller prendre Michaux qui avait couché à terre chez M. Broussonet, commissaire des relations commerciales du gouvernement français.

Nous parcourûmes des hauteurs situées derrière la ville au nord-ouest, et fîmes un déjeûner frugal le long du canal de bois qui mène de l'eau à Sainte-Croix. Ce canal suit à mi-côte et dans toutes leurs sinuosités des montagnes pelées qu'aucune verdure ne tapisse.

Il est difficile de se faire une idée d'un pareil sol, quand on ne l'a point vu ; il n'est composé que de pierres volcaniques, qui n'ont aucune liaison entr'elles : ces pierres sont sèches, brûlantes, nues, et laissent sortir çà et là, de leurs interstices, des touffes de figuiers, de *cactes*, de *caculies* et d'*euphorbes*, dont l'aspect succulent et vigoureux contraste avec l'aridité du terrain.

An IX. Brumaire.

Les *cactes* sont des plantes très-grasses, généralement connues sous le nom de *raquettes* ou de *cierges*, et dont on cultive quelques espèces dans toutes les orangeries; elles n'ont de remarquable que leur forme, et portent un assez mauvais fruit mucilagineux. L'un des cactes communs à Ténériffe (1) nourrit dans l'Amérique méridionale l'insecte d'où provient la cochenille. On n'a pas transporté cet animal aux Canaries, et les colonies espagnoles du Mexique en font le commerce exclusif.

Les *cacalies* forment un genre de plantes à fleurs composées, que leurs caractères, pris de leur fructification, rapprochent étroitement, mais qui diffèrent beaucoup entr'elles par leur port. L'espèce qui est particulière aux Canaries, est celle que les botanistes ont nommée *cacalie de Klein* (2); on la cultive dans nos serres. Ses gros rameaux charnus, ses feuilles grasses et obtuses qui les terminent, lui donnent un aspect tout particulier, voisin de celui de quelques *euphorbes*. M. Anderson, botaniste anglais, l'a crue de ce genre, et dit qu'aux Canaries on trouve deux espèces d'*euphorbes*,

(1) *Cactus cochenillifera*. L.

(2) *Cacalia Kleinia*. L.

dont l'une a un suc très-âcre, et l'autre (*la cacalie de Klein*) a, au contraire, une saveur aromatique ; il ajoute que ses rameaux charnus pourraient être employés comme légumes. Cette méprise paraîtra un peu forte à toute personne qui aura la moindre teinture d'histoire naturelle.

L'*euphorbe* le plus commun à Ténériffe, est celui que Linnée a appelé *euphorbe des Canaries* (1); il croît sur les rochers et les côtes arides ; il s'échappe de toutes ses parties un suc qui a la couleur, la consistance et même l'odeur du lait, mais une âcreté révoltante. On pourrait tirer un très-bon parti de ce lait en le faisant sécher ; mais on ne se sert de la plante qui le donne, que pour brûler, et cela lorsqu'elle est bien sèche ; elle est alors extrêmement légère, et l'intérieur est cellululeux, assez semblable, pour la substance, au sureau sec.

Les tiges de l'*euphorbe des Canaries* ont jusqu'à quatre pieds et demi de hauteur ; elles sont coudées à leur base, droites dans le reste de leur crue, épaisses et à quatre angles, quelquefois à cinq ; les faces sont planes, unies,

(1) *Euphorbia Canariensis.*

AN IX. Brumaire.

d'un beau vert, et ont d'un à deux pouces de largeur. Les arrêtes qui sont obtuses et brunâtres, sont munies d'épines géminées; elles supportent la fructification qui n'a rien que de très-semblable avec celle des autres plantes du même genre.

Je fermai mes paquets pour France en rentrant à bord. M. Broussonet avait eu l'attention de nous faire prévenir qu'un navire chargé de prisonniers anglais échangés qu'on renvoyait à Gibraltar, partait sous trois jours au plus tard pour l'Europe.

Je me fis éveiller avant le jour, et je passai, avec Michaux, Deslisses et Bailly, à bord du *Géographe* pour prendre Riedlay. Ayant eu le malheur de renvoyer notre canot, nous perdîmes une partie de la matinée avant que le commandant eût pu nous faire mettre à terre.

Après une longue course sur une plage étroite et composée de cailloux désunis, très-difficile à parcourir, j'entrai, avec un officier dont j'étais accompagné, dans le troisième ou quatrième vallon situé au nord-est de la ville; il était assez riche en botanique, et bien moins affreux que les autres, parce qu'un filet d'eau courante en vivifiait le fond; deux ou trois petites maisons blanches qu'ombrageaient des

touffes d'orangers, d'*agaves* fleuris et de *bananiers* y arrêtaient la vue en faisant une agréable diversion à la monotone stérilité des rochers roulans que nous avions parcourus. AN IX. Brumaire.

En marchant le long de la plage, j'examinai les ressifs que baignent les flots, et qui sont couverts et découverts par la marée ; ils sont volcaniques et ne nourrissent que cinq ou six *varecs* ; mais, en revanche, on y trouve plusieurs belles *conferves*, parmi lesquelles de nouvelles à ajouter au grand nombre que j'ai découvert dans nos contrées tempérées ; il y a aussi en ce lieu une *ulve* que je regardai comme non décrite (1).

Le déjeûner frugal que nous fîmes, me parut exquis. Nous étions à l'ombre d'un monticule que couvraient quelques touffes d'*euphorbes* et des *crassules* de deux ou trois espèces, en face de la première maison en venant de la mer ; nous envoyâmes chercher de l'eau par un petit mousse qui appartenait à M. Frescinet le jeune, et que cet aimable officier avait la complaisance de me prêter dans nos courses pour porter ma boîte d'herborisa-

(1) Voyez *Essais sur les Iles Fortunées*, chap. V. Botanique, n°. 18.

An IX.

Brumaire.

tion : ce petit bon homme, qu'on appelait Cadet, était fort intelligent, très-attaché à son maître et d'une rare docilité. Il se fit entendre, comme il put, des insulaires, qui, n'ayant pas de monnaie à lui rendre sur un quart de gourde, lui dirent de prendre tous les fruits qu'il voudrait; il les cueillit donc aux arbres, et nous le vîmes arriver avec une bouteille d'eau dans un panier et une cinquantaine d'oranges dont nous mangeâmes ce que nous pûmes, et dont le reste fut d'un grand secours pour Riedlay et Deslisses que nous rencontrâmes dans le courant de notre herborisation, excédés de fatigue.

A la suite de Cadet nous vîmes arriver un petit enfant, noir comme un indien, qui venait chercher la bouteille; un mauvais chapeau lui couvrait la tête, il était nu avec une chemise sale; quoique tout au plus âgé de deux ans, il courait sans souliers sur les laves aiguës qui nous blessaient à travers nos bonnes semelles; il paraissait ne pas savoir parler, car il ne fit pas la moindre tentative pour se faire entendre de nous, ni pour répondre aux questions que nous lui fîmes, et que nous mîmes à sa portée. S'étant assis tranquillement sur une pierre auprès de nous sans nous regarder,

il fit peu d'attention à une demi-galette de biscuit que nous lui donnâmes ; il la garda cependant, mais sans nous témoigner de reconnaissance.

AN IX. Brumaire.

Notre bouteille d'eau étant finie, nous voulûmes lui faire entendre de nous l'aller remplir ; mais nos signes furent inutiles, il nous regardait avec l'air de comprendre, et quand nous lui donnâmes le vase, il le porta aux lèvres pour boire ; il fit cela trois fois consécutives, quoiqu'aux deux premières nous lui eussions dit en espagnol, ou à-peu-près, que ce n'était pas ce que nous desirions de lui ; enfin, il prit la bouteille d'une main et le biscuit de l'autre, sans le moindre mouvement d'impatience, partit presqu'en courant, comme pour nous satisfaire, et ne revint plus.

Nous rapportâmes donc le panier à la maison, où nous nous arrêtâmes pour considérer la tige d'un *agave* (1). On nous apprit qu'on coupait les feuilles de cette plante pour faire du pit, sorte de gros fil. Je crois qu'on les fait rouir : au reste, les cordes qu'on en compose ne sont pas bien bonnes, et celles que j'ai vu employer dans la rade pour de petites embarca-

(1) *Agave Americana*. L.

An IX. Brumaire.

tions, ne m'ont pas donné une grande idée de leur force ni de leur flexibilité.

Les habitans de ce vallon plantaient, non loin de leur jardin, un champ de *patates* (1). La *patate* est un *liseron* qui couvre la terre de tiges rampantes; il produit des racines sucrées d'un goût le plus fin, qu'il ne faut pas confondre avec les pommes de terre, qui sont les racines d'un *solanum*, et que dans nos campagnes on nomme mal à propos, *patates*. Ces bonnes gens nous dirent que plusieurs personnes comme nous avaient déjà passé; nous nous enfonçâmes donc dans le ravin à leur poursuite; nous fîmes une herborisation heureuse, dont les principales richesses furent un beau *laitron*, sans fleurs, mais à feuilles très-élégantes, qui, partant en grand nombre d'un collet de racines, forment une grande rosette; une *viperine*, arbuste (2), une *algue*, voisine des *riccies*; la *verveine nodiflore* (3); le *souchet latéral* (4); une *globu-*

---

(1) *Convolvulus batatas*. L. *Ipomœa batatas*. Lam. Illustr. des genres.

(2) *Echium giganteum*. L.

(3) *Verbena nodiflora*. L.

(4) *Cyperus lateralis*. L.

laire à feuilles de saule (1). Outre ces végétaux des pays chauds, j'en trouvai plusieurs de nos climats, tels que le *potamogeton nageant* (2); l'*oxalide corniculée* (3); plusieurs graminées; le *calament* (4); le *capillaire à feuilles de coriandre* (5), etc.

AN IX. Brumaire.

Nous rencontrâmes bientôt Riedlay, Deslisses et les garçons jardiniers qui les accompagnaient: Flore ne les avait pas aussi bien traités que nous, ils furent émerveillés d'un *justitia* qui me paraît peu ou mal connu, et que j'avais aussi recueilli. Je les conduisis au lieu où croissait la plante, sur un roc escarpé et d'un difficile accès; en revanche Riedlay me conduisit dans un autre vallon, m'y promettant un bel *acrostique* qui se changea en une *doradille* : j'ai déjà fait connaître cette fougère sous le nom de *doradille à larges feuilles* (6). Je trouvai aux mêmes lieux

---

(1) *Globularia longifolia.* Syst. nat. éd. XIII.

(2) *Potamogeton natans.* L.

(3) *Oxalis corniculata.* L.

(4) *Melissa calamintha.* L.

(5) *Adianthum capillus Veneris.* L.

(6) *Asplenium* (*latifolium*) *frondibus pinnatifidis, laciniis, alternis, confluentibus, subacutis.* Essais, pag. 311, n°. 92, Pl. IV.

An IX. Brumaire.

la *prenanthe découpée* (1) et *l'adianthe réniforme* (2), que j'ai revue depuis sur les montagnes des îles de France et de Bourbon ; cette charmante fougère a ses feuilles épaisses, entières, et de la figure d'un rein : elle croît aussi à Madère et en Amérique.

Comme nous reprenions notre chemin vers la ville, nous aperçûmes, sur la pente rapide que nous avions à gauche, le docteur Laridon avec les minéralogistes Depuch et Bailly ; ceux-ci, par excès de zèle, s'étaient tellement chargés de richesses géologiques qu'ils en pliaient sous le poids, et qu'ils furent bientôt obligés d'en abandonner une partie. Outre mes récoltes de botanique, je portais, non sans peine, de beaux échantillons d'une lave basaltique en table, qui se divise en feuillets comme de l'ardoise, et forme des montagnes entières. J'avais aussi ramassé des prismes de basalte de la plus grande régularité ; je les trouvai roulés dans les ravins : la plupart avaient quatre ou cinq pans et de trois à huit pouces de longueur. On peut, au reste, relativement aux productions minéralogiques qu'on trouve dans les

(1) *Prenanthes pinnata.* L.
(2) *Adianthum reniforme.* L.

vallons de Ténériffe, voir le Cinquième Chapitre de mes *Essais sur les Iles Fortunées*, où les basaltes que nous venons de mentionner sont décrits sous les numéros 1, 2, 3, 4, page 266.

Sur toute la côte que nous avions parcourue et aux environs de Sainte-Croix, parmi plusieurs plantes maritimes propres au pays ou qui lui sont communes avec d'autres rivages, croît en abondance un arbuste d'un port très-singulier : dans l'île on le nomme *balot*; il passe pour un poison très-violent, je n'ai pas vu ses fleurs : quant à sa tige, elle est rameuse et s'élève à cinq ou six pieds; elle porte des feuilles longues, linéaires, charnues, très-vertes, pendantes de tous côtés et d'une odeur désagréable, qui tient de celles des *chenopodes*. Les fruits, réunis en panicules lâches à l'extrémité des rameaux, sont obronds, blancs, un peu transparens, et contenant une ou deux semences. J'aidai Riedlay à en ramasser une grande quantité de graines.

J'employai la matinée du 14 à mettre en ordre et à préparer mes récoltes de la veille. Nous eûmes à dîner deux habitans de l'île : M. Cologan fils et M. Murphy, jeune; le premier parlait parfaitement le français, et habitait ordinairement l'Orotava. Il était le neveu

An IX.

Brumaire.

de ce respectable M. Cologan, qui reçut si bien les savans Pingré, de Borda et Labillardière, pendant leurs relâches à Ténériffe. Ces messieurs nous parlèrent avec enthousiasme de notre révolution, dont ils étaient très-partisans; ils semblaient nous envier le bonheur d'être français. S'il est vrai, comme on nous l'a assuré, que la majorité des honnêtes gens ait en Espagne la même façon de penser que les Canariens, il serait à souhaiter, pour le bonheur de ce royaume, que le chef de l'état fût assez philosophe pour corriger tant d'abus, sans attendre une commotion funeste qui pourrait renverser tout l'ordre de choses actuel.

Nous accompagnâmes nos convives à terre, et je fus rendre visite à M. Broussonet, commissaire des relations commerciales du gouvernement français; le nom de cet illustre naturaliste est assez connu : M. Broussonet était de l'académie des sciences, et est aujourd'hui de l'institut national; il joint à ses grandes connaissances, une bonté et une franchise qui les font ressortir. Je me recommandai auprès de lui, de Bosc notre ami commun, que je n'avais pu voir à Paris dans les derniers jours que j'y demeurai, et duquel conséquemment je ne pus prendre de lettres pour M. Broussonet. Je trouvai chez

chez ce savant quelques Français qui partaient le lendemain pour Bordeaux.

An IX.

Brumaire.

Je m'étais proposé, pour le 15, d'aller à Laguna, et de visiter une caverne sépulcrale des Guanches ; mais je demeurai pour mettre de l'ordre dans mes collections les premiers jours de mon arrivée. Je comptais d'ailleurs voir M. Cologan qui partait pour Cadix, et lui donner quelques lettres pour France ; je fus déçu dans mon attente, le parlementaire qui le portait appareilla de trop bonne heure.

Je me rendis donc à terre, où j'allai voir Bernier dans son observatoire ; il l'avait établi, depuis la veille, dans la maison de M. Cartas, qui domine la ville. De là, je fus revoir M. Broussonet, chez lequel je trouvai M. Baudin. Celui-ci choisissait des insectes dans la collection du commissaire, d'après la permission que lui en avait donnée ce savant. Parmi le grand nombre d'espèces rares que renfermaient les caisses de M. Broussonet, j'en reconnus plusieurs qui se trouvent à Siera-Léona et sur toute la côte de Guinée. J'avais possédé la plupart de ces espèces dans une collection que j'achetai autrefois. Latreille, qui les avait vues chez moi, en regardait plusieurs comme nouvelles, ou comme de la plus grande rareté. Le mérite de tous ces

An IX.

Brumaire.

insectes, que je désignai, disparaissait, selon M. Baudin, devant celui d'un petit papillon blanc, qu'il ne pouvait se lasser d'admirer avec un air de connaisseur. « C'est le papillon d'O- » range », disait-il. Ce papillon d'Orange était le papillon *Argia* de Fabricius.

Le soir, je trouvai Michaux chez notre commissaire, qui nous accompagna sur le port, et avec lequel nous eûmes une longue conversation sur la botanique du pays. M. Broussonet regarde l'île comme très-riche, et pense qu'elle possède beaucoup de plantes qui lui sont particulières; il se propose de les publier en fascicules, sous le titre de *Plantes rares des îles Canaries ;* mais il ne paraît pas disposé à publier de Flore; ce qui cependant serait un travail digne de lui.

Parmi les plantes que M. Broussonet a dessinées, et qu'il a eu la bonté de me montrer, je remarquai plusieurs *statices*, dont l'un, arborescent, porte de grands corymbes de fleurs violettes.

Une tétrandre bien singulière, qui a toute la figure d'un *solanum*, et qui cependant doit être extraite de ce genre; l'une de ses étamines est beaucoup plus grosse que les trois autres, comme si elle était accrue de la substance de

celle qui manque; les corolles irrégulières, monopétales et violettes, sont semblables à celles de la *morelle de Sodome* (1). — An IX. Brumaire.

Une belle *renoncule*, qui ressemble au *creticus*. Un *pancratium*, qui était alors en fleurs, sur les autres côtes de l'île que nous n'avons pas visitées.

Un *prenanthes*, qu'au premier aspect on prendrait pour la *laitue épineuse*, mais qui, outre ses caractères génériques, diffère par ses fleurs jaunes de cette laitue qui les a bleues.

Plusieurs autres belles composées, quelques graminées intéressantes, quelques *orchides* du premier printems; peu ou point d'*ombellifères*; des fougères rares, et beaucoup d'autres cryptogames.

Le *genêt de dessus les nues* (2), qui en effet croît sur le Pic de Ténériffe, au-dessus de la région des nuages, est encore une plante particulière à l'Archipel.

Plusieurs belles espèces nouvelles d'*euphorbes arborescents*; une d'elles ne porte qu'une seule fleur à l'extrémité de rameaux très-feuillés; une autre est couronnée d'om-

---

(1) *Solanum Sodomœum*. L.

(2) *Spartium supranubium*. Sup. p. 319.

An IX. Brumaire.

belles, dont toutes les parties sont de la plus belle couleur de carmin.

La vue de tant de richessses m'inspira le désir de bien voir le pays qui les produisait ; il fut décidé que nous irions le lendemain herboriser à Laguna.

Le 16, je partis avec Deslisses pour exécuter le projet de la veille : ayant passé par le *Géographe*, il commençait à faire jour quand nous nous mîmes en route.

Nous trouvâmes le chemin bien plus court que nous ne le croyions, parce que des voyageurs, qui ont été au Pic, disent qu'il faut trois heures pour arriver à Laguna ; nous n'en mîmes pas plus d'une et demie. On va toujours en montant pour y arriver ; des roches, des ravins rendent, comme dans toute l'île, le chemin assez désagréable.

En sortant de Sainte-Croix, on trouve un *baranco*, c'est ainsi qu'on nomme dans le pays, des ravins qui sont à sec presque toute l'année, et qui dans la saison des pluies sont de véritables torrens ; ce baranco est traversé par un pont assez mesquin, quoique flanqué d'une inscription fastueuse sur du marbre blanc.

Dans les environs, il y a un *sida* et un *liseron* à feuilles de genêt, assez intéressant.

Le chemin qui est mal pavé, ou ne l'est pas du tout, n'est marqué que par de la poussière et des murs de pierres sèches, qui désignent les bornes des propriétés, et qui ne sont pas, comme l'a cru M. Anderson dans le troisième voyage de Cook, des tas de roches que l'on retire des champs pour les rendre cultivables. An IX. Brumaire.

Vers la moitié du chemin, Sainte-Croix et son sol aride disparoissent; une nature plus riante, des monts plus élevés, et d'une forme plus heureuse, succèdent; ils vont en décroissant de l'autre côté de Laguna, qui est à peu près la cime de la partie septentrionale de l'île. Cette ville est située dans une plaine assez étendue, profonde relativement aux hauteurs qui l'environnent, mais très-élevée au-dessus du niveau de la mer.

Ici, la température est sensiblement plus douce; on trouve beaucoup de champs bien tenus, et qu'on laboure avec une charrue sans roues, absolument semblable à celles qui sont en usage dans le midi de la France; des bois qui couronnent les monts, une végétation vigoureuse, font concevoir qu'une île, si hideuse au premier abord, peut avoir été du nombre de celles que l'antiquité nomma *fortunées*.

An IX.
Brumaire.

Laguna, aussi grand que Sainte-Croix, est regardée comme la capitale de Ténériffe ; cependant, elle tombe journellement, s'apauvrit et se dépeuple. Nous ne fîmes que traverser la ville, sans guère nous y arrêter, et nous n'y remarquâmes qu'une fontaine pareille à celle de Sainte-Croix, sur le coin d'une grande place. J'aurais désiré avoir le tems d'entrer dans une des églises que l'on me montra, et dans laquelle plusieurs de mes camarades m'ont dit avoir vu une longue liste des titres des livres que proscrit annuellement l'inquisition *in odium autoris.* Parmi les titres des livres proscrits, il y en a qui font pitié et horreur; certes, ils font plus de mal par leur proscrisption, que si on les laissait dans l'oubli qu'ils méritent. On voit encore dans la même église la représentation de plusieurs grillades ou autodafés qui ont eu lieu dans Laguna. Entre les flammes, on reconnaît, parmi les victimes de la plus monstrueuse des institutions, deux Guanches condamnés au feu pour les réconcilier avec l'église ! La moins ancienne de ces exécutions a plus de cent ans, et le tribunal infâme qui les a ordonnées n'est plus aussi redoutable.

Les murs de toutes les maisons sont couverts de plantes, ce qui donne l'aspect le plus misé-

rable à la ville. On distingue dans leur nombre le *trichomane des Canaries* (1), la *joubarbe des Canaries* (2), et une espèce nouvelle du même genre.

An IX. Brumaire.

Nous fûmes d'abord chez M. le marquis de Nava, l'un des principaux habitans de l'île, et qui jouit d'une immense fortune; il fait sa résidence ordinaire à l'Orotava, et il préfère la terre brûlée, qui l'a vu naître, aux charmes de l'Europe. La maison de M. Nava, assez régulière, mais espagnole au possible, est bâtie de laves, et a un peu l'air de ces anciennes maisons nobles de Bretagne, bâties avec ce granit que, dans cette province, on nomme grison. Un bel escalier, à marches de marbre blanc, à balustrade très-massive, de marbre de couleur, en fait le principal ornement. M. Legros, que nous y venions chercher, n'y était pas.

M. Legros, adjoint à M. Broussonet, est venu à Ténériffe avec M. Baudin. Dans son voyage précédent, il demeura à Ténériffe à cause de la faiblesse de sa santé; nous allâmes pour le trouver, dans un jardin qu'il faisait accommoder en ville. Chemin faisant, nous

(1) *Trichomanes Canariensis.* L.
(2) *Sempervivum Canariense.* L.

An IX. Brumaire.

passâmes sous les croisées d'un habitant de Laguna, nommé M. Savignon, chez lequel Levilain avait couché ; ce dernier nous appela, et son hôte nous reçut très-bien ; il nous offrit du vin blanc et du tabac à fumer pour nous rafraîchir. M. Savignon est un grand amateur de musique, il avait une salle de concert chez lui, où, un clavecin, des pupitres permanens et étiquetés, une armoire remplie d'instrumens, figuraient à leur place, outre de grands tableaux de dévotion qui tapissaient au hasard les murs.

M. Savignon, le musicien, nous mena chez M. Savignon, le médecin, son frère : ce dernier s'occupe d'histoire naturelle. Il se leva pour nous recevoir et nous montrer sa collection, qui était composée de quelques coquilles assez intéressantes; j'aurais désiré qu'il y en eût eu davantage du pays, ce qui m'aurait mis à portée de juger des richesses des Canaries en ce genre.

Nous trouvâmes enfin M. Legros, qui nous fit conduire sur les traces de MM. Broussonet et Michaux; ces derniers n'avaient eu qu'à descendre de cheval, et étaient déjà en route pour herboriser.

Le nom de Laguna vient d'une grande vallée

qui se trouve à peu près à une égale distance des deux côtés de la mer, en cette partie de l'île, et qui est située entre les montagnes les plus élevées de cet endroit. L'amas de montagnes, qui borne cette vallée au sud, est sur-tout remarquable par sa majesté; on distingue au sud-ouest le Pic qui élève sa cime orgueilleuse au-dessus de toutes les autres cimes; nous le vîmes dégagé de vapeurs et resplendissant de la lumière que réfléchissaient ses flancs arides et brûlés.

La plaine est traversée par un petit canal d'eau pure et courante, qui a cependant un goût désagréable; elle est quelquefois inondée par des débordemens dans la saison des pluies. En certains endroits, des peupliers blancs bordent le canal; quelquefois, sur de petits piliers qui le supportent, on trouve la *doradille palmée* (1), jolie fougère; et, sur le bord des planches qui le forment, aux lieux où elles sont enchâssées dans la terre, je rencontrai une petite plante qui venait en gazons, et qui se faisait remarquer par ses fleurs blanches. L'ayant

---

(1) *Asplenium* (Palmatum) *frondibus simplicibus cordato palmatis quinque lobis, lineis fructificantibus longis, numerosis, tenuissimis.* Encyc. met. dic. n°. 3.

AN IX. Brumaire.

examinée avec attention, j'aperçus qu'elle était lactescente, et je reconnus qu'elle appartenait au genre des *lobelies;* comme elle n'était pas encore décrite, je l'ai désignée dans mes *Essais sur les Iles Fortunées*, sous le nom de *lobelie Broussonet* (1).

---

(1) *Lobelia* (Broussonetia), *caule ramoso, foliis subintegerrimis, in petiolo desinentibus, pedunculis subunifloris longissimis, bracteatis.* V. Essais, p. 330, n°. 250. *Rapuntium Creticum, minimum bellidifolio, flore maculato.* Tour. cor. 9.

J'ai vu, dans l'*Herbier* de M. de Jussieu, la plante de Tournefort avec l'étiquette de sa main, et c'est bien la même que la mienne. Les petites taches de la corolle, effacées par la dessiccation, prouvent que le *flore maculato* n'est pas un caractère suffisant pour séparer nos lobelies.

M. de Lamarck a rapporté au *lobelia minuta* le synonyme ci-dessus des corollaires, et le *Rapunculus aquaticus repens, minimus bellidis folio, etc.* De Boccone, Mus. part. 2, p. 35, t. 27. Mais il est aisé de voir par la figure citée de Boccone, que sa plante est très-différente de celle de Tournefort.

Notre petite plante a des amas de racines très-fibreuses, dont s'élève une tige rameuse qui se divise un peu après la sortie de la boue qui la nourrit; ses feuilles sont tendres, d'un vert clair, entières, obrondes et alongées en pétiole vers la base; les pédoncules sont très-grêles, longs, avec une petite bractée

Ici, tout brûlé qu'il était par une longue sécheresse, le pays nous offrit l'image du printems, de la verdure et des fleurs. AN IX. Brumaire.

Nous marchâmes au bord d'un ruisseau, dont le fond fangeux était rempli de *colocases*, espèce d'*arum* dont les grosses racines bulbeuses sont mangeables, étant cuites sous la braise, ou au four; mais ces racines sont toujours un peu âcres. A Ténériffe, les habitans de la campagne qui s'en nourrissent, y ajoutent, quand ils en ont la faculté, un peu de miel pour corriger cette âcreté.

Parmi ces *colocases* croît une autre plante du même genre, que je crois inconnue aux botanistes, et dont les feuilles sont digitées.

Après avoir marché pendant une heure environ, nous joignîmes enfin MM. Broussonet et Michaux à l'entrée de la forêt de Laguna;

---

lancéolée vers le milieu et portant une petite fleur (rarement deux) égale, blanche, ou maculée.

La *lobelie-Broussonet* diffère de la *lobelia Erinus*, L., parce que celle-ci n'a pas de tiges, et a les fleurs bleues; elle diffère du *laurentia*, parce que celle-ci a les feuilles crenelées et les corolles bleuâtres; elle diffère du *minuta*, par les bractées de ses pédoncules; enfin de l'*erinoides*, parce que cette dernière a ses fleurs violettes, et ses feuilles dentées.

An IX.

Bru-
maire.

l'impression que me causèrent les productions et l'ombrage de cette forêt, ne peut se peindre; mais que je croirais rendre un grand service à ceux qui me liront, si je pouvais faire passer dans leur ame les sensations délicieuses que j'éprouvai en me reposant sous ces beaux arbres touffus qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles! Ces arbres sont entrelacés de végétaux odorans, dont l'hiver respecte la parure; ils ombragent un sol couvert de mousses verdoyantes et d'élégantes fougères que le soleil ardent ne peut dessécher; des fleurs nouvelles, brillantes de toute leur fraîcheur à la fin d'octobre, la paix et le silence de ce beau lieu qui n'était troublé que par le chant des serins et le roucoulement des ramiers, me ravirent d'admiration; je voyais, pour la première fois, abandonnées à elles-mêmes ces plantes des pays chauds, qui languissent dans nos serres à l'aide d'une température factice: on croirait que c'est la forêt tranquille de Laguna que le Tasse a voulu décrire, quand il parle des îles fortunées où il place le palais d'Armide. « Un air délicieux, dit-il, parfumé » par des fleurs, y est rafraîchi par les zéphyrs; » leur haleine toujours égale n'y reçoit point » du soleil le mouvement ou le repos; l'été

» n'y darde point ses feux; l'hiver ne s'y arme » point de ses glaces, les nuages n'y troublent » point la sérénité de l'air; un azur éternel y » embellit les cieux: sur des gazons toujours » verts se balancent des fleurs toujours nou- » velles, et les arbres y conservent un éternel » feuillage ».

Les arbres qui composent le fond de la forêt sont plusieurs *lauriers*, entre lesquels se distinguent l'*indien* (1), celui des héros (2) et quelques espèces nouvelles ; un *nerprun* de haute-futaie; un *myrica* (3) qui vient très-haut, et porte de petits fruits acides que les enfans mangent; un *prunier* que je crois celui de Portugal (4), et qui a beaucoup de rapport avec le *laurier cerise*. Deux beaux *houx* surtout s'y font remarquer: l'un pourrait être encore inconnu, et l'autre est décrit sous le nom de *Perado* (5).

Les principaux végétaux qu'ombragent ces

---

(1) *Laurus Indica*. L.

(2) *Laurus nobilis*. L.

(3) *Myrica Faya*. Ayt. Hort. Kew.

(4) *Prunus Lusitanica*. L.

(1) *Ilex* (Perado) *foliis, ovatis cum acumine, inermibus subintegerrimis*. Ayt. Hort. Kew. 1. p. 169.

An IX. Brumaire.

arbres, sont la *digitale des Canaries* (1), le *fourgon hypoglosse* (2), et une espèce peut-être nouvelle de ce genre; la *menthe des Canaries* (3), arbuste odorant; une ou deux espèces de *millepertuis*, la *moldavique des Canaries* (4), une *pariétaire* frutescente, une *ortie* semblable à notre *ortie dioïque*, mais sous-ligneuse; la *cacalie blanche* (5), qui a un port si différent de celle de *Klein* dont nous avons déjà parlé, et qui a le dessous de ses larges feuilles cotonneux, d'un blanc de neige; un beau *poterium* nouveau en arbuste; un *viorne*, que je crois non décrit; il ressemble beaucoup au *lantana*, mais toutes ses proportions sont doubles : enfin, le *liseron des Canaries* (6) remarquable par ses grosses tiges ligneuses qui s'entrelacent aux arbres, et acquièrent quelquefois la grosseur de la jambe.

La cryptogamie de la forêt de Laguna n'est pas moins riche. C'est un préjugé que les

---

(1) *Digitalis Canariensis.* L.
(2) *Ruscus hypoglossum.* L.
(3) *Mentha Canariensis.* L.
(4) *Dracocephalum Canariense.* L.
(5) *Caçalia albifrons.* Lin. fil. sup. 353.
(6) *Convolvulus Canariensis.* L.

plantes timides de cette classe sont plus particulières aux pays froids, et qu'on en trouve peu dans les pays chauds; nous aurons occasion de voir qu'à Bourbon et à l'Ile de France, qui sont dans la zone torride, les mousses et les fougères sont une des plus belles parties de la Flore; nous mentionnerons ici pour Ténériffe la *blechne prolifere* (1), qui devrait former un genre particulier; l'*adianthe réniforme*, plus belle qu'aux environs de Sainte-Croix; le *trichomane* des Canaries (2), jolie fougère particulière aux Iles Fortunées; la *doradille noire* ( ); *large feuille* (4); *hémionite* (5) et *trichomane* (6), deux ou trois *pteris* étrangers à nos climats, un *polypode* nouveau, outre la *fougère mâle* (7), le *polypode aiguilloné* (8); plusieurs mousses d'Europe, avec deux *hypnes* nouveaux et quelques *jongermannes*.

An IX.

Brumaire.

---

(1) *Blechnum radicans*. L.

(2) *Trichomanes Canariensis*. L.

(3) *Asplenium adianthum nigrum*. L.

(4) *Asplenium latifolium*. Essais sur les Iles Fortunées, p. 311, Pl. VI.

(5) *Asplenium hemionitis*. L.

(6) *Asplenium trichomanes*. L.

(7) *Polypodium filix mas*. L.

(8) *Polypodium aculeatum*. L,

An IX. Brumaire.

M. Broussonet nous faisait remarquer tant de belles productions, et dirigeait nos pas dans la forêt montueuse, quand la voix de M. Legros nous rallia autour d'un bon dîner qu'il avait apporté à une halte convenue. Ce dîner fut très-bien reçu, mais encore mieux dévoré; et tel était notre appétit, que ce ne fut qu'après avoir fait une grande brèche au repas, que nous nous aperçûmes que Michaux, emporté par son zèle, manquait à la troupe : on ne le revit que le soir à Laguna, où il rentra très-tard et à jeun.

Quand nous eûmes dîné, M. Broussonet me proposa d'aller voir un bel *arbousier* qu'il regardait comme nouveau, et que j'ai mentionné dans mes Essais, sous le n°. 247. Cet arbre égale les plus hauts; il est d'une grande beauté; son écorce est aussi polie que celle de *l'andrachne*, mais moins rouge ; les pousses et les fleurs sont visqueuses; la feuille dentée a du rapport, pour la couleur et la consistance, avec celle des lauriers; les fruits en grappes, gros comme des châtaignes et d'une belle couleur rouge, sont d'un très-bon goût. Cet arbre serait un beau cadeau pour nos provinces méridionales où l'*unedo* vient spontanément.

Pour arriver à cet *arbousier*, il fallut traverser

verser la plaine et nous enfoncer sur la pente des monts occidentaux de l'île, d'où je jouis de la plus belle vue possible : elle s'étendait sur la partie du couchant ; cette partie est coupée agréablement d'arrêtes montueuses qui forment entr'elles des vallées fleuries et cultivées, celle de Tacoronte était à nos pieds. Chemin faisant, je rencontrai plusieurs végétaux intéressans dont quelques-uns étaient de nos provinces méridionales (1). AN IX. Brumaire.

Je rencontrai aussi le dragonier (2). Cet arbre extraordinaire est propre à Madère et aux Canaries ; son tronc a l'air du corps d'un serpent monstrueux, et son suc du sang épaissi des animaux.

Ici le myrte était en fleur, ainsi que la *bruyère à balais* et la *bruyère en arbre* ; il y avait une troisième espèce de ce genre des plus grandes et à feuilles quaternées ; elle pourrait n'être pas décrite.

Je trouvai aux environs de quelques jardins de paysans la *capucine* (3) et le *geranier la-*

---

(1) *Daphne Gnidium.* L. — *Lavandula stæchas.* L. — *Erigeron viscosum.* L. — *Anethum fœniculum.* L. — *Carlina xeranthemoïdes.* LIN. fil. sup. 349.

(2) *Dracæna draco.* L.

(3) *Tropœolum minus.* L.

An IX.
Brumaire.

cinié (1), presque naturalisés; je remarquai que ce dernier, qui, dans nos orangeries, a une odeur si désagréable, en avait ici une des plus suaves.

Je ne pus me procurer un échantillon du seul pin que je vis; cet arbre abonde de l'autre côté de l'île; il paraît qu'il y en a plusieurs espèces. On brûle des morceaux de bois taillés de l'un de ces pins, comme des flambeaux. Ne serait-ce pas des éclats du *pinus teda*? Les Guanches étaient dans le même usage. On dit que dans les lieux élevés il y a des chênes, des hêtres et des châtaigniers.

Comme nous étions de l'autre côté de la plaine, il fallut la traverser de nouveau pour rentrer en ville; le chemin fut long: nous parcourûmes quelques pentes arides qui ne m'offrirent rien de curieux.

Nous arrivâmes assez tard, et rencontrâmes en ville plusieurs personnes de l'expédition, qui étaient venues se promener; nous les laissâmes partir les premières pour Sainte-Croix, et entrâmes chez M. Legros pour le saluer; il nous engagea à nous rafraîchir. Le petit mousse qui portait ma boîte ayant très-chaud et soif, but

(1) *Geranium laciniatum*. L.

un verre de vin du pays, qui le grisa, de sorte que, lorsque je fus en route, je m'aperçus qu'il trébuchait à chaque pas; bientôt il ne put plus marcher, la nuit nous surprit et je me trouvai dans le plus grand embarras sur un chemin difficile et pierreux; après les fatigues d'une journée d'herborisation pénible, je fus encore obligé de porter mon petit bon homme et ma boîte de fer-blanc qui était fort lourde, ce qui mit le comble à ma lassitude. Arrivés à Sainte-Croix, nous fûmes assez heureux pour trouver un canot qui nous conduisit à bord.

Je me reposai donc le 17 : d'ailleurs il fallait mettre en ordre les récoltes de la veille, ce qui ne me laissa que peu d'instans pour examiner et copier une belle carte de Ténériffe, qui passe pour très-exacte, et que MM. Murphy avaient eu la bonté de me prêter.

Je descendis le soir; je trouvai Deslisses qui me proposa d'aller à l'église, où en vertu d'une neuvaine pour les ames du purgatoire, il y avait sermon et procession; j'acceptai la proposition, désirant juger de la tenue dans les saints lieux, de ces Espagnols qui passent pour les hommes les plus dévots de l'Europe.

L'église, où nous entrâmes, quoique dorée du haut en bas et remplie de cierges, était très-

An IX.

Brumaire.

obscure. Le prédicateur, que je ne comprenais que peu ou pas, prêchait de mémoire et d'un ton emphatique : cependant je jugeai aux modulations assez harmonieuses de sa voix, qu'il prêchait bien ; et j'ai su depuis qu'il passe pour un grand prédicateur. Les hommes étaient debout à ce sermon, ou assis sur des bancs ; pour les femmes, elles étaient toutes ensemble dans les bas côtés du temple et accroupies sur le carreau : cet usage me parut peu galant ; au reste je ne trouvai dans personne l'air de recueillement qui convient dans de pareils lieux ; et je crus reconnaître que pour être observateurs de mille dévotions superflues, les Espagnols n'en sont pas plus religieux.

Le 19 au matin nous attendions à bord du *Naturaliste* MM. Murphy à déjeûner : nous les vîmes paraître avec M. Cologan, que nous croyions très-loin, et qui nous causa la plus agréable surprise. Ce dernier était arrivé dans la soirée de la veille, accompagné des autres passagers qui montaient avec lui le parlementaire, et un événement extraordinaire avait provoqué leur retour. Une voie d'eau considérable s'étant déclarée, les prisonniers échangés qu'on conduisait à Gibraltar profitèrent du désordre et se révoltèrent. Ils déclarèrent qu'ils

ne voulaient pas rentrer dans la marine royale, qu'ils n'iraient point à leur destination, conséquemment qu'ils se regardaient comme les maîtres du bord. Les passagers, n'étant pas armés, les révoltés demeurèrent, sans aucun obstacle, possesseurs du navire; ils mirent la grande chaloupe à la mer; tous ceux qui le voulurent, furent maîtres d'y entrer: comme il s'en trouva beaucoup, on ne put y embarquer les effets de personne, et M. le grand inquisiteur des Canaries, qui se trouvait du voyage, perdit dans cette circonstance pour plus de 3 mille piastres de chasubles et d'autres hochets; il fut en outre obligé de ramer comme les autres: Cologan en avait encore des ampoules aux mains. Notre maître charpentier, fort bon sujet, que l'on avait débarqué à Ténériffe, à cause du mauvais état de sa santé, et qui avait profité du parlementaire, fut mis à la barre, à cause de sa grande faiblesse: il conduisit heureusement l'embarcation à Canarie, dont elle était au moins à huit lieues; par bonheur la mer était superbe.

M. Cambon de Bordeaux, chargé des paquets de M. Broussonet pour France, ne voulut pas descendre dans la chaloupe; il aima mieux continuer le voyage avec les révoltés, qui, dit

An IX.

Brumaire.

on, le flattèrent de l'espoir d'une prompte arrivée en Europe. Quelques novices de notre expédition que l'on avait débarqués à Ténériffe, et qui étaient aussi sur le navire, y demeurèrent.

En arrivant à Ténériffe, par Sainte-Croix, on est surpris que les Canaries ayent porté le nom d'*Iles Fortunées*; on cherche en vain un seul site qui justifie un nom aussi pompeux, et qui fait naître tant d'idées agréables. Des monts élevés, absolument décharnés, hérissés de pointes aiguës, d'une couleur sombre, sans verdure, un ciel ardent, une chaleur excessive, que les laves du sol augmentent en réfléchissant les rayons du soleil presqu'à pic, est tout ce qui frappe le voyageur. Que de réfléxions suivent la vue de ces côtes rapides composées par des couches superposées de matières autrefois liquides, et dans lesquelles on reconnaît de loin les marques de l'action des feux souterrains! On se retrace de suite le fracas des épouvantables révolutions qui firent croître les Canaries du sein des eaux, ou les séparèrent du continent qui les avoisine, peut-être même d'une ancienne terre qui n'existe plus.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les archipels de l'océan Atlantique sont les débris

d'un pays puissant, et les antiques témoins de la gloire d'un peuple fortuné, dont on ne connaît qu'à peine le nom, d'un peuple qui cultiva les arts et les sciences avant le temps où l'histoire des hommes place le commencement du monde : nous nous sommes occupés d'un sujet si intéressant dans nos *Essais sur les Canaries ;* il suffit ici de ce qui a rapport à l'histoire de mon voyage.

Il paraît, d'après les rapports qu'on nous a faits, que nous avions eu tort de juger de Ténériffe à la première vue ; l'autre côté est aussi riant, aussi riche, aussi fertile, que les environs du port principal sont tristes, pauvres et arides. Plusieurs autres villes et bourgs sont dispersés dans Ténériffe ; mais Sainte-Croix, Laguna, dont nous avons parlé, et l'Orotave sont les plus remarquables.

L'Orotave, que nous n'avons pas pu visiter, est située sur la côte nord-ouest de l'île : elle a un port peu sûr, nommé de *la Paix*; elle est bâtie sur les racines du Pic. C'est dans l'Orotave qu'est le jardin de botanique que le roi d'Espagne entretient aux Canaries.

Belfin, qui fut appelé par un malade de l'Orotave, Riedlay, M. Broussonet et généralement tous ceux qui ont visité cette ville, nous

An IX. Brumaire.

ont fait le plus grand éloge de la douceur de sa température, de la fertilité et de la culture du sol de ses environs : c'est là vraiment qu'on retrouve les îles Fortunées ; les sources y abondent, les végétaux de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique y entremêlent leur verdure ; le dattier, le bananier, l'anone, croissent à côté des pommiers, des pêchers, de la vigne, et généralement de tous les arbres dont les productions enrichissent nos automnes ; le café et le coton réussissent et pourraient devenir des branches de commerce.

Il y a au lieu nommé *Adexe* une sucrerie ; il y en avait même d'autres jadis, pour la culture desquelles on avait emmené des nègres de la côte d'Afrique ; ces esclaves ont été la souche de cette race noire qu'on trouve dans l'île.

Plaignons l'Espagne, qui ne tire presqu'aucun parti des Canaries ; cet archipel qui, par sa fertilité et sa position, pourrait devenir une si riche colonie, est, dit-on, à charge à la métropole.

Ténériffe produit moins de blé que les autres îles, mais plus de vin, dont une partie se consomme sur les lieux. On joint à la quantité qui s'en exporte, pour compléter des cargaisons, de l'eau-de-vie, des figues, des raisins secs,

des oranges, des citrons, avec de petits haricots blancs, de très-bonne qualité, et dont on fait deux récoltes par an. An IX. Brumaire.

On estime la population de Ténériffe à plus de soixante mille ames, sans compter les religieux, qui sont au nombre de près de trois mille. Les insulaires, selon M. Broussonet, sont doux et hospitaliers; mais Sainte-Croix est le ramassis de la plus vile canaille; la moitié de ses habitans, demi-nus ou vêtus de haillons, blessent les yeux par leur sale impudicité; des filles perdues obstruent les rues, et des moines remplissent les cabarets et les mauvais lieux.

Je crois avoir dit que les rues de Sainte-Croix et de Laguna étaient pavées depuis peu; ces pavés, les pierres du môle et toutes celles dont on bâtit, en un mot toutes celles de l'île sont volcaniques; on ne rencontre que peu de bancs calcaires, rarement des fragmens de granit arrachés aux montagnes centrales. On trouve, en revanche, quantité de basaltes et de laves, depuis les plus compactes et les plus dures jusqu'aux plus poreuses et à celles qui ont le moins de consistance. Ces débris volcaniques doivent leur origine à un grand nombre d'éruptions successives.

Dans les montagnes littorales, aux lieux où

An IX.

Bru-
maire.

la mer qui mine, a fait tomber de grands quartiers de rochers, qui mettent au jour leur structure intérieure, on voit des couches très-marquées de substances modifiées par l'action du feu ; elles sont souvent séparées par des lits de fragmens roulés, de sable, de terre végétale, d'argile blanche ou colorée, qui prouvent, en plusieurs endroits, qu'un espace de tems, capable de faire naître la végétation à la surface d'une coulée, s'est passé depuis l'instant où se forma la couche de laves inférieures, jusqu'à celui qui donna naissance aux laves superposées.

Le sable des plages est noir et grossier ; il n'est évidemment qu'une collection des laves de l'île réduite à une grande petitesse par le frottement. Sur une once que j'avais ramassée dans la rade de Sainte-Croix, il y avait huit dixièmes de fragmens basaltiques, semblables à des grains de grosse poudre à canon, un dixième et demi de parties rougeâtres qui semblent des débris de Pouzzolanes, un demi-dixième de petits cristaux que je crois chrysolitiques.

J'ai aussi vu sur la côte, au nord de la rade, des roches énormes et des parties de collines qui n'étaient que des poudings volcaniques composées généralement de laves très-dures, quelquefois enduites sur leur surface d'un vernis

bulleux, et à cassure vitreuse, aglutinées par un ciment bien plus mol que les laves aglutinées. Ce ciment fut-il le produit d'une éruption boueuse qui réunit, pour en faire un corps, des débris de laves épars sur le sol qu'elle parcourut? Où est-il dû à des débris de laves qui, entraînées par les eaux pluviales, ont pris avec le tems et à l'aide de sucs lapidifiques, la consistance de pierre, avec les débris plus durs entraînés avec eux? Parmi les laves dures qui forment ces poudings, il y en a qui ont été roulées, mais quelques-unes aussi ont conservé les angles très-vifs de leur cassure.

La terre qu'on cultive, remplie de roches volcaniques, n'est presque par-tout qu'une poussière plus ou moins fine des laves détruites.

Quelques goëlans, l'hirondelle de mer (1), un petit vautour blanc à queue et à remiges noires tout autour, dessus et dessous, notre crecerelle (2), nos corbeaux, des pigeons sauvages et des ramiers de plusieurs espèces, la linote, la lavandière jaune (3) et grise, le

(1) *Sterna hirundo*. L.

(2) *Falco tinnunculus*. L.

(3) *Motacilla flava*. L.

An IX. Brumaire.

tarin (1) et une fauvette grisâtre, sont les oiseaux que j'ai reconnus. On dit que le serin, qui porte chez nous le nom de *Canarie* (2), est moins commun à Ténériffe où je l'ai cependant rencontré, qu'à Lancerotte, et à Monté-Clara, d'où on apporte les plus jaunes, et ceux qui chantent le mieux.

Le petit lézard gris est le seul reptile que j'ai vu. Les Canaries nourrissent les mêmes animaux domestiques que nos départemens. Il y a des cerfs et des chevreuils dans les forêts des îles boisées. Autrefois Canarie était remplie de chiens et d'ânes sauvages qui ont été détruits. Les chèvres sauvages sont encore fort communes, et celles qui sont en domesticité, pullulent à Lancerotte, dont le sol sabloneux est très-bon pour les chameaux. Ces derniers réussissent à merveille ainsi qu'à Fortaventure. On en tire le plus grand parti, et on en porte quelquefois à Ténériffe, où j'en ai vu plusieurs.

Parmi les insectes que j'ai rencontrés, quelques-uns se trouvent aussi dans le midi de la France; tels sont le *scarabée nasicorne*, des *ichneumons*, les *papillons de l'ortie*, *du char-*

---

(1) *Fringilla spinus*. L.

(2) *Fringilla Canaria*. L.

don, et *du rhamnus*; mais j'en ai vu qui sont regardés comme propres à l'Afrique. De ce nombre sont plusieurs *pimelies*, les *papillons Calypso*, *Scylla*, *Chloris*, *Huntera*, et une belle variété du *Vulcain* (1).

An IX. Brumaire.

En regardant les plantes que Riedlay avait recueillies dans une herborisation, je trouvai cachée parmi les branches de la *globulaire à feuille de saule*, une belle *mante*, élégante par sa forme et par sa couleur.

On trouve dans les maisons la *blatte*, vulgairement nommée *ravet* ou *kankerlat* (2), qui a été, dit-on, apportée d'Amérique; elle a fort multiplié. Je vis aussi dans un bocal chez M. Murphy un scorpion qu'on regardait comme quelque chose de singulier, et qu'on avait trouvé dans des denrées venues d'Amérique. Il paraît, d'après cela, qu'il n'y a pas de scorpions aux Canaries. Ce serait un grand malheur si cet animal venait à se répandre comme la blatte.

J'ai donné, dans mes *Essais sur les Iles Fortunées*, un catalogue des plantes et des animaux des Canaries, outre quelques détails

(1) C'est la variété du *papilio atalanta*, L. donnée par Cramer, pap. I. 132, Pl. LXXXIV, E, F.

(2) *Blatta americana*. L.

An IX.
Brumaire.

géologiques. Il suffit d'observer ici que le climat de Ténériffe, si voisin de celui d'Europe, produit en histoire naturelle beaucoup de choses non décrites. Une grande quantité de plantes nouvelles attendaient qu'un botaniste instruit les fît connaître ; et la science ne peut que gagner infiniment au séjour de M. Broussonet dans l'archipel qui nous occupe.

Il me resterait maintenant à parler du Pic, cette montagne célèbre dont la hauteur est si prodigieuse, qu'on l'aperçoit de plus de cinquante lieues de distance. Un voyageur, quand il a demeuré onze jours à Téneriffe, doit trembler en avouant qu'il n'a pas visité ce qu'il y a de plus remarquable dans l'île ; mais des raisons qui, quoique je ne croie pas devoir les déduire, n'en sont pas moins puissantes, m'empêchaient d'entreprendre beaucoup de choses que j'eusse desirées. Des considérations invincibles m'arrêtèrent dans des projets bien dignes du début d'un voyage de découvertes ; et par suite de ces considérations, les derniers jours de notre relâche furent à peu près perdus pour moi. Je ne pus me permettre de faire des excursions dans le pays, ni de m'éloigner du bord : on nous parlait sans cesse de départ ; c'était toujours l'après-diner ou le lendemain

matin qu'on devait mettre à la voile, ou bien il n'y avait pas de canots, ou, etc. etc. etc. Le commandant fit d'ailleurs entendre qu'il regardait comme inutile tout ce qu'on pouvait faire pour la science dans un pays qui, selon lui, était parfaitement connu.

An IX. Brumaire.

Je dois rendre ici justice à mes compagnons, particulièrement à Faure, à Bernier, à Bougainville, à Michaux et à Depuch; ils étaient décidés à toutes les fatigues d'une pénible entreprise, qui eût sûrement réussi, quoique la saison fût avancée. Tout nous souriait, il faisait chaud, il n'avait pas encore neigé cette année; nous eussions visité cet ancien cratère dévastateur, dont les antiques éruptions ont ravagé le pays qu'il domine, et duquel la dernière explosion, en 1705, a englouti, sous des monceaux de scories, Garachico, ville jusques-là florissante par un port aujourd'hui comblé.

Dans ce voyage, nous eussions poussé jusqu'à la montagne de Cahorra, qui vient de s'entr'ouvrir il y a environ cinq ans. Elle est située au sud-ouest du Pic. M. Cologan m'a donné sur ce volcan, qui brûlait encore, et qu'il avait visité lors de sa naissance, des détails dont j'ai fait usage dans mes *Essais sur les Iles Fortunées*.

An IX. Brumaire.

M. Hamelin ayant été chargé par le gouverneur de l'île, don Joseph Pedro Lasca, maréchal-de-camp, d'engager à dîner chez lui, le 20, trois de ses officiers, eut la politesse de me mettre du nombre. Je ne pus répondre à cette marque d'attention, parce que nous attendions à bord M. Bernard Cologan. Ce dernier eut la complaisance de venir lire avec nous tous les ouvrages que nous nous étions procurés touchant les Canaries, afin de nous fixer sur le degré de croyance que l'on doit accorder à chacun d'eux.

Le 22, vers les sept heures du matin, un novice vint nous annoncer de la part de M. Hamelin, que l'on ne tarderait pas à partir. Nous nous tenions sur notre seule ancre de stribord; peu après, arrivèrent MM. Cologan et Murphy, ils venaient passer encore une matinée avec nous.

A une heure et demie, le commandant fit signal d'appareiller. Notre départ n'avait été différé, disait-on, que pour attendre des vivres frais et des animaux vivans qui nous arrrivèrent de Canarie le matin même. M. le marquis de Nava avoit eu la générosité d'envoyer la veille plusieurs mules chargées de fruits et de comestibles les mieux choisis.

Pendant l'appareillage, je dessinai de mon mieux

mieux la vue de Sainte-Croix et de sa rade (1). Comme les autres vues que j'ai prises, et qu'on trouvera gravées dans cet ouvrage, elle peut n'être pas bien élégamment rendue, mais elle est exacte. — An IX. Bru-maire.

J'ai toujours pensé qu'un voyageur doit, dans ses dessins, sacrifier l'agréable au vrai, et ne point chercher à embellir la nature sous quelque forme baroque qu'elle se présente. Au lieu de corriger ce qui ne semble pas faire un bon effet, il faut au contraire le faire sentir; et, si l'on peut parler ainsi, c'est le portrait des pays que les voyageurs doivent s'attacher à rendre fidèlement.

---

(1) *Planche III.* Vue de Sainte-Croix de Ténériffe prise du mouillage.

AN IX.

Bru-
maire.

CHAPITRE III.

DE TÉNÉRIFFE A LA LIGNE ÉQUINOXIALE.

22. LE *Géographe* étant sous voile, mit le cap au sud-ouest; nous laissâmes porter pour le rallier; à quatre heures, nous étions dans ses eaux, à une petite distance.

A mesure que nous gagnions dans le sud, en rangeant la côte, les montagnes paraissaient s'élever: une chaîne d'une prodigieuse hauteur, et que j'estimai au moins de treize cents toises, bordait la mer, qui paraissait en baigner les racines. Au-dessus, on distinguait la pointe du Pic; à cinq heures et demie, cette pointe fut relevée à l'ouest 29° nord. Le Pic était bien éloigné de nous, l'on n'en apercevait que l'extrémité; la hauteur de ce volcan est d'environ deux mille toises, en prenant un terme moyen entre les différentes évaluations des auteurs qui l'ont mesuré (1).

(1) Selon Cassini, 2,634 toises; selon Feuillé, 2,213; selon Bouguer, 2,062; selon MM. Pingré et de Borda, 1,904; selon M. Manuel Hernandès, 1,742. (Voyez *Essais sur les Iles Fortunées*, chap. V, pag. 284.)

Nous nous étions approchés du *Géographe*, comme pour dire encore un dernier adieu à nos amis. M. Hamelin annonçait au commandant que nous avions débarqué quinze hommes à Sainte-Croix, mais que nous avions troavé six étrangers à bord, quand notre timonnier ayant donné un faux coup de barre, les corvettes se trouvèrent si rapprochées, que leurs vergues faillirent à s'engager. Cet événement, qui n'eut d'autres suites fâcheuses que de nous faire éloigner pour ne plus nous approcher que rarement, donna sans doute beaucoup d'inquiétude au commandant; monté dans les haubans d'artimon, je le distinguai très-bien sortant de sa dunette avec humeur, il jeta son chapeau par terre, et lui donna deux coups de pied.

AN IX. Brumaire.

La nuit nous déroba la vue de la terre, que le matin ne nous rendit pas. Le jour suivant fut doux; mais la mer était un peu grosse, le roulis ne fatigua cependant personne, quoiqu'il soit assez fréquent de voir ceux qui sont demeurés à terre quelque temps, éprouver de nouveau le mal de mer lorsqu'ils se rembarquent. 23.

Notre route dut passer où est marquée dans plusieurs cartes, (particulièrement dans celle de l'océan Atlantique, de 1786,) une vigie

An IX.

Brumaire.

douteuse, dont nous n'eûmes aucune connaissance, et qui peut-être n'existe pas.

Vers midi, nous coupâmes le tropique du cancer par 21° ½ environ à l'ouest de Paris; nous remarquâmes tous que la mer avoit la même couleur que sur nos côtes, et qu'elle n'étoit pas du beau bleu qu'on lui voit dans le reste de l'Océan; cela dura jusqu'au 30, c'est-à-dire, jusques par 8° 7′ 39″ nord, et 18° 47′ 30″ ouest; on attribua cette couleur au voisinage des côtes d'Afrique que nous rangions, ou aux approches de *Pragas Banc*, et autres bas fonds des environs de l'Archipel du cap Vert.

Depuis Ténériffe, jusques par environ 10° de latitude septentrionale, le tems fut gris, la mer rude, l'horizon gras, le vent bon frais; le thermomètre à midi s'élevait à 21°. Dès le 24, nous avions vu des poissons volans.

Linné a nommé *exocet* le genre auquel appartient le poisson volant, qui est si commun entre les tropiques; il paraît que plusieurs espèces sont confondues sous le même nom; je remis à d'autres tems à m'en assurer, me fiant sur l'abondance de ces animaux, et j'ai le regret de n'avoir dessiné, ni conservé les individus que je me suis procurés à diverses reprises. Je ne connais pas de figure parfaitement

exacte de l'*exocet* (1) dont il est question, quoique si commun et si souvent dessiné. An IX. Brumaire.

Jetés sans défense au milieu des voraces habitans de la mer, voyageant par troupes nombreuses, que des reflets brillans et argentés font distinguer au loin, les poissons volans eussent sans doute disparu d'entre les êtres vivans, si la nature ne leur avoit donné, dans leurs nageoires pectorales, des moyens propres à s'échapper des vagues et à voler à la surface des eaux dans lesquelles leurs ennemis habituels les poursuivent sans cesse. Je n'ai pas vu les *exocets* s'élever très-haut; mais j'ai souvent observé qu'ils ne replongeaient dans la mer qu'à une bonne portée de fusil du point d'où ils étaient partis. Selon l'occasion, ils changent la direction de leur vol, et s'abaissent ou s'élèvent parallèlement aux vagues agitées; ils ont enfin la faculté de voler d'une manière bien plus parfaite qu'on ne la leur suppose généralement.

On rencontre souvent des bancs de plusieurs centaines d'*exocets* de toutes tailles, poursuivis par des *dorades;* dans ce cas, les *exocets* demeurent le moins de tems possible dans la mer, et seulement celui qui est nécessaire pour y hu-

(1) *Exocœtus volitans*. L.

AN IX. Brumaire.

mècter leurs ailes; ils ne font en quelque sorte que remiser, comme des perdrix poursuivies, gagnant néanmoins du chemin à la nage. Par leur vol et leurs immersions promptement successives, ils rappellent ces galets que des enfans dans leurs jeux lancent à la surface d'un lac, et qui, tour-à-tour attirés et repoussés par les eaux, en effleurent la superficie par des ricochets multipliés.

« Ces pauvres petites bêtes, » dit Leguat dans son *Voyage en deux Iles désertes* (1), « qu'on » pourrait bien prendre pour le symbole d'une » perpétuelle frayeur, sont aussi continuelle- » ment en fuite; et en s'élevant pour se sauver, » ils venaient assez souvent dans nos voiles; » ils volent aussi long-tems qu'il reste de l'hu- » midité dans leurs ailes, qui, desquelles sont » sèches, redeviennent aussitôt nageoires. »

Comme nous étions sur des navires plus élevés que celui où se trouvait Leguat, nous ne vîmes pas de poissons volans se jeter dans nos voiles; quelques-uns de ceux qui, comme Icare, s'élevaient trop au-dessus de la surface des flots, se heurtaient contre les flancs des corvettes, ou entraient par les sabords; mais,

(1) Tom. I, pag. 2.

comme au voyageur que nous avons cité, les AN IX.
poissons volans nous ont inspiré une sorte de Brumaire.
compassion. Les airs ne sont pas pour ces êtres fugitifs un asile beaucoup plus assuré que les eaux; lorsque les poissons qui les poursuivent ne peuvent avec eux s'élancer hors de leur élément pour les saisir, des oiseaux avides, qui leur donnent la chasse, les enlèvent à l'instant où ils déploient leurs nageoires. Ainsi, également menacés, soit qu'ils nagent, soit qu'ils volent, ils n'ont en fuyant, dans la perspective d'être dévorés, que la faculté de choisir leur meurtrier.

Le 27, à midi, nous étions par 11° 51′ de latitude septentrionale, et 21° 8′ à l'ouest de Paris; il y avait un mois que nous avions quitté une terre chérie, nous célébrâmes tous cette espèce d'anniversaire avec un égal intérêt. Accoutumés à régler notre vie sur des espaces de tems convenu, les événemens qui la remplissent, quoique sans rapport direct avec ces espaces de tems, se rappellent d'une manière bien plus vive au retour de ces périodes. 27.

Une grosse sauterelle, qu'on prit d'abord pour un petit oiseau, voltigea à bord, et finit par tomber à la mer. Les jours suivans, nous en vîmes de semblables, ainsi que des papillons et autres insectes. Nous ne savions d'abord à

An IX. Brumaire. quoi attribuer leur apparition, quand nous réfléchîmes que les larves de ces animaux pouvant avoir été déposées dans les légumes que nous avions embarqués à Ténériffe, devaient éclore en approchant de l'équateur.

23. La chasse que les marsouins (1) faisaient aux poissons volans, et celle que nous fîmes aux marsouins, m'amusèrent beaucoup. Ces marsouins qu'on vit dès le matin, nageaient dans notre route avec une grande vîtesse, et bien plus rapidement que nous; aussi, nous abandonnaient-ils souvent pour courir çà et là, et revenaient-ils presqu'aussitôt, toujours devant le vaisseau et jouant sous le beaupré.

Les marsouins vont en troupe, et généralement deux par deux, quelquefois trois ou quatre, mais rarement seuls; ils se tiennent presque toujours à la surface de l'eau, que leur nageoire dorsale surpasse le plus souvent; ils y viennent pour respirer, et ont l'air de limiers en quête, quand ils élèvent le museau pour rejeter de l'eau par leur évent; lorsqu'ils se replongent, on dirait qu'ils décrivent une demi-circonférence, leur forme étant très-arrondie de l'extrémité de la tête à celle de la queue.

---

(1) *Delphinus phocæna.* L.

Il parait que les couples sont composés d'un mâle et d'une femelle; quant aux marsouins qui vont réunis les uns aux autres, il y a lieu de croire qu'ils constituent une seule famille, dont les membres ne sont pas encore séparés; alors l'un d'eux est toujours plus avancé, et les autres nagent plus bas et plus en arrière, à mesure qu'ils sont plus éloignés du plus haut; de sorte que, quoique très-rapprochés, on voit leur dos en échelon et l'extrémité de leur museau. Cette habitude que j'avais observée sur nos côtes, leur vient sans doute de leur tendre jeunesse, où ils se tiennent près des nageoires pectorales de la mère. Au reste, ces cétacés nagent avec une souplesse incroyable; ils vont, reviennent, se croisent, se coupent, montent, descendent sans paraître remuer. Le maître d'équipage, assis sur l'extrémité de la vergue de civadière à stribord, en harponna un aprés en avoir manqué plusieurs; mais on ne put le haler à bord, l'animal se délivra, et, pour cette fois, les autres disparurent en un clin-d'œil; nous ne les revîmes plus; ils faisaient lever une énorme quantité de poissons volans; il en partit bien moins quand nos limiers nous eurent quittés.

AN IX. Brumaire.

Le thermomètre fut à 23°.

Le tems fut superbe le 29; mais la chaleur 29.

An IX. Brumaire.

était très-forte : le thermomètre était encore le soir à 23° et 22'.

Des poissons qu'on appelait *bonites*, jouaient autour du bâtiment ; on en harponna un : je reconnus que c'était *le scombre pelamide*. Comme je n'ai guère vu de bonne figure de cet animal, je le dessinai vivant (1).

---

(1) *Pl. IV*, *fig*. 1. Le *scombre pelamide* réduit au cinquième de grandeur naturelle ordinaire.

Il paraît que le nombre des fausses nageoires de la pelamide n'est pas constant, comme semblerait l'indiquer la phrase de Lœfling (it. 102) *scomber pinnulis inferioribus septem*. L'individu que j'ai dessiné en a huit en dessus, tandis que Leguat n'en a compté que six dans les *bonites* qu'il a vus (*voyez* T. I, pag. 22). La pelamide dont il est question, se trouve, dit-on, dans la Méditerranée, où il paraît qu'on la confond avec une variété du thon, qui est le πηλαμις d'Aristote et d'Oppien, le *pelamis* de Pline (L. IX, cap. XV). Ces poissons ont en effet de grands rapports ; mais il est aisé de les distinguer. Leur taille, d'abord, est très-différente. Le *scomber pelamides* L. est toujours plus petit que le *scomber thynnus* L. Ses nageoires pectorales sont en proportion bien moins considérables ; elles sont si grandes dans le vrai thon, qu'elles ont valu à cet animal le nom de *grande oreille* que lui donnent les matelots.

La nageoire dorsale se replie et rentre en entier dans la fente longitudinale et profonde que le poisson a sur

Le scombre pelamide est d'une agilité extraordinaire ; on le voit s'élever, en sautant, à plusieurs pieds au-dessus de l'eau, qu'il frappe violemment de ses nageoires pectorales ; il s'élance, et retombe toujours la tête la première.

AN IX. Brumaire.

Nous vîmes aussi ce jour-là, le premier requin (1) que nous ayons rencontré, avec une hirondelle et un *fou-brun* (2). Ce dernier se reposa sur nos vergues. On n'a pas d'idée combien à bord, où malgré toutes les occupations qu'on se donne, il reste encore bien des momens de vides ; on n'a pas d'idée, dis-je, combien l'apparition d'un poisson, d'un oiseau, d'un navire, enfin de tout ce qui n'est pas ciel et mer, est une nouveauté et une grande distraction.

Le 30 brumaire, à dix heures du matin, 30.

---

le dos : cette partie est d'un beau noir, avec des reflets foncés d'outre-mer. Le ventre et le flanc sont blanchâtres, avec quatre lignes brunâtres de chaque côté, qui vont se confondre à la queue, dont la nageoire est grande ; son insertion est très-mince, avec, sur les côtes, deux corps épais, transparens et adypeux, qui forment une saillie remarquable et anguleuse.

(1) *Squalus carcharias*. L.
(2) *Pelecanus stultus*. L.

AN IX. les deux vaisseaux se rapprochèrent, et nous eûmes le plaisir de voir nos compagnons du
Fri-maire. *Géographe*, à bord duquel on se portait bien: le thermomètre ne passa pas 23°. Le commandant nous dit qu'il trouvait notre marche plus lente que jamais; et qu'il semblait que, depuis notre relâche, nous y fussions devenus plus mauvais voiliers.

1. Le 1er frimaire avait été chaud et absolu-
2. ment calme. Le 2, à six heures et demie du matin, nous mîmes en panne, pour attendre un canot que le commandant avait mis à la mer. Nous eûmes bientôt le plaisir d'embrasser l'aspirant Bougainville qui le conduisait; il nous apprit que tout le monde pensait à nous sur le *Géographe*.

Quelques marsouins jouaient autour du bord. Les timonniers, ayant retiré une ligne qu'ils avaient mise à la traîne la nuit, y trouvèrent un poisson pris; ils me l'apportèrent. Les uns le nommaient *aiguille*, d'autres *épée* et *sabre* de mer; mais tous ces noms s'appliquent à plusieurs poissons: les marins ne sont d'ailleurs pas obligés d'être ichtyologistes. Le poisson *sabre* me parut au reste extrêmement curieux; il avait suivi le navire pendant plusieurs heures, et s'était pris sans doute depuis quelque tems au

hain, puisqu'il était mort quand on le retira.

An IX. Fri-maire.

Cet animal, tant pour la forme du corps, que pour celle de la tête, a un grand rapport avec les *ésoces*, et particulièrement avec celle qu'on nomme vulgairement *aiguille* (1). Il est aussi très-voisin des *scombres*, par le nombre de ses nageoires et par les fausses nageoires dont il est muni. C'est un poisson vorace; je ne le trouvai décrit dans aucun ichtyologiste; j'en fis un genre nouveau sous le nom d'*acinacée bâtarde* (2) : la figure que j'en donne est très-exacte.

---

(1) *Esox belone*. L.

(2) *Pl. IV*, *fig.* 2. L'*acinacée bâtarde* du quart de la grandeur naturelle.

Acinacée, *acinacea* (poissons pectoraux); corps oblong, comprimé latéralement, sans écailles.

Tête alongée, un peu canaliculée et aplatie au-dessus; la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure; les opercules des ouïes avec des dents piquantes.

Sept rayons à la membrane branchiostège, de fausses nageoires à la partie postérieure du corps.

Acinacée (*bâtarde*) à six petites nageoires en dessus et en dessous, cinq grandes dents à la mandibule supérieure.

Acinacea (notha) *pinnulis suprà, infràque sextis; dentibus quinque in mandibulo superiori.*

Cet animal, d'une forme alongée, a de sept à huit

An IX. Frimaire.

Pendant presque tout le jour le thermomètre se tint à 26°. Jusqu'au 8, le tems fut

---

centimètres de longueur; il est d'une couleur noirâtre, avec des teintes bleues vers le dessus de la partie postérieure du dos; les côtés du corps et de la tête sont grisâtres, avec une espèce de ruban et des taches un peu argentées, mais très-sujettes à varier.

La peau est comme muqueuse et luisante; des arêtes latérales y font paraître, tout le long de l'animal, de légères lignes parallèles entr'elles et inclinées sur la ligne mitoyenne, qui est peu sensible.

L'iris est blanc : la mâchoire supérieure, plus courte que l'inférieure, est armée de deux sortes de dents; de plus petites, triangulaires, inégales et tranchantes, en garnissent les bords vers les commissures. Il y en a cinq autres longues, fortes, et très-différentes des précédentes; il arrive quelquefois que plusieurs de ces dents tombent, mais la trace demeure : elles sont situées au milieu du palais et à sa partie antérieure.

Le dos est chargé de deux nageoires alongées; la première a vingt-neuf rayons, et s'étend depuis l'insertion de la tête jusque perpendiculairement au derrière de l'anus; la seconde, moins régulière, a onze rayons dont les cinq premiers seulement sont simples; les autres, se dilatant à leur extrémité, ressemblent aux fausses nageoires qui les suivent, et dont les premières sont un peu unies à la précédente.

En dessous est une nageoire pareille à celle dont il

des plus désagréables, par un calme presque plat, nous ne gouvernions qu'à l'aide de quelques grains, qui tombaient dans nos voiles de tems en tems, accompagnés de pluie et de tonnerre.

---

vient d'être question ; les petites nageoires ventrales ont quatre rayons.

La nageoire de la queue est bifurquée.

DIMENSIONS DE L'ANIMAL DESSINÉ.

	D.	C.	M.
Longueur totale........................	7	6	
De la mâchoire à l'extrémité des ouïes....	4	2	5
Différence en longueur des deux mâchoires..............................	.	1	5
Longueur de la nageoire de la queue....	1	1	5
Longueur de chacune de ses parties......	.	7	7
De l'insertion de la queue à l'insertion antérieure de la nageoire de l'anus et de la deuxième nageoire dorsale...........	1	5	
De la deuxième dorsale à la première.....	.	2	
Longueur de la première dorsale........	4		
Longueur des nageoires pectorales......	.	6	
Largeur moyenne de la nageoire dorsale.	2	7	
Plus grande largeur de la deuxième nageoire dorsale et de celle de l'anus.....	.	3	
De la nageoire de l'anus aux ventrales....	.		5
Diamètre de l'œil....................	.	2	1
Plus grande largeur du corps...........	.	4	
Plus grande épaisseur................	.	1	7

An IX. Frimaire. La chaleur était insupportable ; le thermomètre était tantôt à 25°, tantôt à 26°, même à 27°. En huit jours, à peine avions-nous parcouru un degré en latitude.

Pendant ce tems, je vis, au sillage et dans le remous du gouvernail, de petits poissons zèbres, fort jolis et très-agiles ; ils paraissaient chercher leur nourriture autour du vaisseau : c'étaient des *gastérostées*, connues sous le nom vulgaire de *pilotes* (1). Je ne pus en prendre une seule, malgré toutes les tentatives que je fis pour m'en procurer.

On prit des *bonites* très-grandes et des *thons*, que les matelots nommaient *grande-oreille*, parce que leurs nageoires pectorales, placées très-près de la tête, sont fort étendues.

6. Le 6, pendant le calme du matin, nous vîmes passer le long de bord, ce que les matelots nomment *galère ;* cet animal, désigné par Linné, sous le nom très impropre d'*holoturia physalus*, est une sorte de vessie assez considérable, transparente, d'un beau rose, tirant sur le violet, avec une sorte de carène, festonnée, et plissée en fraise sur la partie

(1) *Gasterosteus ductor*. L.

supérieure ;

supérieure ; l'animal, en la dressant, s'en sert comme d'une voile quand elle s'élève sur le dos de l'Océan. Un grand nombre de tentacules partent du côté inférieur, et lui servent, soit à saisir et à dévorer sa proie, soit à jeter, en quelque sorte, l'ancre, et à se fixer à la surface mobile des flots. Cet animal est très-vénéneux : nous ne pûmes, cette fois, nous en procurer d'individus ; mais j'en fus dédommagé par la capture d'un autre beau *mollusque*, que je pêchai le long du bord. L'excessive fragilité des tentacules de cet animal, est sans doute la cause de la manière défectueuse, dont il a été jusqu'ici connu et figuré. Linné avait déjà décrit une partie d'une espèce du même genre, sous le nom de *méduse porpite* (1). J'ai cru devoir ajouter à l'histoire des porpites, tout ce que j'en ai observé, ainsi qu'une figure exacte (2).

---

(1) *Medusa porpita*. Amœn. ac. 4, tab. 3, fig. 7, 8 et 9.

(2) *Pl. V, fig.* 2. A La *Porpite radiée* en dessus ; B en dessous ; C de profil et dans une attitude de repos qu'elle prend souvent avec grâce ; D les grandes tentacules grossies du double en dessus et en dessous.

Linné n'avait vu que le test, si l'on peut parler ainsi,

An IX. Frimaire.

En général, pendant les calmes, la mer unie et transparente, à une grande profondeur,

---

d'un animal du genre dont il est question. Lamarck a fort bien senti qu'il fallait séparer cet animal, quel qu'il fût, du genre *méduse ;* mais, comme il ne l'avait pas vu lui-même, il n'a pas pu en donner les véritables caractères; de sorte que son genre n'est pas exactement déterminé. 1°. Le corps des *porpites* n'est pas subgélatineux à l'extérieur et cartilagineux à l'intérieur; 2°. les tentacules insérés au-dessous ne sont pas très-courts. Bosc, qui a si bien observé les mollusques, dans son voyage en Amérique, n'a pu cependant redresser l'erreur où Linné avoit entraîné Lamarck, parce que la *porpite* qu'il a eu occasion de voir, et qu'il a fait graver, était très-différente de la nôtre; elle conférait d'ailleurs assez bien avec l'espèce de Linné, qui avait perdu ses tentacules, et qui a servi de type au genre.

Le vrai caractère des *porpites* est d'avoir *un corps libre, discoïde, dont la partie supérieure est recouverte d'un bouclier cartilagineux, avec des tentacules à la partie inférieure ; la bouche centrale ; une membrane circulaire et libre, servant de prolongement au recouvrement cartilagineux.*

Si Bosc n'était pas un observateur aussi exercé, je serais tenté de croire que sa *porpite* est la même que la mienne, prise morte et déjà altérée, ou dont une partie des tentacules et de la membrane marginale avait été détruite par quelqu'accident; mais ce savant ayant vu nager cet animal, et l'ayant même observé plusieurs

est remplie d'une infinité d'animaux, qu'il faut s'habituer à voir, et qui ne sont pas d'abord aisés à distinguer à cause de leur grande transparence. La plupart de ces vers sont à

---

fois, il n'y a pas de doute que le *porpita appendiculata*, du *Petit-Buffon*, vers. T. II, pag. 155, Pl. 18, fig. 5 et 6, ne soit une espèce distincte.

A la porpite de Bosc, et à celle de Linné, nous ajouterons donc une autre espèce, que nous appellerons porpite (*radiée*), glabre tentacules longs en rayons. *Porpita* (radiata) *glabra, tentaculis longioribus radiantibus.* Nous en avons observé deux variétés.

α Le test de l'animal est discoïde, strié concentriquement et par rayons, de couleur grisâtre ou brun, tirant sur le rougeâtre ou le bleu; tout le reste est d'un bleu sublime et tendre: des petits suçoirs, plus bleus, sont disposés sur les tentacules par trois rangs, dont deux sur les côtés, et un au-dessous.

Diamètre total, jusqu'à cinq centimètres.

Diamètre du test, un centimètre deux millimètres; largeur de la membrane discoïde, deux millimètres.

β Avec le test émarginé légèrement.

La *porpite radiée* nage à plat sur la surface de la mer, où elle a l'air d'une goutte de corps gras qui se dilate.

Dans la planche XC de l'*Encyclopédie Méthodique*, on voit, aux figures 6 et 7, une *porpite* assez mal dessinée, qui est sans doute la même que la nôtre. Bruguière n'ayant pas publié le texte explicatif, nous sommes réduits à des doutes sur ce sujet.

AN IX. Frimaire. peine connus des naturalistes. Bosc, dans sa traversée de Bordeaux à l'Amérique septentrionale, en a observé un grand nombre, que j'ai aussi rencontré; je pourrais en grossir cet ouvrage, ainsi que d'une foule de descriptions nouvelles; mais il suffit, dans un Voyage, de citer les plus intéressantes; c'est ce que nous ferons, à mesure que l'occasion s'en présentera.

7. Nous vîmes des requins, nageant autour du vaisseau; ils étaient au nombre de trois: mais, à mon grand étonnement, ils ne voulurent pas mordre aux hains qu'on leur jeta. Ceux que j'ai vus depuis, étaient ou plus affamés, ou plus voraces.

Le tems était toujours le même: du calme et des grains, accompagnés de pluie abondante, qui nous forcèrent plusieurs fois à prendre des ris dans les huniers et à carguer les perroquets, tandis que le thermomètre se tenait dans le jour à 25, 26 et 27°.

Rien de si triste, que les grandes pluies qui arrivent à bord, poussées par un vent impétueux. On est obligé de fermer les panneaux, les croisées, les sabords; en un mot, toutes les ouvertures: il faut, ou respirer dans l'obscurité l'air mal-sain d'un entre-pont hermétiquement

clos, qui rend le mal de mer à ceux qui y sont sujets, ou aller se mouiller sur le pont, au bruit de la foudre et du vent, mugissans dans les manœuvres. Un de ces grains très-forts, que nous eûmes le 8, nous tira enfin de ces calmes plats qui duraient depuis le premier du mois; et nous fîmes dans cette journée, cependant très-petite, autant de chemin que dans toutes celles qui l'avaient précédée.

Quand le ciel fut éclairci et l'orage calmé, on aperçût un oiseau, reposé sur une vergue: il avait l'air épuisé de fatigue; je le reconnus pour un *engoulevent* ou *tette-chèvre*, en tout semblable à celui de nos contrées (1). Un matelot grimpa pour l'atteindre; mais lui ayant donné un coup de son bonnet, cet animal, étourdi par la violence du choc, tomba à l'eau, et nous ne pûmes l'avoir pour l'examiner. Dans ce moment, la terre la plus près de nous, était le sud de *Siera-Leona*, que nous avions à-peu-près à une quarantaine de lieues. Ce qui me parut le plus extraordinaire, c'est que pendant le grain que nous avions eu, et qui paraissait avoir amené

(1) *Caprimulgus Europæus*. L.

An IX. Frimaire.

l'oiseau, le vent avait été ouest sud-ouest, c'est-à-dire, du côté où il n'y avait pas de continent.

Pendant le grain, nous perdîmes de vue un moment le commandant; et un navire, vu depuis la veille, disparut au point du jour.

Dans cette décade, nous nous aperçûmes que l'eau corrompue dans nos futailles conservait sa mauvaise odeur et son goût désagréable, en passant aux filtres de MM. Cuchet et Smith, que le gouvernement nous avait donnés, et qui, jusque-là, avaient été tant bien que mal. Cette circonstance nous força à les ouvrir, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de remédier au dérangement que nous supposions être arrivé dans leur contexture; nous les trouvâmes composés de couches alternatives de charbon concassé et de sable, séparées les unes des autres par une petite étoffe de laine : le charbon s'étant saturé de gaz hydrogène qui est la cause de la mauvaise odeur des eaux gardées, ne l'absorbait plus. Notre filtre, que nous cherchâmes en vain à réparer, et dont nous fûmes contraints d'abandonner l'usage, me donna l'idée d'améliorer l'eau du baril que je gardais dans ma chambre, en y mettant du charbon, que je retirais

toutes les fois que je m'apercevais que l'eau AN IX.
prenait un goût, et que je remplaçais de Fri-
nouveau par du charbon bien sec. maire.

C'est dans cette circonstance, que je me trouvai très-bien de l'usage des citrons et des oranges, dont j'avais fait provision aux Canaries. Le jus de ces fruits, mêlé à l'eau, même sans sucre, épargne bien des dégoûts, et fait une boisson très-saine dans ces latitudes embrasées, où la transpiration continuelle causerait l'épuisement, si l'on ne réparait sans cesse ce qu'elle enlève.

Dans la soirée du 10, les matelots dan-
saient sur l'arrière, en chantant des rondes; 10.
tandis que le maître d'équipage, assis sur l'extrémité de la vergue de civadière à basbord, essayait de harponner un marsouin, entre un grand nombre d'animaux de cette espèce qui semblaient se jouer autour du navire. Tout-à-coup le cri de bonne pêche, interrompt les danses et les chants ; on se transporte sur le gaillard d'avant, pour voir la capture du maître : il avait effectivement harponné un prétendu marsouin ; et de crainte que cet animal très-robuste ne se dégageât du harpon par quelque mouvement violent, il lui filait de la corde, attendant, pour le tirer à bord,

An IX. Frimaire.

que la perte de son sang l'eût affaibli ; la mer en était rouge; et, peu après, le même maître prit encore un autre poisson de la même espèce ; mais encore plus gros.

Les marins appellent indifféremment marsouins, tous les petits cetacés, ou gros poissons qui ont quelque rapport, pour la forme et la manière de nager, avec le *phocæna* des anciens; ils confondent avec le marsouin, le véritable *dauphin*, et même l'*orque*. L'animal que l'on venait de pêcher, était un dauphin; quand on le tira à bord, il était presque sans vie (1).

Les deux individus que l'on avait pris,

---

(1) Le *dauphin* a le corps de forme ovale, avec une nageoire dorsale qui s'insère sur le milieu du dos, au-dessus de la partie où l'animal est le plus épais. Cette nageoire ressemble à un demi-croissant ; ce qui suffirait pour distinguer le cétacé dont il est question, du marsouin qui a cette nageoire bien plus élargie à l'insertion, et comme triangulaire. La tête sur-tout est très-différente dans ces deux animaux ; celle de l'un est comme terminée en cône ; celle de l'autre finit par une sorte de bec. Les dauphins que nous prîmes avaient la partie supérieure d'un beau brun noir, qui s'effaçait sur les flancs ; le ventre était d'un blanc dans le genre de celui du fruit des mélongènes. *Solanum melongena*. L.

étaient femelles ; dès qu'ils furent à bord, on les pendit par la queue, et on se hâta de les ouvrir, ou plutôt de les saigner, comme on fait des cochons : ils donnèrent une quantité considérable d'un sang très-épais, fort chaud et noirâtre. Les vieux matelots très-friands de ce sang l'avalaient à grands verres, à mesure qu'il coulait, et vantaient l'excellence de son goût. Je goûtai donc de ce sang presque encore animé, pour savoir ce qu'il avait de si particulier et de si bon. Je lui trouvai la consistance et le goût, qu'aurait du lait qui contiendrait un peu de sel ; mais avec un arrière goût huileux, et quelque chose de semblable à l'odeur du poisson.

AN IX. Frimaire.

Comme j'examinai avec Dumont les parties internes des dauphins, dont l'anatomie nous occupa encore le jour suivant, un grain très-fort nous chassa de dessus le pont et dissipa l'attroupement formé autour de nous par des matelots que le beau tems laissait oisifs, mais qui furent obligés de voler à la manœuvre.

Nous ne mangeâmes qu'au bout de trois jours du dauphin, dont la chair naturellement dure et coriace, était devenue fort tendre. Le cuisinier l'avait accommodée de diverses façons ; de toutes, elle était très-noire et mé-

AN IX. diocre. C'est une triste nourriture; nous la
Fri- préférâmes cependant, à cause de sa fraîcheur,
maire. au lard salé et aux adobages, dont on nous
régalait depuis Ténériffe, à nos deux repas.

11. L'on aperçut un navire dans le nord-est vers sept heures du matin. Le thermomètre ne passa pas 23°.

12. Nous eûmes toujours des grains, pendant l'un desquels le thermomètre n'était qu'à 21°. Dans la nuit, un matelot m'apporta un oiseau qu'il venait de prendre sur une vergue; c'était le *sterna stolida* de Linné : il était couvert de poux de plusieurs espèces, parmi lesquels celui des *mouettes* et celui des *pigeons* étaient les plus communs : le premier court avec rapidité sur l'animal qu'il habite; le second, au contraire, demeure fixe aux nervures de ses plumes.

L'oiseau qui me fournit ces poux était très-fatigué, quand on le prit; je jugeai qu'il n'avait pas mangé depuis long-tems : car son estomac était absolument vide, et il était très-maigre. Il y a lieu de présumer, que tous les oiseaux, grands voleurs, qu'on trouve souvent en pleine mer, et loin des côtes, peuvent demeurer un certain tems sans manger.

13. Dans la soirée du 13, nous vîmes au sil-

lage du bâtiment, outre les bleuettes phosphoriques qui l'embellissaient pendant la nuit, et qu'on observe dans tous les parages, des lueurs très-brillantes qui dénotaient quelques mollusques particuliers, dont le nombre était considérable. Nous en pêchâmes plusieurs qui nous parurent d'un genre tout-à-fait nouveau: en effet, leur corps cylindrique et vide n'avait qu'une ouverture, à laquelle on ne distinguait aucun organe; c'était à peine un animal. Je le décrivis (1), et le figurai.

(1) *Pl. VI, fig.* 2. A *Monophore noctiluque*, de grandeur naturelle.

B Vu de face pour montrer l'ouverture.

Les caractères du genre auquel appartient ce mollusque, seront *un corps libre, nu, cylindracé, fistuleux, avec une seule ouverture extrême, dépourvue de tentacules*. Je le nommerai monophore, *monophora*.

Ce genre doit suivre celui des *holothuriers*, dont il se rapproche par l'*holothuria elegans*, au moins selon la figure de Muller (Zool. Dan. T. I, fig. 1, 3); et, selon celle de l'*Encyclopédie* (vers. Pl. LXXXVI, fig. 9).

Monophore (*noctiluque*), oblongue, amincie, tuberculée.

Monophora (noctiluca) *oblonga, attenuata, tuberculata*.

Cet animal n'est à peu près qu'un corps cylindrique, d'une consistance assez ferme, aminci à l'une de ses ex-

An IX. Frimaire.

Ce serait peut-être ici le lieu de m'étendre sur la phosphorescence de la mer ; on a déjà beaucoup écrit sur cette matière, et le phénomène est si singulier par lui-même, que je ne suis pas surpris que tous ceux qui le voyent, cherchent à en expliquer la cause. Dans toutes les parties de l'Océan, dès que le jour disparaît, une nouvelle lumière semble jaillir du sein des eaux, et fait diversion à la tristesse lugubre dont est frappée l'immense étendue.

---

trémités, transparent, et un peu jaunâtre ; toute sa substance est remplie de petits grains, plus jaunes, sensibles sur-tout à la face intérieure de l'animal, qui est assez unie ; tandis que l'extérieure est couverte de tubercules inégaux de la même nature que le reste du corps, ou plutôt de la gaine : cette gaine a au plus une ligne, ou une ligne et demie d'épaisseur ; tandis que tout le monophore a souvent un pouce de diamètre.

Quand on tourmente ce mollusque, il paraît s'enfler et se roidir un peu ; je ne lui ai pas vu donner d'autre signe de vie : il a rarement plus de cinq pouces de longueur.

J'ai vu quelques individus dans lesquels il y avait une certaine quantité de sable quartzeux et calcaire ; je présume que l'animal descend quelquefois dans les profondeurs de l'Océan, où le sable qui s'introduit dans son corps, par son ouverture, se trouve retenu, n'ayant pas d'autre issue pour sortir.

Dans la crète des vagues élevées qui retombent sur elles-mêmes; dans le remous continuel opéré autour du gouvernail des grandes comme des petites embarcations; dans les lames que divise le taille-mer d'un vaisseau; enfin dans les flots tumultueux qui se brisent sur les roches des côtes et des ressifs, les parties agitées et écumeuses des eaux brillent d'une multitude de points lumineux qui varient par leur volume; ces points sont souvent presque imperceptibles, mais leur éclat est quelquefois très-vif. Un navire impétueusement poussé par les vents, laisse au loin derrière lui une trace lumineuse qui ne s'efface que lentement. Des plages sabloneuses, mouillées par les vagues, des algues ou d'autres productions de la mer qu'on vient de retirer de son eau, paraissent tout-à-coup lumineuses dans l'obscurité, pour peu qu'on les touche: de sorte que le pied ou la main posés sur l'arène ou les varecs humides, y impriment des vestiges qui brillent d'une lumière semblable à celle des vers luisans.

Il y a des parages, et particulièrement ceux des pays chauds et de la ligne, où ces lueurs sont nombreuses, au point de produire un éclat remarquable et extérieur à l'Océan. Un seau d'eau de mer, puisé pendant le jour, et dans

An IX. Frimaire.

lequel on s'assure qu'il n'y a aucun corps visible à l'œil nu, ou même à une loupe ordinaire, produit dans l'obscurité, quand on l'agite avec la main, des points lumineux, et laisse même sur les doigts des traces phosphoriques. Si l'on garde cette eau un certain tems, elle perd sa qualité étincelante.

Outre ces petites particules lumineuses dont nous venons de parler, l'Océan contient une foule d'êtres qui répandent une lueur remarquable. Nous venons de parler d'un mollusque chez lequel cette propriété est éminente. Ces animaux lucifères appartiennent presque tous à la classe des vers diaphanes et gélatineux, tels que les *méduses*, les *béroé*, les *biphores* flottans dans le vaste espace des eaux; et comme le disait Linné, semblables à des astres suspendus sur les obscures profondeurs de la mer, ils paraissent maîtres d'une lueur dont, à leur gré, ils augmentent, ou diminuent l'intensité, et qu'ils font cesser totalement quand ils le veulent.

S'il n'était pas démontré que les mollusques sont monoïques, on pourroit présumer qu'en leur donnant la faculté de s'environner d'une lumière qui leur est propre, la nature a fait, de cette lumière, le signal de l'amour, et qu'un sexe se sert de ses feux pour faire naître les feux de l'autre.

Il semble d'abord que des animaux, à peine organisés, jetés sans aucune défense et sans un moyen d'échapper, au milieu d'un élément dont les chocs sont terribles, d'un élément habité par des êtres voraces et monstrueux, auxquels il faut une immense quantité de nourriture sans choix pour alimenter leurs masses bizarres; il semble, dis-je, que ces animaux n'ont reçu de la nature une organisation diaphane, qu'afin que confondus par leur translucidité avec le fluide qu'ils habitent, les ennemis qu'ils ont à craindre ne puissent profiter de leur inertie, pour les détruire entièrement. Cependant par quelle vue, en apparence contradictoire, la nature leur a-t-elle donné une qualité opposée à celle qui leur permet de se confondre avec ce qui les environne? Pourquoi, au sein de la paix et de la nuit, les voit-on, en quelque sorte, s'élancer hors d'eux-mêmes, et porter au loin les indices de leur existence?

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il paraît que c'est à l'instant même où se présente un péril, que les mollusques lucifères s'environnent de leur lumière humide: ils semblent avertir par elle qu'ils sont là; et loin que le sentiment timide de leur faiblesse les porte à se

An IX. Frimaire.

tenir obscurément confondus dans les flots où ils errent, ils brillent au milieu du danger. Ce n'est en effet que lorsqu'on tourmente un mollusque dans les ténèbres, qu'il paraît phosphorique; ce n'est qu'entre les vagues qui les froissent en se choquant, ou à l'approche d'un corps dur, ou enfin au sillage d'un bâtiment dont le remous les blesse, qu'on voit çà et là briller subitement les vers gélatineux répandus à la surface de la mer.

L'analogie des vers mollusques qui forment une famille naturelle bien remarquable et des vers microscopiques, appelés en attendant *infusoires*, est si marquée qu'on pourroit en conclure que, comme les mollusques gélatineux, les myriades d'animaux imperceptibles que doivent contenir les eaux de la mer, ont la faculté de briller à volonté, qu'ils déploient aussi cette faculté précisément au moment où ils sont choqués par un corps quelconque, et que c'est à cette faculté des êtres microscopiques qu'il faut attribuer la phosphorescence de l'Océan: le plus grand nombre d'étincelles phosphoriques dans les bancs de plantes-marines qui doivent naturellement servir de retraite à un plus grand nombre de vers infusoires marins, serait une preuve à l'appui de cette

cette opinion. Mais pourquoi les *paramœcies*, les *cyclides*, les *bursaires*, les *vorticelles*, d'eau douce, etc., ne sont-ils pas aussi phosphoriques? Pourquoi dans les grands marais où le microscope découvre une aussi grande masse d'animaux imperceptibles à nos yeux que d'eau marécageuse; pourquoi, dis-je, ne voit-on rien en petit de semblable aux lueurs de la mer?

Les mollusques passent en général pour vénéneux; le seraient-ils en effet? Et en les formant, l'ordonnateur souverain auroit-il mis en eux l'instinct de leur qualité malfaisante, afin qu'ils pussent vivre avec sécurité au milieu de tant d'ennemis, en avertissant, de leur voisinage nuisible, les poissons qui seraient tentés d'en faire leur proie?

Il n'y a au reste aucune bonne observation microscopique qui vienne à l'appui de l'opinion que je viens d'exposer, et plusieurs naturalistes nient que ce soient des animalcules qui produisent les scintillations de l'eau salée, scintillations bien différentes des feux que répandent les animaux lucifères visibles. Ces naturalistes croyent que la mer peuplée d'êtres innombrables, qui, de même que ceux de l'air et de la terre, naissent pour mourir, doit avoir

AN IX. Frimaire.

vu se corrompre dans son sein des myriades d'animaux huileux, dont la plupart sont d'un volume considérable; et que cette corruption qui est continuelle depuis tant de milliers de siècles, est la source d'un phosphore maritime dont l'éclat jaillit au moindre choc.

En effet, il n'en est pas de l'Océan toujours agité, comme de la terre relativement immobile. A mesure que les êtres nourris par cette dernière cessent de vivre, et se décomposent à sa surface, l'eau du ciel filtrant dans son sein, les pesanteurs spécifiques, les attractions particulières des substances qui composent les êtres dissous, le tems et la stabilité, ou d'autres causes inconnues, suffisent pour que les élémens des corps détruits se mêlent tranquillement et en silence les uns aux autres selon des lois naturelles, et reparaissent à la surface du sol en êtres nouveaux, ou dans son intérieur en substances, à la formation desquelles concourent toutes les autres.

Dans la mer, au contraire, une impulsion permanente d'orient en occident, qui roule au hasard toutes les choses inertes qu'elle rencontre, des courans impétueux qui se contrarient, ou se côtoyent, le choc perpétuel des vagues poussées dans tous les sens par les vents

déchaînés, enfin plusieurs causes de mobilité éternelle ne permettent aucune de ces juxtapositions nécessaires pour la création des corps ; les débris de tout ce qui se détruit, promenés par la force des courans, battus et mêlés par le choc continuel des vagues, se confondent et finissent par s'unir à l'eau qui les agite ; de-là, peut-être, cette partie onctueuse et grasse de l'eau de la mer, de-là encore cette amertume affreuse et cette mucosité remarquable, quand on écarte avec précaution l'extrémité de ses doigts qu'on a mouillés pour faire cette expérience : la salure de l'Océan n'a peut-être pas d'autre origine ; et alors, il est aisé de trouver dans le phosphore qui a dû provenir de tant d'êtres putréfiés, et identifiés ensuite avec l'élément qui les a nourris, la cause de la phosphorescence de la mer. Au reste, comme l'évaporation et d'autres causes peuvent diminuer la quantité d'eau pure qui existe dans l'Océan, et qu'elle n'agit pas aussi puissamment sur les autres substances que les flots se sont appropriées par leur agitation, il se pourrait très-bien que la mer diminuât à mesure que le monde vieillit; et dès-lors le sel, la partie muqueuse, l'amertume, et la lumière phosphorique des vagues doivent augmenter de jour en jour.

An IX. Frimaire.

Voilà les idées que réveilla en moi la vue du phénomène dont je viens de parler, et que j'avais observé depuis long-tems dans nos parages ; je n'ai rien voulu décider à ce sujet ; j'ai rapporté les faits et mes doutes : un voyageur doit s'en tenir là : c'est au savant à tirer des conséquences.

14. Nous prîmes enfin une *dorade* : nous en avions vu, dès le onze, nager à l'avant du vaisseau, et devancer sa marche. Les marins disent que la dorade est la femelle du dauphin ; et ce dernier, ajoutent-ils, lui ressemble en tous points, à l'exception d'une couronne qu'il porte sur la tête. Je doute fort de l'existence de ces prétendus mâles de dorades qui ont des couronnes sur la tête ; mais il paraît que par le nom de *dauphin*, c'est le *coryphène dorodon* (1), *ou le paon de mer* (2), que les marins entendent désigner.

Quoi qu'il en soit, la dorade est évidemment le plus beau des poissons connus de l'Océan : malgré qu'il ait été souvent décrit et gravé, comme les figures qu'on en a, ne sont pas assez parfaites, je l'ai dessiné et décrit sur le vivant (3).

(1) *Coryphæna equiselis*. L.

(2) *Coryphæna plumerii*. L.

(3) *Pl. IV*, *fig.* 3. Coryphène hyppure. *Coryphæna hyppuris*.

On a beaucoup parlé de cet animal ; et il y a de l'obs-

La dorade nage avec rapidité et une souplesse étonnante; dans l'eau sa queue paraît d'or poli, son corps de l'argent le plus pur; sa longue na- An IX. Frimaire.

---

curité sur son histoire. Les espèces voisines ne sont pas encore distinguées par des caractères bien nets; le nombre des rayons des nageoires n'est pas assez constant. Le *coryphène hyppure* a, selon Linné, soixante rayons à la nageoire dorsale : celui que j'ai dessiné, et la plupart de ceux que j'ai vus, n'en avaient que cinquante-quatre ou cinquante-sept; ce qui les eût rapprochés des *coryphenes equiselis* et *plumerii*, qui en ont cinquante-trois ou cinquante-cinq, selon les phrases de Linné. J'ai trouvé qu'à la nageoire de l'anus, le nombre de vingt-cinq à vingt-six rayons était plus constant; et ce dernier caractère ne m'a pas permis de douter que la *dorade* ne fût le vrai *coryphœna hyppuris* de Linné, ou l'Ιππουρος des anciens.

La *dorade* que j'ai dessinée avait cinq décimètres sept centimètres de longueur totale; les nageoires ventrales avaient six rayons qui se bifurquaient ou se trifurquaient; les pectorales vingt, dont les derniers très-petits et bifurqués; six rayons à la membrane branchiostége.

L'animal dont il est question est fort aplati; son corps, varié de vert, de brun, d'argent, de grisâtre et de jaune, n'a que peu d'écailles irrégulièrement groupées. Les nageoires, sur-tout la dorsale, sont d'un bleu sublime : cette dernière, toujours agitée par un mouvement d'ondulation, est rayée de lignes irrégulièrement parallèles entr'elles, obliques, et d'un bleu bien

AN IX. Frimaire.

geoire dorsale, agitée par un mouvement sinueux, brille d'un azur dont on ne peut donner d'idée, et qui n'a rien de pareil dans les bleus de nos palettes. Des reflets brillans partent de toutes les parties du corps du poisson, selon la manière dont le frappent les rayons du soleil. Comme il est très-vorace et avide de poissons volans, nous nous servions de son appé-

---

plus foncé : elle commence sur la tête par le travers de l'œil ; ses derniers rayons vers la queue sont dilatés.

DIMENSIONS.	D.	C.	M.
Du bout du museau à la naissance de la nageoire pectorale	1	2	5
Longueur de cette nageoire	.	2	3
Longueur	.	6	7
De l'extrémité du museau à la naissance des nageoires ventrales	1	5	
Longueur des nageoires ventrales	.	8	
Largeur à l'insertion		4	
Depuis la partie postérieure des nageoires ventrales, à l'insertion antérieure de la nageoire de l'anus	1	1	
Plus grande hauteur de la nageoire dorsale	.	9	
Plus petite hauteur	.	3	
Diamètre de l'œil	.	2	

La queue est bifurquée ; chacune de ses parties a 1 déc. 5 cent. de longueur ; la largeur transversale au plus épais n'est que de 3 centimètres.

tit pour le prendre, et cette pêche fut amusante. La chair de la *dorade* est ferme, blanche, et assez agréable; je la trouvai meilleure que celle des autres poissons de la pleine mer. AN IX. Frimaire.

Nous vîmes près du bord cinq ou six énormes animaux qui pouvaient bien avoir de trente à trente-cinq pieds de longueur; ils jetaient de tems en tems de l'eau par un seul évent qu'ils avaient sur la tête; les matelots les nommaient *souffleurs*; mais c'étaient, je crois, des *orques*.

Pendant près d'une heure, six poissons longs, chacun d'environ trois pieds, très-effilés, à tête pointue, terminée en bec, se tinrent le long du bord, ou sur l'arrière du vaisseau; ils étaient du plus beau brun avec des zones irrégulières, transversales, assez larges sur le dos, se fondant sur les flancs, et d'une couleur de vert d'eau triste. Ces poissons, que je ne pus rapporter à aucune espèce que je connoisse, nageaient parallèlement les uns aux autres à des distances égales, dans un alignement continuel et infiniment exact. Si quelquefois l'un d'eux se laissait dépasser par la file de deux ou trois longueurs, il rejoignait bientôt son rang d'un seul coup de queue, et se trouvait aligné sans hésiter.

Au point du jour, nous ralliâmes le *Géo-* 15.

graphe ; et nous trouvant à portée de voix, le capitaine demanda au commandant la permission d'envoyer un canot à son bord : cette permission fut accordée ; nous profitâmes de cette occasion pour demander à nos amis de leurs nouvelles, en leur envoyant des nôtres. On se fit de part et d'autre des envois respectifs de ces petites provisions que les gens prévoyans doivent embarquer pour les grands voyages. Il paraît que, par un mouvement réciproque, les officiers et les passagers de chaque bord jugèrent de la mauvaise chère qu'on devait faire dans le navire où l'on n'était pas, par celle que l'on faisait dans celui où l'on était.

J'appris par les lettres que je reçus du *Géographe*, qu'on avait pris un marsouin, trois requins et ma *porpite radiée*. On y avait aussi vu des sauterelles et des papillons venus, comme les nôtres, des larves déposées parmi les légumes embarqués à Ténériffe. Les zoologistes, à bord du *Géographe*, pensaient que ces animaux arrivaient d'Afrique, en se reposant de tems en tems sur les flots. J'ai même ouï dire que le capitaine admira comment les grains que nous avions eus, ne leur avaient pas mouillé les ailes dans un si long trajet.

Sur les cinq heures du matin, le vaisseau

passa près d'un lieu où les vagues bouillonnantes, dans une circonférence d'environ une trentaine de pieds. semblaient vouloir s'élever encore. L'officier de quart regarda ce phénomène, à la suite duquel il s'éleva brusquement un fort vent d'est, comme le commencement ou la fin d'une trombe; le tems avait été toujours sombre et pluvieux avec des grains et des rafales pendant les jours précédens. Le thermomètre, qui le matin était à 19 $\frac{1}{2}$ ou 20°, n'avait pas passé 23° à midi, et se tenait à 21° ou 21° $\frac{1}{2}$ au soleil couchant.

Nous fûmes pendant toute la matinée suivis par une troupe de *dorades*, qui nageaient tantôt à une grande profondeur, tantôt à la surface de l'eau; on en prit cinq, outre plusieurs qui retombèrent dans la mer; l'une de ces dernières laissa une partie de sa mâchoire inférieure à l'hameçon dont elle s'était détachée.

Les dorades étant, comme nous l'avons déjà dit, très-friandes de poissons volans, et leur livrant une guerre cruelle, le plus sûr moyen de les prendre, est de leur offrir un appât qui ressemble à l'*exocet*. Pour cela on joint à un morceau de linge, qui imite grossièrement un corps, deux plumes de chaque côté, qui ont l'air d'ailes; l'hameçon forme la queue de l'appât qu'on attache à une forte ficelle assez

An IX.
Frimaire.

courte pour que le tangage du vaisseau le plonge dans l'eau un instant, et l'en retire avec promptitude : c'est dans le moment où le faux poisson volant va s'élancer des vagues, que la *dorade* fond dessus, et s'accroche en le saisissant.

Parmi les *dorades* qui nous suivaient, il y en avait de plusieurs nuances ; celles de couleur métallique, étaient les plus nombreuses ; mais j'en vis qui paraissaient brunes ; d'autres étaient variées de bleu et de brun ; mais les nageoires de toutes étaient de cet azur sublime dont rien ne peut donner d'idée.

A midi, nous étions par 25′ 13″ nord ; nous touchions donc à l'instant de quitter l'hémisphère septentrional : c'était tandis que nous étions à table, que nous coupâmes la ligne équinoxiale par 21° 25 de longitude estimée ; mais les montres marines nous plaçaient bien plus dans l'ouest ; et le commandant nous ayant demandé à une heure et demie notre point, nous lui signalâmes 20′ de latitude nord, et 25° 6′ à l'ouest de Paris. Il nous signala le sien de 19′ latitude nord, et 24° 21 de longitude : la variation observée par l'asimuth était de 8° nord-ouest. Nous attribuâmes la grande différence qui se trouvait entre les montres et l'estime à diverses causes. L'influence des courans doit être grande dans ces parages.

Pendant le dîner, nous vîmes entrer dans la salle un matelot déguisé avec la figure grossièrement coloriée : c'était le courrier de la ligne; il présenta au capitaine une lettre très-bizarre, dans laquelle l'équateur et son épouse demandaient la permission de faire la cérémonie du baptême à ceux qui arrivaient nouvellement dans son empire.

Le baptême de la ligne est un usage très-propre à causer des disputes à bord ; aussi le capitaine Hamelin répondit-il au porteur des dépêches, que la demande de l'équateur ne pouvait être accordée. L'exprès, fort attristé, alla rendre sur le pont la funeste réponse aux matelots impatiens. Nous consolâmes l'équipage de ce petit contre-temps par une collecte dont le produit lui fut distribué ; ensuite nous fûmes chercher dans nos provisions particulières plusieurs bouteilles de bon vin de Bordeaux, et d'excellente liqueur de Marie Brizard ; nous les vidâmes en l'honneur des personnes que nous laissions dans l'autre hémisphère, et avec lesquelles nous ne devions plus avoir rien de commun, pas même les saisons.

Le thermomètre était à 20° le matin, il monta à 25 à midi, et étoit à 21 dans le moment où nous passâmes l'équateur.

AN IX.
Fri-
maire.

CHAPITRE IV.

DE LA LIGNE ÉQUINOXIALE JUSQU'A L'ILE-DE-FRANCE.

Après avoir passé la ligne, il me sembla que mon esprit était plus tranquille. L'espoir d'arriver plutôt sur une terre nouvelle, effaçait les regrets que le souvenir de la France m'arrachait de tems en tems; l'idée de ce que je quittais s'évanouissant, je ne pensais plus qu'à ce que j'allais trouver.

Depuis le 20 jusqu'au 30 frimaire, le tems fut toujours très-variable, tantôt sombre, tantôt clair, et la mer était aussi inconstante; le thermomètre se tenait en général à 20° dans la matinée, il montait à 25° à midi, et tombait à 21 ou à 22° dans la soirée.

26. Pendant la nuit du 26 au 27, un grain assez fort nous avait séparés du commandant; on lança une fusée, et on hissa un fanal à la corne du mât, sans qu'il nous répondît: au jour, on l'aperçut très-loin au nord-est.

Nivôse. Les premiers jours de nivôse furent beaux

et purs; mais comme nous nous éloignions de la ligne, les soirées devenaient sensiblement plus fraîches. Le 4 à midi, le point nous plaçait par 19° 1' de la latitude, et par 27° 2' à l'ouest de Paris; nous espérions apercevoir, dans la soirée, l'île de la Trinité, qu'on place généralement par 27° de longitude occidentale, et 20° 28' de latitude méridionale. Cette île, peu fréquentée, est élevée, selon la plupart des voyageurs; il y a toute apparence qu'elle est volcanique, comme les autres îles de cette partie de l'Océan, telles que l'Ascension, Sainte-Hélène et Tristan-d'Acunha. Des oiseaux blancs, qui volaient loin de nous, étaient des indices certains du voisinage de la terre; quelques frégates (1) parurent aussi, et s'approchèrent beaucoup du *Naturaliste.*

AN IX. Nivôse. 4.

Comme, dans une longue traversée, on ne soupire qu'après la terre, je ne cessai qu'à la nuit close d'attacher mes regards du côté où devait être l'île voisine. Dès avant le jour, j'étais sur le pont, dans l'espoir de discerner à l'horizon quelques cimes de montagnes; je trouvai Dumont et Garnier assis sur une cage, et venant, comme moi, chercher autour de

5.

(1) *Pelecanus aquila.* L.

AN IX. Nivôse.

nous quelque chose qui ne fût pas le ciel et l'Océan. Une frégate des plus grandes planait alors perpendiculairement sur le vaisseau; il est difficile, quand on ne l'a pas vu, de se faire une idée du vol majestueux de cet oiseau, qui, suspendu dans l'espace, comme sans mouvement, se transporte d'un lieu dans un autre sans aucun effort visible : on dirait qu'il surnage dans l'air, et que des causes cachées le soutiennent entre le ciel et les eaux : sa tête seulement paraît s'agiter quand il tourne, alonge ou retire son long col, en promenant ses regards perçans dans l'horizon sans bornes qui l'environne, et dans les abîmes où la mer mugit si loin de lui. Tantôt la frégate rase les flots, après s'être précipitée à leur surface comme un trait que l'œil a peine à suivre; tantôt, remontant dans les régions les plus éloignées de nous, elle disparaît dans les airs, ou s'y montre comme un point qu'il faut long-tems fixer pour l'apercevoir.

La frégate qui planait sur nous descendit si près de la pomme du grand mât, que Dumont, la jugeant à portée, fut chercher son fusil pour la tirer; mais elle quitta le vaisseau pendant ce tems, en lâchant des excrémens huileux et liquides; par une fatalité, qui fit rire

les spectateurs, ces excrémens tombèrent sur le visage de Garnier ébahi, qui considérait l'oiseau avec admiration. AN IX. Nivôse.

A midi, le thermomètre était à 24°; il descendit dans la soirée à 19°. Nous étions suivis par un banc considérable de bonites.

Nous vîmes encore des frégates pendant deux jours, et les bonites ne nous quittaient pas; les nuits devenaient très-fraîches, et le tems toujours variable continuait d'être par grains.

A midi, nous étions par 30° 51' 49" de latitude méridionale, et selon les montres, par 19° 30' à l'ouest de Paris. Le tems était très-beau, et nous vîmes encore plus de bonites qu'à l'ordinaire; il y avait quelques thons avec elles. 20.

En partant de Ténériffe, M. Hamelin nous avait fait entendre que l'expédition pourrait bien relâcher à Tristan-d'Acunha. Cette île fut découverte par des Portugais, lors de leurs premiers voyages dans ces mers; ils lui donnèrent le nom de leur chef : elle est encore peu connue, sur-tout des naturalistes. Sa position est par 37° de latitude sud, et par 18° à l'ouest de Paris. Macartney y a relâché, et en a donné une vue, où quelques îlets envi-

An IX.
Nivôse.

ronnent l'île principale, et paraissent en avoir été séparés par des secousses volcaniques (1).

Du Petit-Thouars, cet habile et modeste botaniste, dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler, allant à l'Ile-de-France, en 1793, montait un navire, dont le capitaine vint faire de l'eau sur ces rochers solitaires; il profita de cette occasion pour les visiter; mais son zèle pour la science le porta à s'enfoncer imprudemment dans les terres.

L'apparence du mauvais tems étant survenue, le canot retourna à bord, le navire fatigué par un vent impétueux, fut prêt d'appareiller pour s'éloigner d'une côte semée d'écueils. Du Petit-Thouars, demeuré sur l'île déserte, passa dans de cruelles inquiétudes, une nuit que les intempéries de l'air eussent suffi pour rendre très-désagréable. Couché sous un *phylica*, il promenait ses regards inquiets sur la mer écumeuse; nouveau Robinson, il pensait déjà au moyen de prolonger son existence sur un sol sauvage qu'aucun être n'habitait avec lui; cependant, l'espérance consolatrice lui

(1) Relation du Voyage de l'Amb. des Anglais à la Chine. Tom. I, pag. 445, pl. VI.

était restée : Du Petit-Thouars se trouva heureux d'avoir conservé cette bienfaisante compagne. An IX. Nivôse.

Je ne sais si notre botaniste trouva le sommeil sous son arbuste qui était d'une espèce nouvelle; mais j'ai vu dans son herbier, les plantes qu'il avait ramassées autour de lui, et qui sont très-intéressantes; parmi elles, il y en a deux qui forment un genre nouveau, et jusqu'ici particulier à l'île de Tristan-d'Acunha.

D'après ce que m'a rapporté Du Petit-Thouars, Tristan est comme une seule montagne très-élevée; elle a à-peu-près une forme conique, et son sommet, qui peut avoir mille toises d'élévation, paraît tronqué; toute l'île étant volcanisée, il y a lieu de penser qu'à sa cime, il existe un cratère plus ou moins détérioré. Le nouveau Robinson, pensant à utiliser son délaissement, entreprit de vérifier le fait; mais, comme il allait gravir sur des pentes brusques, dont des rochers immenses s'échappaient sous ses moindres efforts, il aperçut une embarcation que l'on mettait à la mer pour venir le chercher, ou lui laisser quelques vivres dans le cas où on ne l'aurait pas trouvé prêt à partir et rendu sur la côte.

AN IX. Nivôse. Il est inutile de dire que Du Petit-Thouars examina à bord les plantes dont il avait rempli sa boîte d'herborisation, avec beaucoup plus de tranquillité d'esprit qu'il ne l'eût fait à Tristan-d'Acunha.

21. Nous aperçûmes des oiseaux depuis le 21 jusqu'au 26 : c'étaient des albatrosses (1). Nous étions pourtant à près de cent lieues de la terre ; et la vue de ces oiseaux augmenta le regret que nous eûmes de ne pas aborder sur l'île où il paraît qu'ils se retirent.

25. Le tems était superbe dans la matinée du 25. Par un vent nord-nord-est, bon frais, le commandant, à demi-lieue devant nous, mit tout-à-coup en travers, et descendit un canot à l'eau : nous crûmes que quelqu'un du bord était tombé à la mer, et chacun fut dans la plus cruelle inquiétude : le capitaine Hamelin fit aussitôt diminuer de voile, et prit toutes les précautions nécessaires pour sauver, s'il passait à notre portée, le malheureux qui aurait pu être en danger; mais le canot étant retourné au *Géographe*, on fit servir. L'inquiétude que nous avions eue fut effacée par le plaisir que nous éprouvâmes, en apprenant

---

(1) *Diomedea exulans*. L.

des nouvelles de nos compagnons de voyage, desquels nous nous approchâmes enfin. Notre commandant, depuis le départ de Ténériffe, n'aimait pas à voir les navires près l'un de l'autre; il prétendait que dans des mers où l'on est exposé à être pris par des calmes, il fallait se tenir à une lieue au moins les uns des autres, de crainte que l'attraction des deux bâtimens ne vînt à causer un abordage.

An IX. Nivôse.

Un astronome habile, de l'expédition, m'a raconté, un jour que nous causions des craintes que l'attraction des deux navires causait au commandant, un fait assez particulier, dont des officiers m'ont assuré la réalité; assertion d'ailleurs inutile, parce que la personne dont je tiens l'histoire, est un homme d'honneur. Ayant besoin d'une aiguille aimantée, pour remplacer celle d'un compas de variation qui avait été dégradée, l'astronome s'adressa au commandant, qui en avait plusieurs dans un tiroir de son secrétaire d'acajou. M. Baudin, qui ce jour-là était de bonne humeur, l'engagea à entrer dans sa chambre, et fut chercher la boîte aux aiguilles magnétiques. L'humidité de l'air y avait pénétré, et l'acier se trouvait un peu rouillé, la vertu de l'aimant parais-

An IX. sait sensiblement amoindrie. Comme l'astro-
Nivôse. nome se désolait de ce contre-tems : « Que » voulez-vous ? » lui dit, pour le consoler, le capitaine ; « toutes les fournitures que fait » le gouvernement, sont de la plus grande » mesquinerie : si l'on eût fait les choses » comme je le désirais, on nous aurait donné » des aiguilles d'argent au lieu d'acier! »

30. Les derniers jours de nivôse furent sombres et tristes ; les vents par rafales, passant du sud-est au sud-sud-est ; la mer, généralement rude et grosse, était très-lumineuse la nuit ; le 30, nous étions par 34° 29' 15" de latitude sud, et par 3° 42' à l'ouest de Paris.

Pluv. Dans la matinée du 2 pluviôse, le com-
2. mandant s'étant approché de nous à portée de voix, nous eûmes des nouvelles de nos compagnons du *Géographe* : il nous demandait du riz. A trois heures de l'après-dîner, on mit le canot à la mer pour en envoyer. J'appris que Maugé avait tué une albatrosse, et l'avait eue. Dumont, à notre bord, avait aussi tué plusieurs oiseaux ; mais notre capitaine ne pouvant pas prendre sur lui de mettre en travers pour les envoyer chercher, ils furent perdus pour nos collections.

Ici la mer paraissait plus fertile en mol-

lusques que par-tout ailleurs, et nous en pêchâmes beaucoup d'espèces. Le *béroé ovale* (1) était très-commun, et malgré le grand jour et sa transparence, il se distinguait aisément au milieu des flots, par les couleurs lumineuses et brillantes des cirrhes qui sont disposées sur son corps arrondi en côtes longitudinales. Une bien plus petite espèce du même genre se faisait aussi remarquer par son agilité et son élégance; elle était à-peu-près obronde, et ressemblait au *béroé globuleux* (2), dépouillé de ses longues tentacules.

Je remarquai encore le *biphore bossu* (3) de Bosc, qui a l'air d'une tête monstrueuse d'animal, et avec elle nageait une autre espèce du même genre, très-voisine du *biphore social* (4), mais encore plus transparente, et qui ne s'apercevait qu'à l'aide d'un point rose, intérieur et arrondi. Dans tous les animaux dont il vient d'être question, on distingue une sorte de réseau capillaire formé par des vaisseaux très-fins, rameux, plus blancs que

(1) *Beroe ovatus*. Brug.
(2) *Beroe pileus*. Brug.
(3) *Salpa gibba*. Bosc.
(4) *Salpa socia*. Bosc.

An IX. Pluviô.

le reste de leur substance, et qui a l'air d'un système veineux. Dans le *béroé ovale*, ce réseau est très-élégant et fort sensible. Je ne le vis pas dans un animal bien extraordinaire que m'offrirent les mêmes parages : cette espèce présentait, en outre, un fait peut-être unique dans le règne animal. Ses individus sont composés de deux parties distinctes, qui ne semblent avoir entr'elles qu'un rapport de connexion; je nommai ce mollusque, qui est très-difficile à décrire, *biphore biparti* (1).

---

(1) Voyez, *Pl. VI*, *fig.* 3. A Le *biphore biparti* de grandeur naturelle; B la partie postérieure vue de face; C la partie antérieure séparée de la postérieure.

Salpa (bipartita) *lanceolata*, *bipartita*. N.

Le *biphore biparti* est si transparent qu'on ne le distingue pas dans l'eau; lorsqu'on l'en tire, il a l'air d'une lame de cristal, et ne présente aucune sorte d'organisation. Son corps est oblong et comprimé latéralement. La partie antérieure présente cinq angles saillans; le côté dorsal étant caréné, l'inférieur est au contraire sillonné. On reconnaît dans cette partie deux cavités longitudinales; de la supérieure sort un filet, souvent très-long et rarement entier; il supporte, quand il existe, une foule de petits corps qui ressemblent aux glandes pedicellées de plusieurs végétaux.

La partie postérieure est amincie à son extrémité, et a quelques rapports avec la forme du fer d'une lan-

Le tems devint sombre, le vent impétueux, la mer très-rude, et le roulis fatigant; plusieurs personnes eurent quelque retour du mal de mer; nous vîmes plusieurs oiseaux, quelques albatrosses sur-tout s'approchèrent beaucoup de nous. L'albatrosse est un très-gros oiseau; mais, malgré son corps volumineux, ses ailes sont si fortes, qu'il soutient le vol le plus long et le plus hardi. On commence à le trouver dès qu'on arrive sur la latitude de la pointe méridionale de l'Afrique; et comme il est tout blanc du côté inférieur qu'il présente en général aux matelots, les marins l'ont nommé *mouton du Cap*. Nous étions à plus de deux cents lieues de toute terre, à une distance à-peu-près égale de Tristan-d'Acunha et du Cap de Bonne-Espérance. AN IX. 3 Pluv.

Dès que la mer redevint moins turbulente, sa surface se couvrit de mollusques; il semblait que ce fût là le parallèle le plus convenable à ces 5.

---

cette; le côté supérieur, qui est plat, est épais d'une ligne et demie. Dans cette épaisseur se trouve une cavité interne, dans laquelle entre une sorte d'éperon qui termine la partie antérieure; et c'est-là toute l'union apparente des deux parties de l'animal. Il y a aussi une autre cavité inférieure dans la moitié de derrière, dont l'ouverture, échancrée au point de jonction des deux parties, forme un cran à leur union.

An IX. Pluviô.

animaux. La *scyllée nacrée*, de Bosc, était assez commune. Ce mollusque, figuré depuis long-temps, et par plusieurs naturalistes, ne l'a encore été que d'une manière imparfaite (1).

---

(1) *Pl. VI, fig.* 1. A La scyllée nacrée en dessus; B en dessous.

Bosc a trouvé dans l'anus latéral des scyllées un caractère qui ne permet plus de les confondre avec les *doris*, dont Lamarck n'avait pas cru devoir les séparer.

Avant que Bosc eût figuré l'animal dont il est question (vers. T. I, pag. 88, Pl. III, fig. 3), il l'avait déjà été dans la *Relation du Voyage de la Peyrouse* (Pl. XX, fig. 15 et 16); dans l'*Abrégé des Transactions Philosophiques* (T. II, Pl. V, fig. 11; et, Pl. VI, fig. 12); dans les *Transactions Philosophiques* (T. LIII, pag. 3); enfin dans un Mémoire du docteur Breyvius sur les insectes d'Espagne, imprimé dans le numéro 301 des Transactions pour l'année 1705. Excepté celle de Bosc, toutes ces figures, copiées les unes sur les autres, ne valent rien, et celle de Bosc n'est pas encore assez parfaite; les tentacules n'y sont pas assez nombreuses, assez longues ni assez fortes : on n'en voit qu'aux trois paires de membres de l'animal; tandis qu'il s'en trouve à la naissance et sur les côtes de la queue, où les autres figures en mettent en trop grand nombre.

Quant à la description de Bosc, elle est parfaite; j'ajouterai seulement que les tentacules des membres sont comprimées transversalement, tandis que les quatre de la tête sont courtes et piliformes : le dessous de l'ani-

Depuis le 6 jusqu'au 9, nous pêchâmes une espèce de petites coquilles dont les flots étaient couverts. L'animal, qui l'habitait, étant bien plus grand que sa maison, nageait sur les eaux à-peu-près avec les mêmes mouvemens qu'un *bombix* qui vole dans l'air. C'était une *hyale* qui me parut nouvelle. Je la nommai *hyale papilionacée* (1). AN IX 7 Pluv.

---

mal est blanc, avec une tache brunâtre au milieu, qui correspond à l'estomac plein d'alimens.

La scyllée nacrée nage à la surface de la mer, et a l'air d'une salamandre; ses couleurs sont élégantes, mais ses mouvemens sont gauches : elle jouit d'une grande force contractile; ce qu'on éprouve en mettant l'animal à l'envers dans un plat sans eau; il se replie alors avec force, et, par un mouvement de contraction, il reprend sa position naturelle. J'ai soumis jusqu'à huit fois de suite des scyllées à cette expérience; d'autres avaient l'air épuisées à la troisième fois.

(1) *Pl. V*, *fig.* 1. A La coquille vide en dessus; B avec l'animal immobile; C D avec l'animal nageant; E la coquille vide en dessous; F avec l'animal.

C'est Lamarck qui a formé le genre *hyale* sur un animal décrit par Forskal, et rapporté par cet auteur au genre *anomia*, où Gmelin l'a laissé. L'espèce de Forskal, figurée dans ses *Descriptiones Animalium* (T. XL. F. B. *b.* 1 *b.* 2), et dans le *Petit-Buffon* de Déterville (coq. 2, Pl. IX, fig. 4), est si semblable à la mienne pour la forme, que je n'ai d'abord pas hé-

An IX.
8 Pluv.

Par un beau tems, une mer calme et un vent frais de l'ouest-sud-ouest, le commandant, très-loin de l'arrière, mit le cap sud-sud-est pour se rallier; il fut bientôt près de nous, et nous eûmes le plaisir de voir nos compagnons du *Géographe*. J'appris que Maugé avoit été encore plus heureux que nous dans la pêche

---

sité à la regarder comme la même; mais j'ai observé, depuis, qu'il y a tant de différence pour la taille, qu'on ne doit pas confondre l'animal de Forskal, et le mien, sous la même dénomination.

L'*hyale tridentée* est, selon les naturalistes, de la grosseur d'une noix; les valves ne sont qu'à demi-transparentes : la plus courte est striée d'une manière remarquable; l'inférieure a quatre sillons : la couleur du mollusque tire sur le violet; elle est plus foncée dans le milieu. Notre hyale est bien plus petite : nous avons représenté les plus forts individus. Sa coquille est transparente; la valve supérieure, à peine striée, est de couleur châtain clair; l'inférieure, plus grande, n'ayant que trois sillons, est couleur de corne : elle est bien tronquée antérieurement; mais cette tronquature étant oblique, la coquille a l'air d'avoir été cassée. Le mollusque qui l'habite est d'une couleur pâle, grisâtre ou brunâtre.

La figure remarquable de l'animal que je viens de décrire, me l'a fait nommer *hyalæa papilionacea, vulva inferiori trifurcata antice et oblique truncata*. N.

Hyale (papilionacée), à valve inférieure, trifurquée, tronquée antérieurement et obliquement.

des mollusques, et qu'il avait pris en outre ce que les marins appelaient des *hérissons de mer*. A ce qu'il m'en dit, je reconnus que c'était un *diodon* (1); le commandant prenant le porte-voix, interpella les naturalistes sur le résultat de leurs recherches; il demanda entr'autres choses ce que nous pensions que pouvait être la *coquille papillon de mer*, dont on trouvait une si grande quantité; je me doutai qu'il voulait parler de l'*hyale*, que nous venons de décrire, et je lui répondis que c'était une espèce très-voisine de l'*anomie tridentée*, de Gmelin, seul ouvrage que j'eusse à ma disposition, et où il fut question de vers.

An IX. Pluviô.

Le tems redevint un peu sombre et la mer 10.
rude, ce qui continua les jours suivans; à midi, notre point nous plaçait par 34° 54′ 23″ de latitude méridionale, et par 10° à l'est de Paris.

A deux heures de l'après-midi, nous aper- 13.
çûmes un navire portant perroquets et bonètes à cinq lieues environ de distance; il disparut à sept heures du soir dans le nord-nord-ouest. A trois heures et demie, nous observâmes que la couleur de la mer avait changé, et qu'elle était verdâtre; on distinguait dans sa masse des

(1) *Diodon atinga*. L.

An XI. Pluviô. traces rougeâtres qui devaient venir des courans; nous nous placions aux acores du banc des aiguilles, et l'on peut attribuer ce changement de couleur au voisinage du fond ou à quelques forêts de fucus-sous-marins, qui croissent peut-être en ce lieu. On remarqua aussi une odeur de marée assez sensible. Le *Géographe* ayant mis en travers, sonda et signala sans fond. Nous demandâmes à passer à poupe, et le commandant l'ayant permis, nous eûmes des nouvelles des personnes de son bord.

14. Le lendemain, on aperçut terre à neuf heures dix minutes dans le nord-nord-est du compas; nous nous estimions à douze lieues de l'extrémité méridionale de l'Afrique; notre longitude, par les montres, était à midi de 16° 16′; le tems ne cessa d'être sombre, froid et triste; il tombait de tems en tems de la pluie, et la mer, toujours verdâtre, était fort dure.

Depuis la veille, une grande quantité de bonites n'avaient cessé de nous suivre. Il passa un requin le long du bord, et quelques paquets d'un fort joli fucus, très-voisin du *ceranoide*, mais qui peut former une espèce distincte. J'ai malheureusement perdu tous les échantillons que je parvins à attraper; je pêchai un poisson très-singulier qui demeura embarrassé dans les tiges

d'un de ces paquets de fucus; c'était une petite *baudroie* (1) de trois pouces de long; il était d'une couleur jaunâtre, variée de noir, qui relevait d'une manière remarquable la forme si bizarre de l'animal. Maugé, à bord du *Géographe*, a gardé en vie le même poisson durant plusieurs jours.

An IX.
Pluviô.

Une *janthine*, que je crois nouvelle, s'offrait de tems en tems à nous; elle diffère de l'espèce commune (2), parce qu'au lieu d'être bleue, et à demi-transparente, elle est au contraire assez épaisse et d'un violet tirant sur le rouge. Les *janthines* sont des coquilles assez lourdes; mais elles se soutiennent sur les eaux à l'aide d'un organe extérieur, qui a quelquefois deux pouces de longueur, sur trois ou quatre lignes de diamètre; cet organe, comprimé latéralement, est blanc, très-vésiculeux et rempli d'air qui le distend et le rend dur. J'ai trouvé des individus dans lesquels cet organe avait été écrasé ou emporté aux trois quarts, sans qu'ils parussent en avoir beaucoup souffert; je ne me suis pas aperçu que l'animal eût la faculté de le vider ou de le remplir à volonté et

(1) *Lophius histrio*. L.
(2) *Janthina fragilis*. Lam.

avec promptitude; un petit os de sèche flottait aussi autour des vaisseaux; il doit appartenir à une espèce différente de celles que nous connaissons, car il est terminé par une pointe en crochet très-remarquable.

Mais de tous les animaux marins que nous pûmes prendre, le plus rare, sans doute, fut un mollusque dont nous ne pûmes pas nous procurer un autre individu; ce n'est qu'après l'avoir examiné long-tems que nous découvrîmes une coquille aussi transparente que du verre dont il était muni; ignorant d'abord l'existence de cette coquille, nous l'avions brisée en maniant l'animal, et nos regrets furent d'autant plus vifs, que c'était une espèce nouvelle du beau genre *carinaria* qui ne renferme encore qu'une espèce, la plus précieuse coquille de la mer; je la dessinai avec le plus grand soin, et je la nommai carinaire fragile (1).

---

(1) *Pl. VI. fig.* 4. Carinaire fragile. *Carinaria fragilis*. N.

Le genre *carinaria* a été formé par Lamarck, pour une coquille à peine connue et d'un prix excessif, que Linné avait nommée *patella cristata*, et Gmelin *argonauta vitrea.* Bruguière pensait que cette coquille était déplacée dans le genre *argonaute*; elle ne l'était pas moins dans celui des *patelles*. L'animal qui l'habite, pour peu qu'il soit semblable à celui de l'espèce que

La mer continua d'être terrible les jours suivans; tout roulait à bord, on ne pouvait ni

An IX. Pluviô.

---

je vais faire connaître, est absolument différent de tous les vers à test qui me sont connus. Peut être mon espèce est-elle aussi rare que celle qui est déjà décrite.

Carinaire (*fragile*) à stries longitudinales. N.

Carinaria (fragilis) *striis longitudinalibus*. N.

La carinaire fragile est une coquille très-ressemblante, pour la forme, à la patelle capuchon; elle est mince, absolument sans couleur comme du verre, sans carène, et avec de légères stries qui, au lieu d'être circulaires, partent du sommet et arrivent au limbe en divergeant. L'animal qui y est fixé ne ressemble à aucun autre; il est attaché au fond du capuchon, par ce que je nommerai le pied qui a une nuance noirâtre à son insertion. Ce pied est la continuation d'un corps oblong, cylindrique, aminci postérieurement, et terminé par une queue que l'animal tient relevée : cette queue est garnie d'une espèce de nageoire circulaire et pointue, comme celle de quelques poissons anguiformes.

Une sorte de tunique, lâche, très-diaphane, où l'on distingue un réseau vasculeux, très-blanc, enveloppe l'animal d'une manière plus ou moins serrée; elle est comme hérissée de petites aspérités, et paraît se contracter ou se dilater à volonté, comme les enveloppes de certains *berоés*, *meduses*, etc.

La tête est un corps un peu dur, violet, comme osseux, dont la forme et les organes ne peuvent guère se bien décrire; on y voit deux cavités plus violettes;

An IX. Pluviô.

dormir, ni se mettre à table; il tombait souvent des grains et de la pluie; nous attribuâmes le mauvais tems que nous éprouvions, depuis cette décade, au voisinage du cap de Bonne-Espérance que nous venions de doubler, et que long-tems on appela le Cap des Tempêtes. Notre position méridionale, relativement au

---

au-dessous est un point de même couleur d'où part un canal intérieur qu'on distingue au travers de l'animal. Ce canal filiforme, et élargi au milieu, se dilate ou se contracte par un mouvement continuel de systole et de diastole; dans ces dilatations et ces contractions successives, le canal semble aussi se rapprocher ou s'éloigner du trou antérieur, avec lequel sa correspondance est à peine sensible.

Pendant ces mouvemens internes on remarque ceux d'un organe très-singulier, qu'on peut nommer *organe pectiné*. Il est composé de cirrhes ou de tentacules rouges qui sont dans une agitation continuelle. Cet organe est situé à nu dans la coquille, un peu au-devant de l'insertion du pied, à laquelle il paraît tenir par une extension de la tunique extérieure.

La carinaire fragile est représentée dans notre Planche, comme elle se tient quand elle nage. La coquille est en dessous; une grande nageoire lui correspond en dessus : cette nageoire, sans organisation apparente, est un peu plus rousse que le reste de l'animal, et toujours agitée par un mouvement gracieux d'ondulation.

canal

canal de Mosambique, y influait sans doute aussi; on sait combien les eaux sont agitées aux environs de cette mer turbulente. AN IX. Pluviô.

Cependant, le beau tems revint; nous eûmes un jour superbe le 27; plusieurs choses concoururent à nous le rendre l'un des plus agréables de la traversée : c'était précisément le lundi gras et l'anniversaire du quatrième mois de notre départ; il fut décidé qu'on célébrerait cet anniversaire, et que le jour suivant on se livrerait à la joie. Le capitaine Hamelin nous régala d'un excellent réveillon, où le bon vin des Canaries ne fut pas épargné, et qu'un punch termina le plus joyeusement qu'il fut possible. 27.

Dans ce même jour, nous avions aussi eu des nouvelles du *Géographe*, où le beau tems ramenait un peu de santé parmi les souffrans.

Le lendemain, on vint me réveiller à la pointe du jour et comme je venais de m'endormir, pour voir ce qu'on nommait des *souffleurs* qui passaient le long du bord. C'étaient de très-gros cétacés, dont quelques-uns avaient jusqu'à trente pieds de longueur; je les distinguai assez pour les rapporter au *balœna physalus*, de Linné. Cette espèce de baleine, bien plus petite 28.

AN IX. que la *baleine franche* (1), et que la *baleine gla-*
Pluviô. *ciale* (2), paraît habiter indifféremment toutes les mers; comme elle lance une plus grande quantité d'eau que les autres cétacés par ses évents, et que ce lancement est accompagné d'un bruit remarquable, on appelle plus particulièrement cet animal *souffleur*; les marins confondent presque tous les cétacés sous ce nom.

Par 33° 1′ de latitude sud, et 38° 41′ de longitude occidentale, nous coupâmes une ligne d'écume, dans laquelle semblaient surnager de nombreux débris de corps marins; il y a lieu de croire qu'elle désignait un courant; sa direction était du sud ¼ sud-est, au nord ¼ nord-ouest.

Ventôs. Les premiers jours de ventôse furent très-variables; mais ils furent plus généralement beaux que tristes. Le thermomètre, à midi, ne descendit pas au-dessous de 21, et ne monta pas au-dessus de 24. La mer était assez belle,
12. quand le 12, à trois heures de l'après-midi, le vent passa brusquement de l'est ¼ nord-est au sud, et nous fit faire le tour; il redoubla d'impétuosité et tombait par rafales, souvent avec beaucoup de pluie; nous diminuâmes de voi-

(1) *Balæna mysticetus*. L.

(2) *Balæna glacialis*. L.

lures, et les vents étant passés au sud-sud-ouest, le commandant nous signala la route est ¼ sud-est. AN IX. Ventôse.

Nous naviguions sous nos basses voiles et sous les huniers. A quatre heures et demie, la grande voile fut déchirée; nous prîmes alors des ris dans les huniers : mais le vent devint si violent que l'un d'eux fut encore déchiré; la mer était terrible. En deux heures, les vagues poussées les unes par les autres, s'étaient tellement accrues, qu'elles formaient autour de nous comme des monts qui menaçaient de nous briser, ou des vallées prêtes à nous engloutir. En déferlant sur les flancs du vaisseau, le choc des lames était si violent qu'on eût dit à chaque fois que le navire heurtait contre quelque rocher; tout dégouttait d'eau; une obscurité affreuse régnait par-tout le bord; des mugissemens épouvantables, auxquels se mêlaient quelques sifflemens prolongés, et que le vent produisait dans les cordages, se joignirent au roulis pour nous empêcher de fermer l'œil.

Sur le matin, nous n'avions plus que la misaine et le petit hunier dehors, les focs et le perroquet de fougue ayant manqué successivement. Je montai le 13 sur le pont, de bonne heure, pour admirer la tempête; et la misaine 13.

AN IX.
Ventôs.

ayant encore été déchirée, ont fut obligé de la serrer; nous mîmes donc à la cape sous la pouillouse et le foc d'artimon, nous tenant sous babord amures le cap à l'est ¼ sud-est.

Les avaries qu'avaient éprouvées quelques manoeuvres, les mâts sans voiles, les cages à poules jetées çà et là sur le pont, toutes les écoutilles fermées, et les lames d'eau passant à chaque instant par-dessus le bord, formaient un vrai spectacle de désolation.

Personne ne restait dehors; le vaisseau était abandonné à ses propres forces : lorsque l'on met à la cape, les matelots n'étant pas tenus de demeurer exposés aux injures de la bourrasque, vont se reposer dans leurs hamacs, et attendre que la mer s'apaise ou les engloutisse.

Ce serait peut-être ici l'occasion de décrire une horrible tempête; de représenter le ciel humide et obscurci, menacé par des vagues que soulèvent les vents; de peindre le navire tour-à-tour précipité dans une vallée ténébreuse, voisine des derniers gouffres de l'Océan, ou subitement élevé sur une montagne mugissante qui s'écroule bientôt en écume. Pour rendre la tableau effrayant, je n'aurais pas besoin d'ajouter à celui dont nous faisions partie; mais j'en supprimerai la description. Depuis que les

moindres voyages et tous les romans peignent des tempêtes, elles sont devenues lieux communs. Au reste, une marine, où Vernet représente le ciel nébuleux et la mer irritée, donne une idée bien plus juste du courroux de Neptune que tout ce qu'on en a jamais dit. An IX. Ventôs 4

Dans la journée, les vents passèrent successivement à l'est et à l'est-nord-est : alors ils commencèrent à devenir plus modérés, mais le tems n'en fut pas plus beau, ni la mer moins rude. Dans la nuit, qui était d'une obscurité funèbre, on eût dit que des éclairs d'orage jaillissaient du sein des eaux. L'étendue de ces éclairs, leur lueur et leur vélocité, n'avaient 14 aucun rapport avec les éclats phosphoriques dont nous avons déjà parlé. Deux fusées, que nous lançâmes pour indiquer notre position au *Géographe*, demeurèrent sans réponse.

Le tems s'étant un peu débrouillé le 14 à 8 heures du matin, nous aperçûmes à l'est sud-est un navire qui paraissait en travers; nous le reconnûmes bientôt pour le *Commandant* : à trois heures nous lui passâmes à poupe, et 16 lui rendîmes compte de nos avaries. Nous apprîmes que dans le coup de vent plusieurs personnes avaient eu le mal de mer à bord du *Géographe*.

An IX.
Ventôs.

Les jours suivans vinrent effacer le souvenir effrayant de la tempête que nous venions d'éprouver; la mer devenait de plus en plus tranquille, le ciel serein et la température délicieuse. Le désordre du dernier gros tems m'avait trouvé dans un état assez triste, et n'avait pas peu contribué à augmenter mon mal-aise; j'avais besoin de faire de l'exercice et de réparer mes forces qui étaient sensiblement diminuées depuis quelque tems. L'espoir d'une arrivée prochaine me rendit en partie la tranquillité d'esprit que mes souffrances m'avaient tout-à-fait ôtée.

Soit que le roulis, qui ne me causait pas d'angoisses, m'éprouvât d'une autre manière, ou que la vie sédentaire que nous menions fût absolument contraire à mon tempérament; soit encore que l'air salin et humide de la mer que nous respirions depuis si long-tems, me fût nuisible, ou enfin que le peu de mauvaises nourritures qu'on nous servait à déjeûner et à dîner m'eussent affecté de scorbut, je ne dormais plus: j'éprouvais une pesanteur dans les jambes, accompagnée d'une enflure très-remarquable, sur-tout le soir; une toux presque continuelle et une maigreur vraiment extraordinaire m'étaient des signes alarmans d'un grand délabrement de santé.

Par 19° 56' de latitude, faisant route au nord ¼ nord-est, le commandant nous signala sa longitude de 56° 24' à l'est de Paris, et nous ordonna de lui passer à poupe, ce que nous exécutâmes; il nous dit alors de ne faire que trois nœuds et demi au ouest-nord-ouest, et si le tems devenait mauvais, de mettre en travers stribord amures, quand il en ferait le signal par deux feux l'un sur l'autre; mais le tems ne cessa d'être beau; et le 23, gouvernant dans les eaux du *Géographe*, nous découvrîmes, à cinq heures de l'après-midi, terre au ouest-sud-ouest : c'était l'Ile-de-France tant desirée et les îletes qu'elle a au nord. A six heures, nous relevâmes le milieu de l'île Ronde, au ouest-nord-ouest.

AN IX. Ventôse. 22.

La terre nous paraissait comme un nuage ardoisé dont quelques déchirures se dessinent sur l'horizon à la fin d'un jour sombre. 24.

Au point du jour nous étions à environ six lieues de l'Ile-de-France; la terre s'alongeait du nord au sud, et présentait une suite de montagnes boisées dont la base s'adoucissait vers la mer (1). A midi, on releva les deux Mamelles au sud-ouest 5° sud; le morne qui paraissait

(1) *Pl. VII, fig.* 1. Vue de l'Ile-de-France par la partie du vent.

An IX. Ventôs. le plus méridional au sud 5° ouest; l'île Ronde au nord-est 2° nord; l'île Plate au nord-nord-ouest 5°30′ ouest; et le coin de Mire au nord-ouest ¼ ouest.

L'île Ronde, dont nous nous approchâmes, est un cône élevé d'environ trente toises au-dessus du niveau de la mer; elle paraît aride et presque inabordable; toutes ses rives, sur lesquelles écument les vagues, sont âpres ou escarpées; je la dessinai comme elle nous cachait l'île aux Serpens (1). Cette dernière, bien plus petite, est un rocher éloigné de la grande terre de près de cinq lieues; on prétend qu'on y trouve de petites couleuvres, tandis qu'il n'en existe ni sur les rochers voisins, ni sur l'Ile-de-France.

Pour l'île Plate, elle est bien moins élevée que les autres; une plage calcaire la rend remarquable de loin, et paraît d'une blancheur éblouissante (2): le reste de ses rocs est rougeâtre ou noir. Le citoyen Lilet, officier de génie à l'Ile-de-France, qui a visité cet écueil, m'a dit y avoir trouvé les débris d'un ancien cratère de volcan. Au reste, toutes les îles dont

(1) *Pl. VIII, fig.* 1.
(2) *Pl. VIII, fig.* 2 *et* 3.

il est question ont été formées par l'effort des feux souterrains. Le Colombier, rocher nu et peu éloigné de l'île Plate, n'est qu'un énorme prisme de laves basaltiques; il s'élève à-peu-près comme un phare au milieu des flots; sa couleur est un mélange de cendré et de rouille.

De tous ces rochers épars, le coin de Mire est le plus digne de fixer l'attention du géologiste; vu par le côté qui regarde l'est, il a la forme d'un monticule ordinaire (1); mais lorsqu'on le double et qu'on l'aperçoit par le nord ou par le sud, il présente un bien autre aspect (2). Coupé à pic du côté occidental, on distingue dans sa cassure qu'il est formé de laves superposées, et qui ont coulé les unes sur les autres successivement; ces couches sont très-inclinées de l'ouest à l'est, de sorte qu'on ne peut attribuer la formation du coin de Mire qu'aux réjections d'un cratère qui existait autrefois, au lieu même où nos vaisseaux fendaient les vagues. Ainsi, dès notre arrivée, la nature nous présenta des faits importans à recueillir sur des rochers dont aucun voyageur n'a dit un mot, et que beaucoup ont vus.

---

(1) *Pl. VIII, fig.* 4.
(2) *Pl. VIII, fig.* 5.

An IX.
Ventôs.

Des graminées et quelques *lataniers* (1) croissent à regret sur les pentes du coin de Mire, alternativement brûlées par un soleil ardent, ou battues par les vents les plus impétueux.

Les navires peuvent passer entre l'Ile-de-France et le coin de Mire : on prétend même qu'il y a beaucoup d'eau : la mer cependant y paraît très-clapoteuse, ce qui vient sans doute de l'opposition des courans, brisés de différentes manières par les îlets dont nous venons de parler.

Le ciel devenant nuageux, les vents variables et très-faibles nous forcèrent à diverses manœuvres jusqu'à six heures et demie du soir, où nous nous trouvâmes à deux lieues et demie environ au nord-nord-ouest du port que nous voulions gagner.

Tandis que je dessinais la terre sous l'aspect qu'elle présentait (2), nous tirâmes un coup de canon et mîmes le pavillon en berne, sans qu'aucune embarcation vînt à nous. Le *Géographe* ne fut pas plus heureux à cet égard que le *Naturaliste* ; mais ayant été plus favorisé par les

---

(1) Le *Latanier* est une espèce de palmier dont il sera question par la suite.

(2) *Pl. VII, fig.* 2. L'Ile-de-France par la partie de sous le vent.

vents, il avait mouillé à l'est ¼ nord-est vers huit heures du soir. An IX. Ventôs.

Nous prîmes différens bords et sondâmes à plusieurs reprises sans trouver de fond. A dix heures et demie, nous trouvâmes enfin quarante brasses; et bientôt après, nous laissâmes tomber l'ancre de babord par quatorze brasses fond de corail. Le vent avait tout-à-fait cessé; l'atmosphère était un peu orageuse.

An IX,
Ventôs.

CHAPITRE V (1).

SÉJOUR DE L'EXPÉDITION A L'ILE-DE-FRANCE; SON DÉPART, ET DÉBARQUEMENT DE PLUSIEURS DE SES MEMBRES.

Il me tardait tellement de descendre à terre, que je ne pus dormir pendant toute la nuit que nous passâmes à la vue du port. Dès avant le jour, j'étais sur le pont et je m'y promenais à la fraîcheur; jamais le tems ne m'a paru s'écouler avec autant de lenteur; le ciel était superbe, je distinguais clairement les monts qui entourent la ville, et que j'avais dessinés la veille. Enfin, le jour arriva; peu après, nous eûmes la visite de la *Santé*.

Tous les navires qui arrivent dans l'île, sont scrupuleusement visités par une commission de médecins et de chirurgiens, depuis que la petite vérole a emporté la moitié des habitans du pays, il y a une quinzaine d'années. Cette maladie était inconnue dans la colonie, et l'on prétend

(1) Voyez *Pl. IX*. Carte des Iles-de-France et de la Réunion.

An IX.
Ventôs.

qu'un vaisseau de Nantes l'apporta. Les ravages qu'elle occasionna furent affreux; les particuliers assez heureux pour y échapper, furent ruinés par la perte de leurs noirs; ces derniers mouraient en plus grand nombre que les blancs, malgré les secours qu'on leur prodigua. La colonie de Bourbon, instruite à tems de l'épidémie qui se manifestait dans son voisinage, eut le bonheur de s'y soustraire en interrompant toutes les communications; les malheureux habitans de l'Ile-de-France étaient abandonnés comme des pestiférés.

Les précautions que l'on prend pour empêcher de nouveau un pareil malheur, sont sûrement très-louables; mais il est très-malheureux qu'on n'ait pas profité de la leçon pour conserver le germe d'un fléau qui cesse d'en être un, quand on favorise sa propagation. Peut-on espérer qu'une négligence, qu'un naufrage, qu'une spéculation barbare, de la part d'une puissance ennemie, et capable de tout, ne ramène jamais dans l'Ile-de-France la petite vérole? Si les habitans entendaient à cet égard leurs véritables intérêts, ils profiteraient de la découverte importante de la vaccine pour inoculer tous les noirs et les blancs qui ont échappé à la dernière épidémie, ou qui sont nés depuis

ce tems; ils assureraient l'existence de ceux à qui ils l'ont déjà donnée.

La nature semble avoir tout disposé pour un établissement convenable à la vaccine ou à l'inoculation, dans une île isolée que des îlètes environnent. Ne pourrait-on pas former sur l'une de ces îlètes, assez éloignées de la côte pour que l'on n'eût pas à redouter sur celle-ci les émanations que le vent en charierait; ne pourrait-on pas, dis-je, élever une sorte de lazaret, dans lequel chaque personne qui n'a pas eu la petite vérole, serait invitée, au nom de son salut, d'aller, à une époque marquée de la saison la plus favorable, se faire vacciner? Quant aux enfans de tout sexe et de toutes conditions, ils seraient reçus à ce lazaret, depuis l'âge de trois ans, par exemple, jusqu'à celui de six. Des officiers de santé, habiles, présideraient à cet établissement, où l'on propagerait le germe précieux de la vaccine; les parens, d'ailleurs, seraient les maîtres d'y faire soigner leurs enfans selon leur fortune : quels avantages ne résulteraient pas de la mesure que je propose? Mais parler de propager la petite vérole à des personnes encore effrayées de ses ravages, et auxquelles cette maladie a ravi ce qu'elles avoient de plus précieux, c'est parler comme la princesse

An IX. Ventôs.

Cassandre, que les Troyens n'écoutaient pas.

Après la *Santé* on vit arriver un canot couvert d'un tendelet, et portant trois commissaires de l'assemblée coloniale ; ces commissaires venaient s'informer des motifs qui nous amenaient dans l'île. Après s'être acquittés de leur mission, ils se rendirent au *Géographe ;* la communication avec la terre fut interdite jusqu'à nouvel ordre.

Peu après cette visite un pilote vint à notre bord ; on leva l'ancre à trois heures, et on se halla en dedans ; la corvette mouilla définitivement par six brasses de fond : on relevait du mouillage l'extrémité de la montagne Longue à l'est $\frac{1}{4}$ nord-est 2 ° nord, la tour des Signaux au sud 5 ° est, et le milieu du fort Blanc à l'ouest nord-ouest 2 ° nord.

Aussitôt qu'il fut permis aux personnes des deux bâtimens de communiquer, je me rendis à bord du *Géographe* pour embrasser nos compagnons ; j'y trouvai les commissaires de l'assemblée pour l'un desquels j'avais justement des lettres de recommandation, que je n'avais pu lui remettre le matin. C'était M. Descombes, capitaine de navire de Bordeaux, habile marin, homme probe et ferme, l'une des personnes auxquelles la colonie de l'Ile-de-France doit le plus

plus de reconnaissance pour tous les services qu'il lui a rendus pendant une révolution désastreuse.

An IX.
Ventôs.

Excepté le lieutenant Baudin, Bissy et Milbert, dont la santé paraissait très-délabrée, tout le monde se portait à merveille à bord du *Géographe*. En attendant qu'il nous fût permis d'aller à terre, je parcourus avec admiration le journal du commandant : c'était un immense volume cartonné, étalé sur une table dans son appartement, et auquel il paraissait qu'on pouvait toucher sans indiscrétion, car Riedlay et Maugé le feuilletaient sans façon, et en faisaient les honneurs aux étrangers. Ce journal renfermait une multitude de figures de mollusques, de poissons, ou d'autres objets d'histoire naturelle, peints avec une perfection et une vérité dont rien n'approche. Je regrettai que ces dessins n'eussent pas été dirigés par un naturaliste ; ils auraient pu par-là devenir complets ; mais il n'y avait nuls détails anatomiques ; le peintre n'avait pas toujours représenté l'animal par le côté qui offrait ses caractères ; et comme aucune description linnéenne, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'accompagnait ces figures, elles n'auront pas, si elles sont jamais gravées, le mérite qu'elles eussent dû avoir,

An IX. Ventôs. sur-tout pour les zoologistes des contrées éloignées de la mer, qui ne prendront pas toujours par elles une idée exacte de ce qu'elles représentent. Pour moi qui venais de voir les objets représentés, et qui avais eu en même tems la prétention de les peindre avec vérité, je fus surpris et confus en parcourant ces chefs-d'œuvre, et je me hâtai de m'informer quel était l'auteur d'un si bel ouvrage, afin de lui témoigner la satisfaction que j'en éprouvais; on me présenta un jeune homme d'un air très-modeste, et qui, par un noble zèle, s'était embarqué comme novice-timonier, quoique digne d'entrer dans une expédition scientifique d'une manière bien plus utile aux progrès des arts; on avait découvert son talent à bord, et le commandant l'avait employé. On m'a dit depuis que la justice qu'on lui devait, lui ayant été rendue, ses appointemens avaient été assimilés à ceux des chefs dans chaque partie, et il méritait bien un pareil encouragement. Je suis bien fâché d'avoir oublié le nom de cet habile jeune homme, duquel l'expédition doit tirer une de ses plus grandes ressources.

N'ayant pas osé porter les yeux sur ce qu'il y avait d'écrit dans le journal qu'on me fit voir, je n'ai pas été à portée de juger s'il était vrai,

comme le disaient quelques ennemis du commandant, qu'il n'y eut rien de bon que les figures qu'il contenait.

Je mis pied à terre près de l'hôpital avec Péron, Bernier et Deslisses : en parcourant la ville, je n'en conçus pas d'abord une grande idée. Le port nord-ouest, autrefois le port Louis, peut contenir quatre à cinq mille blancs ou libres, et le double d'esclaves; la plupart des rues ne sont pas pavées; les maisons sont presque toutes en bois, et sont très-basses; beaucoup d'entre elles n'ont que le rez-de-chaussée, ou un étage; à cause des coups de vents qui les pourraient renverser si elles étaient plus élevées. J'avais d'ailleurs une singulière répugnance à voir les noirs tout nus courir la ville; outre que cela me parut peu décent, j'y trouvai un air de misère. Dans nos climats on tient à la propreté de ses valets ; ici où tous les blancs sont d'une propreté scrupuleuse, leurs domestiques sont en général d'une saleté dégoûtante.

Le port d'ailleurs était dans une circonstance critique. Depuis long-tems la guerre y tenait les affaires en stagnation ; les fortunes des particuliers étaient douteuses; le sort des habitans était précaire, car le gouvernement ne leur

An IX. Ventôs.

avait pas encore assuré la propriété de la main-d'œuvre qu'ils ont payée si cher. Avant de juger la colonie où nous arrivions, j'attendis donc à la bien connaître.

L'Ile-de-France est un de ces pays où l'on ne se plaît pas d'abord, mais que l'on quitte avec regret, et où l'on revient avec plaisir quand on y a séjourné.

Je revins coucher à bord, car je n'avais pas eu le tems de m'installer à terre ; j'étais déjà chargé de plantes que j'avais cueillies dans les rues (1). Parmi ces plantes, il s'en trouvait une qui est originaire du Mexique, *l'arge-*

---

(1) *Cassia fœtida*. L.
Un *galega*.
Cleome pentaphylla. L.
Parthenium hysterophorus L.
Boërhavia erecta. L.
Boërhavia diffusa. L.
Amaranthus blitum. L.
Andropogon contortum. L.
Heliotropium indicum. L.
Cynosurus indicus. L.
Datura Metel. L.
Plusieurs graminées nouvelles du genre *Panicum*.
Achyranthes aspera. L.
Cinq ou six espèces de *sida*.
Amaranthus spinosus. L., etc.

mone (1) ; elle est maintenant naturalisée dans l'île où on la nomme *chardon* : on prétend que la décoction de sa racine est très-propre pour prévenir la dépilation et conserver les cheveux.

Les principales rues du port sont plantées de bois noir, assez bel arbre, du genre des *mimeuses*. Le *bois noir* (2) a été porté dans nos colonies orientales, du Malabar, et de l'Arabie, où on le trouve naturellement ; il a l'inconvénient de perdre ses feuilles ; et alors le grand nombre de gousses desséchées dont il est couvert, produisent, quand le vent les agite, un bruit particulier, que dans le pays on compare à celui d'une friture. C'est au printems que le *bois noir* présente un spectacle charmant ; les belles houppes de fleurs contrastent par leur couleur blanche, jaune et rose tendre, avec une verdure nouvelle et épaisse (3).

---

(1) *Argemone Mexicana*. L.

(2) *Mimosa* (Lebbek) *inermis foliis bipinnatis, quadrijugis : pinnis ovali oblongis, floribus Monadelphis fasciculatis, caule arborea.* Lin. *Acacie de Malabar.* Encycl. Mét. Dic. nº. 14.

(3) Le bois noir est un des végétaux dans lesquels la nature développe le plus de luxe, et qu'elle semble avoir pourvus des moyens les plus nombreux de se repro-

An IX.
Ventôs.

Le *bois noir* produit, comme toutes les autres *mimeuses*, mais en plus grande quant té, une gomme dont certains morceaux sont aussi beaux que ceux de la gomme arabique.

Dans les emplacemens je remarquai le *canefissier* (1) qui donne de belles fleurs, mais qui ne produit pas de casse. Outre le *bois noir*, l'on a planté çà et là dans les rues et dans les cours, des *badamiers* (2).

---

duire. Le nombre de ses étamines est prodigieux. Je m'amusai à calculer le nombre de ces organes de la fructification dans un arbre ordinaire de cette espèce, qui était dans la cour de la maison où je demeurais : chaque tête de fleurs contenait (par un terme moyen pris entre plus de cent individus) 36 corolles qui renfermaient 60 étamines. L'arbre produisit cette année 91 bouquets, qui avaient chacun neuf têtes de fleurs : en tout, 32,724 corolles, et 1,996,164 étamines.

(1) *Cassia fistula*. L.

(2) *Terminalia* (catalpa) *foliis obovatis subtus tomentosis*. Lin. Suppl. 434. Les feuilles ne sont tomenteuses que quand elles ne sont pas bien développées ; encore alors ne le sont-elles pas assez pour fournir un caractère spécifique : quand elles sont développées, elles sont totalement glabres. M. de Lamarck a, dans l'*Encyclopédie Méthodique*, ajouté *crenulatis* à la phrase de Linné ; ce qui n'est pas plus exact, car le *terminalia catalpa* a en général ses feuilles très-entières.

Le *badamier* est un grand arbre, dont les feuilles, d'un très-beau vert, sont larges, ovales et disposées aux extrémités des rameaux; on nomme les fruits de cet arbre *noix de badamier*, et on en mange les amandes, qui ont un goût très-agréable et semblable à celui des cerneaux; le bois est très-cassant: c'est ce qui fait qu'on en plante aujourd'hui bien moins qu'autrefois; l'on en voit très-peu de bien élevés à l'Ile-de-France où les coups de vents les étêtent tous.

Le nom de *badamier* vient peut-être du mot *damier*, parce que la disposition des rameaux de cet arbre, rangés horizontalement par étage autour du tronc, et allant en décroissant de longueur jusqu'à sa cime, lui donne un peu l'air d'une pièce de jeu d'échecs.

Nos vaisseaux avaient été signalés depuis la veille, et notre arrivée avait jeté l'alarme dans tout le pays.

L'heure de la bourse et des affaires passée, l'on n'a plus rien à faire au port nord-ouest, de sorte que beaucoup de personnes oisives se rendent sur un lieu élevé, duquel on découvre la rade, et qu'on nomme la petite montagne. Elles y règlent les intérêts des nations, comme on le fait dans les cafés du Palais Royal à Paris.

AN IX. Ventôs.

On avait d'abord décidé sur la petite montagne que nous étions des anglais qui formions l'avant-garde de l'escadre destinée à attaquer l'île; ensuite on pensa que nous pouvions être des vaisseaux de l'État; et dès qu'on en eut la certitude: quel motif les amène? fut la première question que les colons se firent les uns aux autres.

Il faut avouer que, pendant un tems, les principes du gouvernement de France ont été si erronés, que les Français, qui avaient eu le bonheur de se mettre à l'abri de leurs funestes conséquences, n'avaient pas tort de trembler à la vue d'un pavillon, qui jusqu'alors avait été pour eux le signal de quelques nouvelles craintes.

Témoins des malheurs de Saint-Domingue, convaincus qu'il n'était pas possible de briser les fers de leurs esclaves, sans s'exposer à ces mêmes malheurs, les habitans des Iles-de-France et de Bourbon firent, dès le commencement de la révolution, le serment d'être fidèles à la métropole; mais en même tems ils jurèrent de mourir plutôt que de se voir exposés eux, leurs femmes et leurs enfans à la licence barbare des nègres à demi-sauvages, qui eussent signalé une liberté dont ils n'auraient pas senti le prix, en inondant l'île du sang de leurs maîtres. S'étant

mis, par cette résolution, en contradiction avec les lois de la France qui ne reconnaissait pas de servitude, les colons furent bientôt réduits à redouter également et leur patrie qui les menaçait d'une ruine totale, et les ennemis de leur patrie, qui les menaçaient de les subjuguer. Huit ans ils furent dans une position précaire, vivant au milieu de ceux qui, d'un moment à l'autre, pouvaient devenir leurs bourreaux; et jetés entre des écueils, en apparence inévitables, ils n'avaient de tous côtés que la perspective de succomber, en résistant aux attaques des Anglais puissamment intéressés à leur destruction, ou de périr par les poignards de leurs nègres, aiguisés par le gouvernement même qui contracte avec tous les citoyens l'engagement de les maintenir dans leurs propriétés.

Il serait trop long de raconter ici comment, par une suite de prodiges et d'héroïsme, les habitans de l'Ile-de-France ont su repousser les Anglais qui les menaçaient, faire respecter le pavillon national dans les mers de l'Inde, se suffire à eux-mêmes au milieu de l'abandon général, écarter les mesures destructives dirigées contre eux par la métropole, maintenir le calme au milieu de la tempête, étouffer, sans verser de sang, des mouvemens séditieux qui

An IX. Ventôs.

ont troublé le repos public. Un voyageur n'est pas un historien; je laisse donc à quelqu'un qui aura été témoin de ces événemens, qui en aura partagé les peines et la gloire, le soin de les faire connaître, s'il le juge à propos, et de prouver, par son récit, combien une résolution ferme prise par des hommes, quelque petit qu'en soit le nombre, peut leur suggérer de grandes choses. Il y a de quoi frémir, quand on considère la position où se sont trouvés pendant si long-tems les blancs des Iles-de-France et de Bourbon.

A peine savait-on à l'Ile-de-France, quand nous y arrivâmes, qu'une révolution salutaire, terminant une révolution sanglante, venait de placer à la tête du gouvernement un pacificateur; cette nouvelle n'était pas bien confirmée, et les colons ayant résisté long-tems à la tyrannie directoriale, redoutaient une vengeance terrible et tardive de la part du gouvernement français. L'on s'alarme aisément, lorsque l'on craint. On crut donc, dès que l'on connut notre couleur, que nous apportions des agens de la métropole chargés de punir. Quand on fut désabusé, en apprenant que le directoire avait été précipité de son trône de fer, des esprits plus inquiets, et qui n'avaient connu le

nouveau magistrat dont la France chérissait le gouvernement, que par les calomnies des journaux anglais sur sa conduite antérieure, répandirent le bruit que le titre d'expédition de découvertes, n'était qu'un passeport pour nous introduire dans la colonie sans résistance, et y seconder le débarquement d'une plus grande quantité d'agens qui nous suivaient. Ayant depuis reproché amicalement à des gens sensés du pays et amis du nouveau gouvernement, l'idée étrange qu'ils avaient eue d'abord de nous, plusieurs m'ont dit: « Nous » connaissions déjà votre M. Baudin, et nous » le croyons capable d'un trait pareil ». En effet, c'est une chose de notoriété publique, qu'au nom du commandant on fut au moment de nous interdire la communication avec la terre, et de nous donner l'ordre d'aller relâcher ailleurs. AN IX. Ventôs.

Le général Magallon de la Morlière était alors gouverneur du pays. Digne fils d'un de nos plus grands hommes de guerre, son nom en imposait aux Anglais; porté de toute son ame pour le bien public, sa moralité promettait aux colons un appui contre toutes les oppressions. Il avait succédé dans l'emploi de général en chef au probe, mais faible lieutenant-

AN IX.
Ventôs.

général Malartic, dont long-tems il avait suivi les traces conciliatrices. Aussitôt qu'il eut appris qu'un nouveau gouvernement venait d'acquérir la stabilité nécessaire au bonheur public, il prit sur une assemblée coloniale long-tems nécessaire, mais dont quelques membres semblaient vouloir s'écarter des vues sages qui l'avaient jusques-là dirigée; il prit, dis-je, un plus grand ascendant au moyen duquel il tranquillisa tout le monde, et nous fit recevoir sans plus de défiance.

Je trouvai au port nord-ouest plusieurs des amis de ma première jeunesse que j'avais perdus de vue depuis que j'étais aux armées. Ainsi que toutes les personnes de l'expédition, je fus parfaitement accueilli de tout le monde; et c'est une justice qu'on doit rendre aux habitans de l'île, qu'on ne saurait trouver nulle part des gens aussi hospitaliers. Chacun de nous ne pouvait suffire aux invitations, tout le monde nous offrait sa maison; j'acceptai un lit chez M. Descombes.

Je me hâtai de voir Du Petit-Thouars que je ne connaissais encore que sur sa grande réputation méritée, et qui était dans l'île depuis long-tems. Je me présentai à lui comme un jeune amant de la nature, qui a besoin d'un guide:

il eut la bonté de m'accueillir comme un ami ; et dès le troisième jour de notre arrivée, il conduisit plusieurs de nous à une herborisation : c'est dans cette course où je me liai avec M. Dumorier, que la mort enleva sitôt après à notre amitié et au respect des deux colonies. Cet homme aussi vertueux qu'instruit, était à Bourbon le protecteur des sciences : j'espérais voyager avec lui dans les montagnes de son île, quand le sort nous l'arracha.

C'est à l'île aux Tonneliers que nous nous rendîmes le premier de germinal, pour faire connaissance avec l'histoire naturelle de la zone-torride. Cette île longue et basse a été reunie à la terre par M. de Tromelin, à l'aide d'une belle chaussée de plus de huit cents pas de longueur, et qui porte son nom. Cette île n'est formée que de corps marins et de débris de coquilles ou de madrepores ; en quelques endroits cependant on y voit des roches volcaniques roulées, qui paraissent avoir été arrachées par les eaux à une couche inférieure que des restes d'animaux ont encroûtée.

Germinal.

L'île aux Tonneliers est aride ; le sol blanc y réfléchit les rayons du soleil dont aucun arbre ne rompt la force, de sorte que la chaleur y est insoutenable, quand des vents ne la mo-

An IX. Germinal.

dèrent pas. On ne la distingue qu'à une très-petite distance, et tout au raz de l'eau; elle n'est cultivée nulle part; on n'y voit d'autres établissemens que ceux qui dépendent des forts élevés dans l'île. Pendant les deux tiers de l'année, l'île aux Tonneliers offre, au milieu des ardeurs de l'été, le spectacle de nos hivers. La verdure qui décore une partie de son étendue, est dévorée par la chaleur, et le bois, dépouillé des arbustes, présente des bosquets sans feuilles et sans fleurs; mais quand nous y vînmes avec Du Petit-Thouars et Dumorier, il semblait que la nature préparée à nous recevoir, eût voulu étaler à nos yeux des richesses qui nous étaient inconnues. Je fis une ample moisson de végétaux précieux (1),

(1) *Lithrum Pemphis*. Suppl. 249.
Suriana maritima. Jacq. Amér. 140.
Deux *dolichos*.
Deux *convolvulus*, parmi lesquels le *pes-capræ* L., dont nous parlerons par la suite.
Des *sida*.
Cleome viscosa. Mant. 430.
Asparagus sarmentosus. L.
Cynanchum obtusifolium. Enc. Mét. dic. n.°12.
Euphorbia hirta. L.
Euphorbia pillulifera. L.

entre lesquels une superbe *pitone* (1) qu'on nomme *veloutier*, la *scœvole maritime* (2) et un petit *phyllanthe* à feuilles entières (3) me firent le plus grand plaisir. Je me plaisais aussi à cueillir de cette jolie *pervenche rose* (4) que

---

Euphorbia thymifolia. L.

Euphorbia (dracunculoides) *unbella trifida dichotoma : foliis sparsis linearibus longis integerrimis, involucris et involucellis foliis similibus.* Encyc. Mét. dic. n.° 57.

Scirpus miliaceus. L. et deux autres espèces.

Rottboellia compressa. Suppl. 114.

Plusieurs *paspales* et *panics.*

Un *celastrus.*

Un beau *sophora*, qui paraît étranger, puisqu'il n'y en avait qu'un pied.

Mimosa farnesiana. L.

Cactus tuna. L.

Hibiscus populneus. L.

Ehretia (internodis) *foliis ovatis integris, floribus paniculatis lateralibus.* Herit. Stirp. nov. 47.

(1) *Tournefortia* (argentea) *foliis oblongo ovalibus, obtusis utrinque tomentoso-sericeis, spicis compositis, terminalibus.* Lam. illustr. n.° 1879.

(2) *Scœvola* (Kœnigii) *foliis obovatis superne crenato-repandis calice persistente, drupis torosis.* Lam. illustr. n.° 2596. Pl. CXXIV, fig. 2.

(3) *Phyllanthus.* Enc. Mét. Bot. Pl. DCCLVI, fig. 2.

(4) *Vinca rosea.* L.

An IX. Germinal.

nous cultivons dans nos serres dont elle fait l'ornement, mais qui, à l'île aux Tonneliers, prodiguait librement ses élégantes nuances. La *verveine nodiflore* (1), qui croît en Sicile et que j'avais trouvée à Ténériffe, était ici la plante la plus abondante. Bosc l'a aussi rapportée de la Nouvelle Angleterre.

Je ne m'arrêterai pas à faire la nomenclature des autres plantes que je trouvai; leur vue, celle des insectes qui se jouaient autour d'elles, ranimant mon goût pour les recherches, je me fis illusion sur l'appauvrissement de ma santé, je me crus rétabli et capable de supporter toutes les fatigues des excursions les plus pénibles. Je me décidai aussitôt à partir pour le *Camp de Masque*, lieu du quartier de Flac où j'étais engagé à aller passer quelques jours.

Le port nord-ouest est la seule ville de la colonie; mais l'île est divisée en onze autres quartiers nommés la *Poudre d'or*, les *Pamplemousses*, *Flac*, la *Rivière des Remparts*, les *Trois Ilots*, le *Grand Port*, la *Savane*, le *Quartier militaire*, *Moca*, les *Plaines de Willems*, les *Plaines Saint-Pierre*.

(1) *Verbena nodiflora*. L.

Flac

Flac est un des plus anciens; les Hollandais y avaient déjà un hameau en 1693, appelé *la Loge*, où Leguat arriva dans l'île. An IX. Germinal.

Moca et les plaines de Wiliems sont au contraire très-modernes; le quartier militaire est encore si nouveau, qu'à peine le quart en est défriché.

Le grand port a été le premier établissement de l'île, et c'est là que les Hollandais avaient leur chef-lieu dès 1598.

J'engageai Dumont à venir avec moi à la campagne; nous partîmes le 10 de très-bon matin. M. P*** chez qui nous allions, avoit eu la complaisance de nous envoyer des chevaux; mais dès que nous fûmes en pleine campagne, nous ne pûmes résister au désir d'aller à pied pour herboriser et chasser pendant le chemin: tout nous frappait, tout était nouveau pour nous.

Nous ne connaissions pas les usages du pays, et ne consultant que notre humanité, nous proposâmes aux noirs qu'on nous avoit envoyés pour nous guider, de monter à notre place, ou au moins de mettre les paquets qu'ils portaient sur les chevaux; mais ils se gardèrent bien d'en rien faire, de sorte que les montures firent très-commodément la route qui était de plus de huit lieues.

AN IX. Germinal.

Ici, c'était une fougère ; là, une orchidée ; ailleurs, quelque beau papillon qui nous faisait abandonner le chemin tracé. Il était midi quand nous arrivâmes à la rivière du Rempart, qui est à peu près la moitié du chemin. Devant un établissement, situé au bord du pont, s'élevaient majestueusement trois immenses palmiers, à l'ombrage desquels nous nous reposâmes. Nos noirs nous apprirent qu'on les nommait *roufia* ou *rafia* (1).

Le *rafia* est originaire de Madagascar, où ses feuilles servent à faire des pagnes ou toutes sortes d'étoffes végétales. C'est un arbre immense qui n'a proprement guère de tige, ou du moins dont le tronc n'est pas très-distinct. Il est formé par des feuilles longues de cinquante à soixante pieds, dont la nervure ligneuse est canaliculée et très-forte ; ces feuilles, en forme de panaches, se surmontent les unes les autres, et les plus extérieures ont toujours les plus grandes dimensions : je n'ai pas vu d'arbre plus majestueux et plus élégant que le *rafia*.

Dans de petites mares qui n'étaient pas éloignées de ces palmiers, croissait un *souchet*. Il représentait en diminutif le *papyrus* qu'on

(1) *Sagus*. Encyc. Mét. bot. Pl. DCCLXXI.

cultive dans les serres du Jardin des Plantes de Paris; mais c'était une espèce très-distincte, peut-être celle que M. de Lamarck a appelée *prolifère* (1).

An IX. Germinal.

Bientôt nous nous enfonçâmes dans des bois silencieux et sauvages; on n'avait pénétré que récemment dans les lieux où nous étions; aussi, présentaient-ils encore, même aux endroits défrichés, la rudesse d'une nature long-temps abandonnée à sa propre vigueur. Des arbres tout différens de ceux que nous connaissions, nous arrêtaient à chaque pas; mais nul ne nous causa autant de surprise que le *polypode arborescent* (2). Cette fougère affecte la forme d'un palmier; elle acquiert jusqu'à vingt-cinq pieds d'élévation; ses vastes frondes, de la forme la plus élégante et du vert le plus gai, composent de véritables parasols de feuillage.

L'habitation de M. P***. est située au milieu des bois, entre deux montagnes, dont l'une, en demi-cercle, circonscrit en partie sa propriété; le bassin que forment les hauteurs, nous présenta un coup-d'œil enchanteur, au

(1) *Cyperus prolifer.* Ill. des genres, n.° 733.

(2) *Polypodium arboreum* L. *Cyatœa arborea.* Smith. filic. gener. dors. in act. Tur. vol. V, Pl. CCCCXVII.

An IX.
Germinal.

sortir des forêts sombres dans lesquelles nous venions de voyager; mais nous étions si fatigués, qu'il ne nous restait pas assez de forces pour admirer le site : jamais je n'avais autant eu besoin d'une bonne nuit; la chaleur et l'exercice m'avaient excédé.

Nous nous couchâmes de bonne heure. À peine j'eus fermé l'œil, que Dumont fut attaqué d'une violente douleur dans l'estomac; une soif ardente et des vomissemens accompagnaient les tiraillemens qu'il ressentait. Je fus donc obligé de l'assister dans l'obscurité, nous n'osions pas réveiller les gens de la maison. Il paraît que ces accidens avaient été causés par un ragoût dont il avait beaucoup pris à dîner, ainsi qu'un autre monsieur qui fut également malade. Ce ragoût avait été préparé dans une casserole de cuivre où il y avait sans doute du vert-de-gris.

Dumont avait la poitrine mauvaise; quoique grand, il n'était pas robuste, et cette sorte d'empoisonnement finit d'altérer sa santé déjà très-affaiblie par la traversée. L'exercice forcé que nous nous donnâmes les jours suivans, ne contribua pas peu à empêcher son rétablissement. La campagne, au lieu de nous être propice, nous fut donc nuisible; nous en

revînmes moins bien portans que nous n'y étions arrivés.

AN IX. Germinal.

J'ai rapporté l'histoire de l'accident de Dumont, parce que j'ai su qu'on avait étrangement calomnié cet honnête jeune homme. Des personnes qui ont cherché à noircir les membres de l'expédition demeurés à l'Ile-de-France, ont répandu que Dumont avait un frère très-riche dans ce pays, et qu'il était allé le rejoindre pour éviter la conscription, en se donnant comme naturaliste. On raconta même cela devant moi, à mon arrivée à Paris. Je ne crus pas alors devoir démentir un fait qui paraissait peu important par lui-même; mais actuellement je ne dois pas le passer sous silence, parce qu'il m'est démontré que Dumont n'a pas été le seul qu'on ait bassement calomnié. Si Dumont avait eu un frère riche, j'aurais connu ce frère, et je n'aurais pas été obligé de chercher à mon collègue une place de chirurgien dans une habitation, afin qu'il pût fournir à ses besoins. Dumont, enfin, n'aurait pas été forcé d'avoir recours à ses amis dans mille circonstances; il avait d'ailleurs vingt-huit ans, conséquemment il n'était pas conscrit.

En partant du Hâvre, nos capitaines avaient reçu des avances considérables pour nourrir les

AN IX. Germinal.

états-majors pendant six mois. A notre retour de la campagne, nous apprîmes que, ces six mois étant finis, il n'y avait plus de table à bord, et que chacun était obligé de se nourrir: cette circonstance contrariait infiniment plusieurs de mes compagnons, qui, n'ayant apporté dans le voyage que du zèle pour les progrès des sciences, et fort peu, ou point d'argent, ne savaient comment faire pour vivre. La colonie étant dans ce moment épuisée par les dépenses qu'elle faisait pour sa propre sûreté depuis huit ans, il lui fut impossible de venir au secours de l'expédition; en sorte que non-seulement les tables ne furent pas rétablies, mais qu'excepté du riz et une sorte d'eau-de-vie de sucre nommée arack, on ne put rien donner à nos capitaines au moment de leur départ, pour continuer de nourrir les états-majors durant le reste du voyage.

Comme les sommes que nos capitaines avaient reçues en partant pour nous nourrir, étaient fortes, et que nous avions été plusqu'économiquement nourris, on avait espéré que, par une prévoyance louable, ils auraient mis de côté la moitié de la somme reçue, pour subvenir aux dépenses d'un nouvel approvisionnement, en cas que l'Ile-de-France ne pût en faire

les frais; mais nous fûmes déçus dans notre espoir. Heureusement que les colons sont généreux et hospitaliers. Les particuliers de l'Ile-de-France se firent un devoir de donner asile aux savans de l'expédition; et lorsque les corvettes partirent dénuées de tout, plusieurs de mes compagnons qui continuaient le voyage, reçurent diverses provisions et même des animaux en vie de la part des personnes dont ils avaient gagné l'affection pendant leur relâche. An IX. Germinal.

Cependant Belfin que je consultai sur ma santé, et que mon état alarmait, me donna un billet d'hôpital, au moyen duquel j'entrai dans l'hospice de la marine. Je reçus dans cet établissement les soins du citoyen Laborde, médecin aimable et habile, dont la gaîté inspire la confiance aux malades que sa science guérit. Celui-ci me conseilla sur-tout le régime, un exercice modéré et le séjour de la campagne, dont l'air est si pur à l'Ile-de-France, qu'il suffit souvent de le respirer pour rétablir les poitrines les plus fatiguées. Cependant la campagne où je retournai me devint encore nuisible, parce qu'emporté par mon goût, et oubliant toujours que j'y venais pour me guérir et non pour y faire de l'histoire naturelle, je me livrais à un exercice excessif.

An IX.
Germinal.

C'est dans un de ces voyages entrepris pour mon rétablissement, et dont je manquai tout-à-fait le but sous ce rapport, que je parcourus une partie des côtes depuis l'embouchure de la rivière des Lataniers jusqu'à la baie aux Tortues. Les pêches que j'y fis avec une nombreuse société, me procurèrent plusieurs espèces de beaux poissons, entre lesquels celui que les noirs nommaient *bourse*, était l'un des plus singuliers. La bourse dont il est question, est le *tetraodon tortue* (1); elle nage avec vîtesse au milieu des eaux; et lorsque quelque motif l'appelle à leur surface, elle dilate la peau de la partie inférieure de son corps, de manière à prendre une forme ovoïde, à l'aide de laquelle elle acquiert une grande légèreté. Quand on a pris la bourse et qu'on l'irrite, elle s'enfle également avec excès et se rend aussi ronde et aussi dure qu'elle peut, afin d'hérisser les petits poils rigides dont elle est couverte. Ces petits poils ne m'ont pas, au reste, paru des armes bien formidables; je les ai touchés sans danger. Quand la bourse est bien pleine, à peine peut-elle se diriger; alors elle tourne et nage en divers sens; elle est bien

(1) *Tetraodon testudinarius.* L.

plus long-tems à se désenfler qu'à s'emplir. Le *coffre à quatre épines* (1) était encore très-commun ici.

AN IX. Germinal.

Plusieurs étoiles de mer, parmi lesquelles celle qui se trouve plus fréquemment sur nos côtes (2), des mollusques que j'observai pour la première fois, et des crabes fort variés (3) se joignaient aux poissons pris dans nos filets, et me fournirent d'amples matériaux pour plusieurs jours d'étude.

Il y avait un mois que nous étions à l'Ile-de-France, et, loin de s'améliorer, ma santé allait de plus mal en plus mal. Je songeai sérieusement à me ménager, pour être rétabli au moment du départ de l'expédition, qui pouvait être prochain. Une bonne santé devenait d'autant plus nécessaire pour continuer le voyage, que nous allions mettre à

(1) *Ostracion quadricornis*. L.

(2) *Asterias violacea*. Syst. nat. ed. XIII, n.° 24.

(3) *Leucosia fugax*. Fab.

Cancer cylindrus. Fab.

Cancer grapsus. Fab.

Cancer sanguinolentus. Fab.

Cancer tuberculatus. Fab., vulgairement *crabe malgache*.

Cancer strigosus. Herbst. Kreb. T, XLVII.

An IX. Germinal.

la voile dans un dénuement absolu de tout ce qui peut être propre à adoucir les dégoûts d'une longue traversée : nos vivres devaient être de mauvaise qualité ; nous allions peut-être aller dans des contrées très-mal-saines, et ce qu'il y avait de plus alarmant, c'est qu'il ne restait pas à bord un médicament, en cas qu'il y eût des malades. Sans doute, par quelque méprise, en descendant à terre plus de quatre-vingts malles et caisses marquées B, qui devaient y être déposées, on descendit aussi les médicamens de l'expédition, et même des barils de clous à l'usage du bord ; car j'ai, depuis, vu vendre ces objets dans un grand magasin nommé dans ce tems, à l'Ile-de-France, le *Magasin des Gabares.* Ce magasin, très-considérable et tel qu'on n'en avait pas vu dans le pays depuis la guerre, contenait pour la valeur de plus de trois cent mille francs de marchandises d'Europe, sur lesquelles on gagna deux, trois et quatre cent pour cent. On disait que ces marchandises provenaient des malles marquées B, qu'on avait débarquées de nos navires. Au reste, à la même époque on vit toutes les petites maîtresses du pays mises comme les femmes l'étaient à Paris au moment de notre départ ; ce qu'on nommait alors *mu-*

guets, *esprits*, *fleurs*, etc. se répandit avec profusion. Une marchande de modes avait payé sept mille piastres seulement trois des malles marquées B, et qui ne contenaient que de ces objets de luxe.

An IX. Germinal.

Celui qui avait fait cette petite pacotille, n'avait rien oublié pour qu'elle fût bien entendue; car il avait joint à ces trois malles de chiffons, plusieurs collections complètes de ces caricatures appelées *costumes parisiens*, qui se vendaient chacune avec le costume qu'elle représentait. Il y avait, en outre, des poupées toutes habillées, et des petits chapeaux à la mode faits pour servir de modèle, etc.

Ce fut encore de ces caisses que sortit une imprimerie très-belle. Il n'y avait eu jusqu'alors dans l'île qu'un mauvais griffonneur en caractères usés. Les presses qne nous avions apportées furent bientôt les seules occupées, et on prétend qu'elles ont valu en peu de tems à leurs propriétaires des sommes considérables. Quel que soit, au reste, ce propriétaire, Petitin dont nous avons déjà parlé et dont j'eusse bien envié alors le tempérament sec et robuste, se dit malade et fut débarqué. Plusieurs personnes ne doutaient pas qu'il ne fût demeuré

An IX.

Germinal.

à l'Ile-de-France pour surveiller la vente des marchandises du *Magasin des Gabares* et les travaux de l'imprimerie. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait être que surveillant, ou tout au plus associé; car, s'il eût été propriétaire, comment le commandant d'une expédition de découvertes lui eût-il permis d'embarquer à lui seul, sur des vaisseaux de l'État, quatre-vingts grandes caisses qui encombraient le bord?

On pensa d'abord dans l'île que le gouvernement, prévoyant l'état de misère du pays où nous allions arriver, et l'impossibilité où l'on serait de nous y donner des secours, avait chargé le citoyen Petitin d'une grande entreprise, sur les rentrées de laquelle nous devions être approvisionnés, payés, etc.; mais c'était-là une idée sans fondement: un gouvernement qui se respecte, ne fait pas de ces sortes de spéculations, et je suis persuadé que plusieurs personnes de l'expédition ne répétèrent ce propos, qu'afin de donner au propriétaire de la pacotille, l'idée d'exécuter ce que l'on supposait que le gouvernement eût eu l'intention de faire, s'il eût été auteur d'une pareille entreprise.

L'expédition, dénuée de tout, se désorganisait. Le commandant, depuis notre arrivée,

s'était presque toujours tenu à la campagne; il était invisible pour nous, et, loin d'avoir présenté, selon l'usage, et en arrivant, les personnes de son état-major aux principales autorités du pays, il parut choqué de ce que plusieurs d'entre ses subordonnés avaient fait des visites au gouverneur et à l'intendant; il affecta de publier par-tout que la moitié des membres de l'expédition étaient inutiles à son succès; que l'Institut lui avait donné des *savans* dont il n'avait que faire; qu'il n'avait besoin que de *ramasseurs*, etc. Ces propos étaient accompagnés de choses très-dures qui mortifièrent infiniment les personnes délicates à qui elles furent adressées. Les géographes et les astronomes, sur-tout, n'étaient pas bien dans l'esprit du commandant; il prétendait que ses officiers auraient suffi pour la géographie et l'astronomie, et que d'ailleurs il aimait mieux découvrir un mollusque nouveau qu'une terre nouvelle.

M. Magallon qui ne connaissait pas les *savans inutiles dont l'Institut avait surchargé l'expédition*, mais qui ne les jugea pas sur ce qu'en disait le marin destiné à les conduire; M. Magallon, dis-je, accueillit avec distinction tous ceux qui se présentèrent à lui, ainsi

AN IX.

Germinal.

que les officiers que M. Baudin affectait de traiter du haut de sa grandeur. Les marques d'estime qu'il donna particulièrement à Michaux, nous firent un vif plaisir; car Michaux avait un grand empire sur nous; c'était notre doyen, et, dans l'expédition, nous le regardions, en quelque sorte, comme le plus essentiel de ses membres.

Cependant la mauvaise santé de Dumont, de Garnier, de Gikel, de Bony, de Cap-Martin, de Baudin et de Milbert, nous faisait craindre de les voir se séparer de nous. Deslisses et moi, encore plus malades, étions incertains sur le parti que nous aurions à prendre, au moment de nous rembarquer. Je décidai de m'en rapporter à mon médecin: Deslisses résolut de suivre l'exemple de Michaux. Celui-ci, convaincu qu'il ne pouvait être d'aucune utilité à l'expédition, tant qu'elle serait dirigée comme elle l'était, ayant d'ailleurs des raisons de prendre pour lui une partie des sarcasmes que le commandant ne cessait d'adresser à ce qu'il appelait *savans*, écrivit à M. Baudin qu'il ne se considérait que comme passager à son bord; que son zèle pour l'histoire naturelle lui serait garant auprès des hommes éclairés, qu'il ne le quitterait que pour le bien de la science;

conséquemment, qu'il l'avertissait de ne plus compter sur lui; qu'il avait mis dans ses projets de demeurer à l'Ile de-France, et de faire l'histoire naturelle de Madagascar. An IX. Germinal.

Le commandant ne s'attendait pas à ce coup: il paraît bien qu'il voulait nous excéder et nous forcer à une levée de bouclier; mais il ne pensait pas que Michaux, dont la réputation était faite, serait le premier à l'abandonner. Il était d'ailleurs furieux que ce fût à des indispositions que nous dussions notre débarquement, qu'il aurait voulu qualifier d'indiscipline. Il devint alors infiniment plus doux et plus honnête; il chercha à se rapprocher des états-majors, et crut pouvoir en diviser les membres pour se faire un parti parmi eux. Voyant qu'il n'avait pu nous mettre mal avec les officiers de marine, en affectant de nous tourner en ridicule, il se rapprocha des *savans* qu'il avait plaisantés d'une manière si peu décente; il les fit appeler, sous prétexte d'aviser avec eux aux moyens de pourvoir aux subsistances durant le reste du voyage, et après avoir eu l'air de prendre part à la malheureuse position de ses passagers, il leur offrit sa table. Ce fut là que mes amis firent connaître l'estime qu'ils avaient les uns pour les autres; ils répondirent d'une voix Floréal.

An IX.
Floréal.

unanime : « Tant que l'on a tenu table, nous » avons mangé avec les officiers ; maintenant » que ces derniers seront réduits au biscuit et » à l'eau, nous voulons en partager les dégoûts » avec eux, et nous ne mangerons pas avec » vous, si les officiers n'y mangent pas ». Cette réponse ne satisfit pas le commandant, et les provisions pour l'état-major n'en devinrent pas meilleures.

Péron, Milius, Bernier et Faure étaient aussi à l'hôpital ; j'enviais le rétablissement de leur santé, et je tremblais à l'idée de ne pouvoir les suivre. C'est dans cet état d'incertitude vraiment cruel que, combattu par le désir d'accompagner mes amis, et par la crainte de succomber dans une expédition mal dirigée ; c'est dans cet état, dis-je, que je demeurai flottant, inquiet, irrésolu, jusqu'au moment où j'appris que le commandant avait fixé le départ de l'expédition pour le lendemain. Je voulus me soustraire à des adieux déchirans. Incapable de prendre un parti dans cette circonstance où la maladie avait affaibli mon esprit, j'avais prié M. Descombes de faire toutes les démarches nécessaires pour me mettre en règle. Je me rendis sur le port pour voir une dernière fois mes compagnons qui y étaient

rassemblés,

rassemblés, et je partis pour la campagne, sans leur dire que je ne les embrasserais pas le lendemain.

AN IX. Floréal.

C'est aux plaines de Willems que je fus promener ma tristesse : une belle excursion botanique était seule capable d'y faire diversion.

An IX. Floréal.

CHAPITRE VI.

Séjour à l'Île-de-France depuis le départ de l'Expédition, jusqu'a mon départ pour Bourbon.

Les plaines de Willems s'étendent jusque vers le centre de l'île, et sont situées entre la Grande Rivière que l'on traverse à son embouchure pour s'y rendre, et la belle montagne du Corps-de-garde, dont les flancs coupés à pic se distinguent de tout le quartier. C'est au tems où l'on défrichait ce lieu et où l'on en élaguait les forêts antiques, que M. de Saint-Pierre a placé l'histoire intéressante de Paul et de Virginie.

Je me rappelai, en arrivant aux plaines de Willems, que l'infortuné Paul, insensible à toutes les consolations d'un vénérable et respectable ami, vint chercher un objet de distraction à l'endroit même où j'espérais trouver un remède contre la tristesse. Dans ce penser, j'errais à l'aventure, et le lendemain de mon départ, j'étais rendu, avant le jour, aux racines de la montagne du Corps de-garde ; je l'escala-

An IX.
Floréal.

dai avec un jeune habitant, qui m'accompagnait; et, aux premiers rayons du soleil qui dorait la cime des forêts profondes dont le centre de l'île est encore couvert, nous distinguâmes entre quelques nuages mollement balancés à la surface de l'Océan et que pénétrait un faible crépuscule, nous distinguâmes le *Géographe* et le *Naturaliste* qui, ayant sans doute appareillé la veille au soir, ou dans la nuit, manoeuvraient à une grande distance de la côte. Quittant alors les plantes pour ne m'occuper que des navires qui s'éloignaient, je m'assis sur la corniche d'un rocher suspendu, et considérant au loin la vaste étendue des mers, je ne cessai d'y attacher mes regards que lorsque les corvettes eurent disparu à l'horizon. Quand je quittai ces sommets sauvages, je faisais encore des voeux pour le succès et le prompt retour d'une expédition que je n'avais pu suivre.

La montagne du Corps-de-garde est élevée de quatre cents toises au-dessus du niveau de la mer. Comme elle est isolée, sa cime attire une grande quantité de vapeurs qui en dérobent souvent la vue, de sorte que les pavillons des signaux qu'on y a établis ne sont pas aussi utiles qu'ils l'eussent été sans cet inconvénient physique; mais quand le ciel est pur, et qu'ar-

rivé au faîte du morne, on jette les yeux autour de soi, on jouit d'une vue immense et attachante, que la mer ou des chaînes vaporeuses cernent de toutes parts : une partie du tableau sur lequel on plonge (celle qui borde la côte), est défrichée; plusieurs habitations, des champs et des jardins l'égayent, tandis que l'autre n'est pas encore du domaine de l'homme; la nature, vierge, y a toute sa rusticité, et on ne distingue, aussi loin que l'œil peut s'étendre, que des arbres obscurs qui couvrent un sol humide et herbeux. Des vapeurs qu'on voit bientôt errer en nuages, s'en échappent çà et là. Du côté qui regarde le nord, et même vers l'ouest, la montagne est coupée à pic dans la plus grande partie de sa hauteur : on distingue, dans cette coupure, des couches de laves compactes qui la forment depuis le haut jusqu'en bas ; le reste du mont présente des pentes plus ou moins rapides, et, du côté de la mer, existe une espèce de vallon intérieur, boisé, qui a toute l'apparence d'un vaste et antique cratère détérioré, dont un côté aurait été détruit par le tems.

Je recueillis sur la montagne du Corps-de-garde des cryptogames d'Europe, particulièrement une belle espèce d'*usnée* dorée que

AN IX. Floréal.

j'avais découverte en Bretagne pour la première fois, et qui n'est pas encore décrite. Il y avait, en outre, de belles *fougères* (1), et des arbustes (2), parmi lesquels le *bois de quevis* (3) est bien remarquable à cause de la manière prodigieuse dont ses feuilles varient; elles sont ou obrondes, alongées et lobées, ou divisées de plusieurs manières très-diffé-

---

(1) *Adiantum caudatum*. Mant. 308.

Adiantum (hirsutum) *frondibus pinnatis extremitate radicantibus, pinnulis alternis, superne crenato laceris, hirsutis*. N.

Polypodium phyllitidis. L.

Polypodium lycopodioïdes. L.

Asplenium salicifolium. L.

Polypodium phymatodes. L., etc. etc.

(2) *Fœtidia mauritiana*. Commers. Herb. *Fétidier*. Encyc. Mét. dict. Pl. CCCCXIX.

Clematis (mauritiana) *foliis ternatis, foliolis subundatis serratis, seminum cauda longissimâ plumosâ*. Encyc. Mét. dict. n.° 6.

Fernalia buxifolia. Encyc. Mét. dict. et illustr. n.° 1478, Pl. LXVII.

(3) *Quivisia*. Juss. gener. Plant., Pl. CCLXIV. *Quivisia* (heterophylla) *foliis basi acuminatis, glabris, subtus pollidioribus integerrimis, emarginatis, lobatis, pinnatifidisve*. N. *Quivisia*. Enc. Mét., P. CCCII, fig. 2.

rentes. Cependant les récoltes que je fis ne sont pas comparables à celles que j'ai faites depuis sur le *Pouce* : cette dernière montagne est, à tous égards, la plus curieuse de l'Ile-de-France ; elle appartient à la chaîne où est le principal sommet. J'engage les voyageurs naturalistes qui visiteront les mêmes lieux que moi, à gravir d'abord sur le Pouce ; ils prendront sur sa crête les premières et les meilleures notions sur l'état physique de l'Ile-de-France.

C'est au pied du Pouce qu'est bâti le port nord-ouest. Il ne faut pas plus d'une heure pour arriver de la ville au sommet de la montagne; la route est quelquefois pénible, mais jamais dangereũse : on traverse d'abord un plateau bas, appelé le *Champ-de-Mars*, tout planté de *bois noir*, et qui sert de promenade publique. Le sol de ce plateau, formé de débris volcaniques roulés, paraît avoir été entraîné des hauteurs environnantes ; quelques graminées broutées, un sainfoin à feuilles simples et quelques *sida* en composent la verdure. Dans des trous qu'on avait creusés pour planter des arbres, mais qui, ayant été abandonnés, se sont remplis par l'eau de pluie, on rencontre la *marsile à quatre*

feuilles (1), petite fougère qui se trouve aussi en Europe dans les marais.

En s'élevant sur la hauteur dont la base n'est formée que de déboulis, on passe au pied d'un escarpement à pic : sa cassure fuligineuse présente des couches de laves compactes qui décèlent l'origine volcanique de toute la montagne. On a fait la moitié du chemin, quand on est arrivé sur un petit plateau où récemment on a formé un établissement dont la situation est véritablement magnifique; élevé de deux cent cinquante toises, le voyageur trouve là une température toujours modérée, une vue étendue et variée, une végétation vigoureuse, un sol formé de détritus végétaux, sur lequel l'action des eaux pluviales est presque nulle, tandis qu'elle est très-prompte sur le reste des monts qui est bien plus incliné.

L'habitant auquel appartient cet établissement, devrait chercher à y cultiver des fruits de l'Europe : les groseilliers, les fraisiers, les cerisiers y réussiraient à merveille, et l'on pourrait ajouter à ces richesses le véritable framboisier, qui est bien différent de l'espèce

(1) *Marsilea quadrifolia.* L.

de ronce à laquelle on donne ce nom dans le pays ; cette dernière est commune dans toute la colonie, particulièrement aux racines du Pouce : elle croît de préférence près des lieux défrichés, qui ne sont pas encore bien déboisés, et qui tiennent des plaines et des montagnes ; ses fruits sont rouges, sans parfums, légèrement acides et agréables ; les créoles et les noirs en sont assez friands ; on les sert sur les meilleures tables : cette espèce a été décrite par Smith sous le nom de *ronce à feuilles de rosier* (1).

De la cime du Pouce, qui n'est qu'un gros rocher anguleux d'une forme bizarre, l'œil embrasse toute l'île ; et c'est de ce lieu que nous allons la décrire. Quoiqu'il y ait dans son étendue deux points plus élevés, aucun d'eux n'est ni aussi accessible, ni aussi bien disposé pour juger de la structure du pays.

L'île entière, d'une forme irrégulièrement ovale, a un peu plus de onze lieues dans sa plus grande longueur, qui est du nord-est au sud-ouest, et un peu plus de huit lieues dans sa plus grande largeur, qui est de l'est à l'ouest;

---

(1) *Rubus* (rosœ folius) *foliis quinato-pinnatis ternatisque utrinque viridibus, caule petiolisque aculeatis, floribus solitariis.* Smith. fascic. III.

An IX.
Floréal.

en suivant ses divers contours, sa circonférence est de plus de quarante-cinq lieues. Une foule de caps et de baies forment sur ses côtes des sinuosités, dont les ressifs plus ou moins éloignés du rivage, rendent l'abord généralement dangereux pour toute sorte d'embarcations qui tirent un peu d'eau. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte jusqu'au centre, où est un plateau boisé de deux cents à deux cent cinquante toises d'élévation. Au milieu de ce plateau on voit une montagne conique et très-pointue, absolument en forme de pain de sucre, et que sa situation a fait nommer *le piton du milieu de l'île*.

Les autres montagnes de l'île, séparées les unes des autres, semblent former de petits systèmes isolés qui ont de commun d'avoir leurs pentes douces du côté de la mer, et de présenter en général au piton du milieu des escarpemens plus ou moins brusques : ces systèmes de montagnes sont celui de la *Montagne de Faïence*, du *Grand Port*, de *la Savane*, de la *Rivière Noire*, du *Rempart*, du *Corps-de-Garde* et du *Pouce* ; ce dernier que nous décrirons, donnera une idée des autres où nous ne conduirons pas le lecteur.

Piter Boot est le point le plus élevé de cette

chaîne. Selon l'abbé de la Caille, il a quatre cent vingt-quatre toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de l'Océan; sa cime est surmontée par un rocher énorme et inaccessible (1), qui se distingue d'une grande distance en mer, et ressemble assez à une tête : de ce point, à-peu-près central, partent différentes branches, ou arrêtes interrompues par des brisures plus ou moins spacieuses, ressemblant quelquefois à des embrasures flanquées de créneaux: l'on peut considérer comme des arrêtes dépendantes du système de Piter-Boot et du Pouce, le *morne des Calbasses* sombre et boisé, qui s'étend vers l'ouest, et borne au nord le plateau central; la partie la plus élevée de cette arrête est d'un peu plus de trois cents toises.

Une autre chaîne, dans l'étendue de laquelle se remarque un gros roc bizarrement arrondi

---

(1) Ce rocher est aminci à sa base, et il y a un plateau au sommet. On prétend qu'un homme y a monté. Parvenu au pied de ce rocher, il imagina de lancer par-dessus, avec un arc, une flèche où était attachée une longue ficelle : à l'extrémité de cette ficelle, il attacha ensuite une corde plus forte, à l'aide de laquelle il gravit sur le faîte du rocher, après l'avoir disposée et assujettie convenablement.

et appelé le *morne des Prêtres*, se dirige vers le nord : c'est la Montagne Longue, à l'extrémité de laquelle est un pavillon de signaux élevé de quatre-vingt-dix toises, à-peu-près au-dessus du niveau de la mer.

La Montagne Longue forme, avec une arrête à-peu-près parallèle, un vallon appelé *Anse des Prêtres*, duquel découle la rivière des Lataniers. C'est dans ce vallon paisible et encore à demi-sauvage, que M. de Saint-Pierre supposa l'habitation de madame de la Tour et de Marguerite. Je me plaisais à y diriger mes herborisations, et à chercher parmi les ronces et les plantes de cette solitude les vestiges enfouis des cabanes détruites, que l'auteur de Paul et Virginie a su rendre si intéressantes. Combien de fois j'ai erré dans cette vallée en lisant le roman de M. Bernardin ! combien de fois ce roman m'a fait verser des larmes au bord de la rivière des Lataniers ! Deux cocotiers, d'égale grandeur, balançant mollement leur majestueux feuillage, non loin de l'origine du torrent, ajoutaient à l'illusion ; je croyais reconnaître en eux les contemporains de ces êtres malheureux et sensibles, dont l'histoire faisait couler mes pleurs. J'interrogeai souvent ces palmiers, le murmure de leurs feuilles semblait me dire

que Paul et Virginie avaient existé, qu'ils avaient soupiré sous le même ombrage où je venais penser à eux. Je me croyais alors entouré des témoins de leur bonheur et de leurs peines. Je ne doutais plus que M. de Saint-Pierre n'eût écrit un fait historique, malgré ce que disent tous les habitans du pays, qui n'ont jamais connu les jeunes créoles de l'Anse des Prêtres, que par ce qu'en a dit l'auteur des Études de la Nature. Au reste, soit que Paul et Virginie ayent été deux enfans de l'imagination d'un homme éloquent et vertueux, soit qu'effectivement ils ayent animé des lieux maintenant solitaires où je venais chercher leur souvenir, je m'oubliai souvent avec leur histoire; je croyais assister à leurs jeux ou à leurs travaux : un noir qui passait chargé de bois était le vieux Domingue; une négresse revenant de la forêt me rappelait sa laborieuse compagne; et si par hasard le chien de quelque chasseur égaré venait troubler par ses aboiemens la douce mélancolie dont je m'occupais : c'était le bon Fidelle qui me tirait de mes réflexions.

An IX.
Floréal.

Pour le Pouce, il est séparé de Piter-Boot par un grand écartement; mais il lui est uni par une arête intermédiaire. Les branches

An IX. Floréal.

de cette partie de la chaîne au nord-ouest et au sud-ouest, forment l'anse Courtois plus méridionale, et le bassin où est bâtie la ville. Ces deux vallons sont séparés par ce qu'on nomme la *Montagne des Signaux du port* élevé de cent toises à l'endroit du pavillon.

Ces vallons ont-ils été creusés par les eaux? ou sont-ils des parois de cratère dont une partie du limbe est écroulée? Tout est volcanique dans les monts qu'ils coupent; des couches très-épaisses de laves compactes et basaltiques superposées les environnent; on en distingue même qui sont formées en prismes, particulièrement sur le plan intérieur de Piter-Boot. Outre ces couches superposées qui ont une légère inclinaison vers la mer où elles devaient couler pendant qu'elles étaient fluides; outre ces couches, dis-je, on trouve en quelques endroits du système qu'elles composent, des filons d'une lave compacte, divisée, en prismes homogènes, ou contenant beaucoup de petits fragmens de *pyroxène* et d'*olivine:* ces filons sont perpendiculaires comme des murs, et coupent les autres couches; ils ne sont pas ici très-distincts, mais c'est dans l'Ile-de-Bourbon que nous en retrouverons davantage, et que nous les considérerons en géo-

logistes, sous le nom de *filons de laves trappéennes.*

AN IX. Floréal.

De la région élevée où nous sommes, on distingue au nord, parmi les brumes de la mer, les îlots volcaniques que nous avons décrits en arrivant. Entre ces écueils et nous s'étend une plaine basse, unie, où l'on ne trouve que quelques fragmens de laves qui ont appartenu à d'antiques courans maintenant détruits; tout le reste est calcaire: ce ne sont que des bancs de madrepores et de coquilles formées autrefois au fond des mers, qui maintenant en ont abandonné la surface. Une partie du quartier des Pamplemousses et de celui de la Poudre d'Or sont situés sur cet atérissement calcaire, qui commence dès le port nord-ouest au bord de la mer, et près de l'hôpital où l'on voit en certains lieux les laves mêlées aux pierres de débris marins.

Sans doute ici la nature a éprouvé de ces commotions subversives qui, méconnaissant instantanément ses lois, ont tout bouleversé. Quand, après de tels événemens le calme est rendu aux terres et aux mers, les choses ne rentrent pas dans leur premier ordre, mais la végétation et la vie s'accommodant aux nouvelles localités, viennent animer un sol d'une

AN IX. Floréal.

forme et d'une exposition nouvelles ; ici sans doute, on ne marche que sur des débris, et l'on ne saurait deviner l'état primitif des choses. Cependant, on peut établir quelques conjectures qu'étayent les notions de l'histoire naturelle.

Les animaux de la mer, destinés peut-être à créer les continens, à changer le lit de l'Océan et à préparer les plus grandes mutations de notre globe; les animaux de la mer, dis-je, vivent dans toute son étendue : cependant, ils habitent certains lieux de préférence; les endroits abrités, par exemple, leur sont les plus favorables; c'est là que, garantis de la fureur des flots, ils se succèdent sans interruption, et laissent après eux leurs dépouilles destinées à se revêtir de nouvelles générations. La mer Rouge, le golfe Adriatique diminuent tous les jours de profondeur, et seront un jour de vastes plaines calcaires et solides; les vents n'y souleveront plus les vagues; ils y agiteront les moissons et le feuillage; ainsi, où l'on voit de ces plaines coquillières, on peut établir à coup sûr qu'il y eut jadis un sinus plus ou moins profond, dans lequel des animaux fragiles, trouvant un abri, se sont multipliés successivement. Souvent ce sont des collines encore calcaires et formées à une époque bien plus

plus reculée, qui étaient les bords de ces golfes comblés. An IX. Floréal.

A l'Ile-de-France, où l'on retrouve une plaine neptunienne, on ne voit pas de côtes qui aient mis les animaux marins qui la formèrent de leurs débris, à l'abri de l'agitation des mers. Il y a cependant lieu de penser qu'elles ont existé, et je serais porté à croire que des monts volcaniques étaient les parois du golfe, dont le sol calcaire des Pamplemousses est le monument. Alors le coin de Mire et les autres îlètes étaient unis et tenaient à Maurice. Les flancs intérieurs de la chaîne qu'ils formaient, protégeaient les profondeurs d'une grande baie, dans laquelle vivaient et se multipliaient les animaux dont nous cultivons les dépouilles.

Cette opinion est d'autant plus probable, que tout le reste du pays est volcanique, et que, par l'inclinaison des couches de laves du coin de Mire, on ne peut douter, comme nous l'avons déjà dit, qu'il n'ait existé des volcans au lieu même où les vagues roulent maintenant.

Ainsi, tandis que des monts élevés par les flammes au sein des mers, s'écroulaient dans les abîmes qu'ils avaient creusés sous leur base,

et que des réservoirs de feux devenaient ceux des ondes salées ; des bancs d'animaux aquatiques qui s'étaient élevés jusqu'à la surface de l'eau, furent mis à sec par la retraite du liquide dans lequel ils existaient.

C'est, au reste, un fait duquel on est encore loin d'avoir épuisé les conséquences, que des débris de corps marins se trouvent plus ou moins élevés au-dessus du niveau de l'Océan. L'eau a-t-elle primordialement couvert notre planète, et les poissons sont-ils les plus anciens habitans du globe ? C'est ce que tout semble confirmer : les traces des autres animaux sont moins fréquentes ; on ne les trouve que dans des régions découvertes plus récemment, selon toute apparence ; et pour l'homme il est si moderne, que, tandis que des feuilles et des insectes frêles sont devenus des monumens ineffaçables du pouvoir des tems, on ne saurait rencontrer nulle part les indices de ses débris. On dirait que son orgueil blessé de ne pouvoir retrouver, dans les fastes du vieux monde, des fragmens de ses premiers pères, a voulu triompher de l'oubli par les monumens de ses mains. Les pyramides sont peut-être l'ouvrage d'un peuple aussi avancé que nous dans les sciences, et qui fut humilié de ne voir, dans aucun site calcaire, des témoins

qui pussent attester l'antiquité de notre espèce.

Mais en convenant que la mer a couvert notre planète, que les continens se sont formés successivement, et ont été émergés les premiers ou les derniers en raison de leur élévation, que sont, me dira-t-on, devenues les eaux qui baignaient les cimes des Cordillieres, des Alpes et du Caucase? Ont-elles disparu dans des profondeurs de notre planète? L'élément liquide diminue-t-il sur le globe? Ces questions feraient seules le sujet d'un grand ouvrage; elles cessent d'appartenir à celui-ci: il me suffit de remarquer qu'à l'Ile-de-France nous avons trouvé la preuve d'une diminution de la mer; diminution moderne et peu sensible, qui tendrait à prouver que les flots perdent sans cesse.

Cependant, puisque dans Maurice tout ce qui n'est pas calcaire, a été produit par les volcans, où dut être situé le cratère principal, duquel sont découlées les campagnes fleuries de ce pays? Il serait maintenant très-difficile de le trouver; l'Ile-de-France est trop anciennement volcanisée; des secousses, des affaissemens, le tems, les pluies, la végétation, les vents, la culture, tout a contribué à la défigurer; on

pourrait seulement présumer, à la disposition des systèmes littoraux de montagnes, que le centre de l'île était autrefois la cavité d'un énorme volcan, dont le dôme s'est écoulé ; et qu'après ce grand événement le Piton du milieu fut le dernier soupirail d'une force expirante, qui s'éleva sur les débris de l'ancienne montagne dont toutes les autres étaient descendues.

Telles sont du moins mes idées à cet égard : je ne les présente que comme de simples conjectures ; mais elles acquièrent de la probabilité quand on considère la carte que nous donnons. Dans cette carte, les côtes et toutes les déterminations des points principaux sont celles de l'abbé de la Caille ; nous avons dessiné les montagnes d'après un plan que M. Lislet Geofroi, officier de génie très-instruit et du pays, a bien voulu nous communiquer.

Piter-Boot et le Pouce étant les deux sommets les plus élevés qui soient à une grande distance, leur faîte est souvent environné de nuages qu'ils attirent ou qui s'y forment : c'est sur-tout le matin que des brumes s'y remarquent ; et lorsque la fraîcheur de la nuit, qui cesse presque subitement, est remplacée par l'ardeur du jour naissant, on voit ces vapeurs, cédant à la pres-

sion du nouveau fluide qui se répand dans l'atmosphère, fuir vers la mer avec plus ou moins de vîtesse.

L'humidité que portent ces nuages, contribue à la force de la végétation, qui pare les rochers presque nus de tous ces lieux; les plantes de ces monts sont aussi vigoureuses sur leurs crêtes, qu'elles sont en général maigres et languissantes sur leurs flancs brûlés. J'allais souvent herboriser dans tous ces endroits; ils offrent des végétaux de la plus grande béauté (1), entre

---

(1) *Russea simplex*. Smith. fasc. I. Pl. VI.
Cissampelos capensis? Lin. fil. sup. 432.
Cactus parasiticus. Lin. Redout. Plantes grasses.
Pœderia fœtida. Mant. 52.
Myonima obovata. Encyc. Mét. n.° 1. Pl. LXVIII, fig. 1.
Myonima myrtifolia. Encyc. Mét. dic. n.° 2. Pl. LXVIII, fig. 2.
Mussænda landia. Encyc. Mét. dic. n.° 2. illustr. Pl. CLVII, fig. 2.
Mussænda statmanii. Rich. dans le *Journal d'Hist. Nat. de Bordeaux*.
Mimosa pterocarpa. Encyc. Mét. dic. n.° 23.
Nuxia verticillata. Lam. illustr. n°. 1508. Pl. LXXI.
Erythroxylum hypericifolium. Encyc. Mét. dic. n.° 8.
Erythroxylum longifolium. Encyc. Mét. dic. n°. 6.
Eugenia violacea. Encyc. Mét. dic. n.° 14. etc. etc.

An IX. Floréal. lesquels les fougères se distinguent par leur élégance (1).

Il n'y a plus de *palmistes* dans les lieux voisins du port nord-ouest, il sont même déjà rares dans toute l'Ile-de-France. Le *palmiste*, dont nous parlerons en détail dans la suite, est un arbre précieux par le mets délicat qu'offre sa cime, et que l'on recherche pour la table.

Prairial. Je m'étais fait annoncer chez M. Céré, directeur du jardin de l'État aux Pamplemousses;

---

(1) *Lycopodium phlegmaria.* L. *Flabellatum.* L. *Plumosum.* L. *Nudum.* L. *Cernuum.* L. *Myrsinites.* Encyc. mét. dic. n°. 34.

Hemionitis reticulata? Forst. flor. austr. p. 79.

Asplenium nidus. L.

Asplenium lanceum? Thumb. flor. jap. 333.

Trichomanes membranaceum. L.

Polypodium (*quercifolium*) *frondibus sterilibus, sessilibus, brevioribus, obtusis, sinuatis, fertilibus, alterno pinnatis, lanceolatis.* L. C'est l'une des plus belles et des plus rares fougères; elle a deux feuillages si différens, qu'il faut les trouver ensemble pour croire qu'ils appartiennent à la même plante. On peut, à cet égard, consulter la Table 11 du douzième volume de l'*Hortus Malabaricus.*

Polypodium dichotomum. Thumb. flor. jap. 333. tab. 37. La figure est assez bonne, mais on n'y a pas assez exprimé la divarication des pinnules qui sont aux dichotomies.

je profitai des premiers momens de mon rétablissement pour aller le voir, et visiter ses intéressantes plantations.

Le quartier des Pamplemousses est borné par celui de la Poudre d'Or, par la Montagne Longue, et par la mer. Il est plainier, bas, coupé par la rivière qui porte son nom, et par celle du Tombeau qui reçoit celle des Calebasses. L'indigo, des vivres et du sucre font le principal revenu de ce sol généralement un peu brûlé par le soleil, où cependant il y a quelques endroits gras et marécageux. Dans ces derniers on cultive du riz, et sur le terrain humide où croît ce végétal, l'on trouve quelques végétaux intéressans (1). Le long de la rivière était orné d'un superbe *souchet*, que je pris d'abord pour le *papyrus*, et qui lui ressemble beaucoup, mais cette plante n'appartient peut-être pas au même genre. J'ai retrouvé depuis la même *cyperoïde* derrière le Pouce et dans une rivière de Moka; elle y acquiert jusqu'à sept pieds de

(1) Plusieurs *cyperoïdes*.
Un *spermacoce*.
Un *Ludwigia*.
Jussieua repens. L.
Oldenlandia Capensis ? Sup. p. 127.
Fuirena glomerata. Lam. illus. des genres, n°. 749.

An IX.
Prairial

haut; elle doit aussi croître en Chine, car il me semble l'avoir reconnue dans les peintures qui décorent les porcelaines et les meubles de ce pays.

C'est dans le quartier des Pamplemousses que le roi s'était réservé une étendue considérable de terrain, dont le jardin national que je venais visiter occupe maintenant une partie.

Qu'il me parut merveilleux ce jardin, ou plutôt ce verger planté des arbres les plus rares de l'Inde et de tous les pays chauds! De longues allées de palmiers le coupent en divers sens; des canaux pleins d'eau vive l'arrosent par-tout; ses clôtures sont composées de bambous mollement balancés par les vents, des *raphias* chargés de *régimes*, de *sappans* (1), et d'autres arbres qui m'étaient peu ou point connus; il n'y avait pas jusqu'au sol des allées et jusqu'aux gazons qui bordaient les canaux qui ne m'offrissent quelques plantes rares; mais l'importance de celles qu'on cultive, ne me permit guères de remarquer toutes les richesses dont j'étais environné.

Parmi le grand nombre de beaux arbres plantés dans les carrés dont le jardin est coupé,

---

(1) *Cæsalpinia sappan.* L.

je remarquai sur-tout le *canelier de Ceylan* (1) et le *canelier à feuilles étroites* (2); le *palmier à feuilles de céleri* (3); la *camellie du Japon* (4); plusieurs *figuiers* (5); le *bois de tec* (6); le *rocou* (7); la *sapote* (8); le *muscadier*(9); le *giroflier* (10); le *poivre* (11); le *betel* (12); le *nourouk* (13); le *vontac* (14); le *baobab* (15), etc. Nous parlerons par la suite de la plupart de ces végétaux avec un certain détail.

Dans une enceinte particulière, M. Céré soignait trois *arbres à pain* superbes, qui sont

---

(1) *Laurus cinnamomum.* L.
(2) *Laurus cassia.* L.
(3) *Caryota urens.* L.
(4) *Camellia Japonica.* L. Syst. ed. XIII, p. 525.
(5) *Ficus Benghalensis.* L. *Ficus Indica.* L. *Ficus racemosa.* L.
(6) *Tectona grandis.* Suppl. p. 151.
(7) *Bixa orellana.* L.
(8) *Achras sapota.* L.
(9) *Myristica officinalis.* Suppl. 265.
(10) *Caryophillus aromaticus.* L.
(11) *Piper nigrum.* L.
(12) *Piper Betle.* L.
(13) *Erythrina Coralladendron.* L.
(14) Arbre nouveau, originaire de Madagascar, du genre *Strychnos*, et dont on mange le fruit.
(15) *Adansonia digitata.* L.

An IX.
Prairial

l'espoir de la colonie. L'*arbre à pain*, si célébré par les voyageurs, appartient au genre *artocarpus* de Linné, dont il n'existe à l'Ile-de-France que deux espèces bien distinctes ; celle qui a les feuilles entières, et celle qui les a divisées ; la première est connue dans la colonie sous le nom de *jaquier* ; la seconde, sous celui de *rima* et de *fruit à pain*.

Le *jaquier* (1) est un grand et bel arbre, dont on fait les avenues et les allées des habitations ; son tronc est droit ; et sa cime arrondie est tellement touffue, qu'elle ne laisse pas de passage aux moindres rayons du soleil ; son fruit est oblong, arrondi, mais irrégulier ; sa surface parsemée de petites pointes pyramidales et polygones devient d'une couleur jaunâtre ; il pèse jusqu'à quatre-vingts ou cent livres, et renferme des semences obrondes de la couleur

---

(1) *Artocarpus* (integrifolia) *foliis integris*. Lin. fil. suppl. 412. *Redemachia integra*. Thumb. in act Stock. v. 36, p. 252.

a. *Foliis majoribus glabriusculis*. *Artocarpus* (heterophylla) *foliis ovatis integerrimis, sinuato incisis, nitidulis, etc.* Encyc. mét. dic. n°. 2.

b. *Foliis minoribus subhirsutis*. *Artocarpus* (Jaca) *foliis ovatis omnibus integerrimis, etc.* Encyc. mét. dic. n°. 3.

et de la consistance de petites châtaignes; la pulpe qui contient ces semences est ferme, d'un goût sucré, mais d'une odeur affreuse. Les créoles, et sur-tout les femmes, ont un goût particulier pour le *jac*, goût que je n'ai jamais pu concevoir, car les latrines les plus infectes ne sentent pas plus mauvais que ce fruit.

Les *jacs* sont fixés au tronc ou aux gros rameaux des arbres qui les produisent, et le pédicule qui les attache est d'une solidité proportionnée au poids du fruit. Les feuilles qui viennent sur ces petits pédicules, sont plus arrondies et un peu réfléchies : celles qui couronnent l'arbre adulte sont d'un vert noir en dessus, plus jaunâtres et rudes en dessous; elles sont ovales, oblongues, un peu pointues, longues de quatre à six pouces : les chatons de fleurs mâles sont d'un jaune verdâtre, obtus, épais, partent de l'extrémité des petits rameaux, et n'ont pas plus de deux pouces et demi de longueur.

Le *rima* (1), quoique d'un port très-diffé-

---

(1) *Artocarpus* (incisa) *foliis incisis*. Lin. fil. suppl. 411. *Redemachia incisa.* Thumb. in act Stock. v. 36, p. 250. *Artocarpus* (incisa) *foliis ovatis, inciso pinnatifidis, subpilosis, etc.* Encyc. mét. dic. n°. 1.

a. Fructu muricato ; seminifero, le rima.

Soccus granosus. Rumph. amb. 1, p. 112, t. 33. Le

rent, ressemble au *jaquier* par un je ne sais quoi de famille ; sa cime cependant est lâche ; ses fruits ronds, gros tout au plus comme la tête, sont situés à l'extrémité des rameaux, et ses grandes feuilles horizontales et disséminées ont jusqu'à un pied et demi de largeur. Ces feuilles sont en outre terminées par sept à neuf lobes, séparés par des échancrures souvent très-profondes ; mais par une singularité remarquable, et qui prouve combien la forme des plantes originaires des îles volcaniques plus modernes que les continens (1) est incertaine et sujète à varier, c'est que dans la grande jeunesse du *rima*, les feuilles sont presque toujours très-entières, arrondies, semblables pour la forme et la grandeur à celles du *jaquier* adulte. A mesure que l'arbre croît, ces feuilles augmentent : d'abord elles ne sont que trilobées, et les lobes sont à peine distincts, qu'elles passent à leur dernier état.

---

rima ou fruit à pain. Sonnerat, Voy. à la Nouv. Guin. p. 99, t. 57, 58, etc.

β. Fructu levi apyreno. Le vrai fruit à pain.

(1) Les *jaquiers* et les *rimas* sont originaires des archipels de l'Inde et de ceux de la mer du Sud.

Le *jaquier* présente le phénomène contraire; ses feuilles dans leur jeunesse ont souvent de fortes dimensions; elles sont alors profondément trilobées et quinquelobées; dans cet état, elles ont l'air de fleurs de lys.

On ne mange pas la pulpe du *rima*, mais ses semences se servent sur les tables comme celles du *jac*, bouillies ou cuites sous la braise; elles rappellent alors les marrons, mais leur goût est moins fin.

Le véritable fruit à pain n'a été introduit que récemment dans la colonie; il est encore rare, parce qu'il est très-difficile à multiplier; la culture, en lui donnant de plus fortes dimensions, et en changeant la nature de ses fruits, lui a fait payer l'avantage de nous être utile par la perte de sa fécondité. Les graines destinées à reproduire le *rima*, se confondent avec sa pulpe dans l'*arbre à pain*, qui ne diffère du type dont il est sorti, que par ses feuilles un peu plus amples et plus profondément divisées, et par l'écorce extérieure des fruits qui n'offrent point de pointes, mais seulement un réseau de petits polygones; ce réseau présente les traces des styles avortés.

Tout le monde a lu ce que l'on a dit de l'*arbre à pain;* nous ne nous étendrons donc ni sur la manière dont on mange son fruit

farineux, ni sur les merveilles qu'en débitent les voyageurs; il me suffira de dire que ce fruit peut sans doute devenir très-utile dans nos colonies; mais que je suis bien loin de l'avoir trouvé aussi exquis que l'on a voulu le faire croire.

Il s'échappe de toutes les parties des *jaquiers* un suc visqueux un peu laiteux, assez semblable à celui du figuier; ce suc poisse les doigts d'une manière très-désagréable, et tache les habits lorsque par mégarde on s'appuie contre l'écorce de l'arbre.

En quittant le jardin de l'Etat, je cherchai vainement les longues avenues de bambou qui conduisent à l'église des Pamplemousses, et dont parle M. Bernardin-de-Saint Pierre; excepté ceux du jardin, je ne vis pas même dans les environs dix pieds de cette graminée: l'église qui ressemble à l'une de celles de nos pauvres paroisses des Landes, est située sur un grand terrain herbeux, que quelques baraques avoisinent.

Dans toutes les eaux du quartier on trouve une plante du genre *nayade*. Je l'examinai sans y trouver de différence avec celle que j'ai rencontrée fréquemment en France, et que Linné a si mal à propos confondue sous le nom

de *marine* (1), avec deux autres espèces très-différentes, qui ne viennent pas plus qu'elle dans la mer.

AN IX. Prairial

Il est fort remarquable que le *cotilet vulgaire* (2), la *marsile à quatre feuilles* (3) et la *nayade* dont il a été question, se retrouvent avec plusieurs de nos *conferves* de nos *ulves*, et de nos *varecs*, de l'autre côté de la ligne et entre les tropiques; la température de l'eau étant par-tout plus généralement égale, les êtres qu'elle nourrit doivent moins varier.

Le nombre des oiseaux de l'Ile-de-France n'est pas très-considérable, et n'est presque formé que par de petites espèces, entre lesquelles nous citerons le *calfat* (4), le *cardinal* (5), le *martin* (6) et la *perruche* (7).

---

(1) *Najas marina.* L.

(2) *Hydrocotile vulgaris.* L.

(3) *Marsilea quadrifolia.* L.

(4) *Loxia* (orysivora) *cinerea, temporibus albis, rostro rubro.* Syst. nat. ed. Gmel. I. p. 850.

(5) *Loxia* (Madagascariensis) *rubra, fascia oculari nigrâ, dorso nigricante maculato.* Syst. nat. ed. Gmel. 1. p. 847. *Foudis.* Buffon, Hist. nat. ois. 3. p. 495.

(6) *Paradisea* (tristis) *areâ nudâ ponè oculos triangulari, capite colloque fuscis.* Syst. nat. ed. Gmel. p. 401. *Martin.* Buffon, planches enlum. nº. 219.

(7) *Psittacus* (canus) *viridis capite, gulâ jugulo-*

An IX. Prairial

Le premier de ces oiseaux, remarquable par son élégance, est généralement connu même en Europe, où les marins en rapportent souvent: on prétend qu'il n'est pas naturel au pays, et que les troupes qu'on en rencontre dans l'île, proviennent de quelques individus échappés de captivité. Pour le *cardinal*, il est de la taille d'un moineau, d'une vivacité et d'une beauté remarquables, excepté ses aîles, sa queue et quelques plumes jetées çà et là sur son dos; il est de couleur de feu. J'en ai vu souvent de posés sur le feuillage où ils avaient l'air de fleurs écarlates. Ces oiseaux sont aussi nuisibles qu'ils sont élégans; ils dévastent les champs, ce qui les a fait nommer *mangeurs de riz* par les noirs; ils n'épargnent pas non plus le blé, ce qui oblige les colons à les faire chasser par les négrillons qui crient autour des semis. Le *martin*, au contraire, est un oiseau précieux; il préserve le pays de la multiplication prodigieuse, entre les tropiques, de tous les insectes dévastateurs. Avant qu'il habitât l'île, les chenilles, les sauterelles, les *reduves*, les *blattes*, infectaient la campagne, et dévoraient ses productions,

---

que ex viridi griseis: caudæ rotundatæ fasciâ latâ nigrâ, Syst. nat. XIII. cur. Gmel. I. p. 350.

tions. On imagina de faire venir les *martins* des Philippines ; on les lâcha dans le pays. En peu de tems ils se multiplièrent, au point d'inquiéter les habitans qui les détruisirent, mais qui, par la suite, furent obligés de les rappeler à leur secours ; ils ont maintenant ruiné l'entomologie de l'île, qui fournit néanmoins encore quelques beaux insectes ; les araignées surtout sont extrêmement variées ; et si j'eusse eu plus de tems, je les aurais étudiées.

Les *calfats* et les *cardinaux* étant aussi des ennemis de la culture, je crois qu'on pourrait les traiter comme on a traité les insectes : il faudrait faire venir des éperviers qui ne tarderaient pas à en diminuer le nombre.

On trouve plusieurs espèces de *scolopendres*, entre lesquelles on en redoute une fort grande (1) ; sa morsure est en effet très-douloureuse, et même beaucoup plus que la piqûre du *scorpion*, qui est fort petit et très-commun : ce dernier avait multiplié dans mon herbier, et le mettait un peu à l'abri des *kakerlats*.

Le *kakerlat*, ou *kancrelat* (2), est peut-être

(1) *Scolopendra* (morsitans) *pedibus utrinque viginti, oculis octo.* Syst. nat. ed. Gmel. I. p. 3016.

(2) *Blatta* (Americana) *ferruginea, thoracis clypeo posteriùs exalbido.* Syst. nat. ed. Gmel. I. p. 2042.

le plus grand fléau des Iles-de-France et de Bourbon; il a été porté d'Amérique dans tout le monde: ceux qui ont voyagé dans les pays chauds, savent combien cet animal est incommode ; à bord particulièrement il multiplie à l'infini.

Le *kakerlat* a, dit-on, un ennemi terrible : c'est la *mouche verte* (1). Cette dernière est d'une superbe couleur métallique et d'une forme aussi élégante que celle de son ennemi est ignoble ; elle y joint une légèreté, une pétulance prodigieuses. Quand on est assez heureux pour l'observer, on la voit toujours en mouvement; et si elle se repose , ses antennes, ou ses ailes agissent encore.

Lorsqu'elle veut pondre ses œufs , elle cherche un gros *kakerlat* autour duquel elle gesticule, si l'on peut parler ainsi, jusqu'à ce que l'animal fatigué du mouvement continuel qui l'étourdit, s'arrête comme stupéfait ; alors elle fond sur lui, l'attaque et plonge à plusieurs reprises son dard dans le gros ventre du vaincu : elle l'entraîne ensuite par ses longues antennes dans un trou qu'elle avait préparé, place ses œufs

---

(1) *Sphex* (lobata) *viridi cyaneá , thoracis lobo antico distincto, alis subferrugineis.* Fabr. Sp. ins 1. p. 445 , n°. 18.

dans les flancs étrangers du *kakerlat*, bouche avec un ciment qu'elle sait composer, l'issue du petit caveau, et abandonne sa victime à la voracité de sa progéniture qui s'y développe bientôt (1).

Il est vraiment malheureux que cette guerre des mouches vertes et des *kakerlats* ne soit pas plus meurtrière, et que les premières ne puissent pas, comme les *martins*, parvenir à détruire des animaux incommodes par leur odeur désagréable, par leur importunité et par le dommage qu'ils causent; ils mangent tout, le cuir des bottes et des souliers, le papier, les mets dans les buffets, la chandelle, etc.; la reliure des livres n'est pas à l'abri de leurs mâchoires, et il faut les plus grandes précautions pour conserver une bibliothèque à l'Ile-de-France. Un *kakerlat* avait mangé toute la surface d'une petite tablette de cinabre que j'avais laissée mouillée sur une table où je peignais. Le lendemain le même animal s'étant échappé d'entre les feuilles du manuscrit de ce voyage que je travaillais, je l'écrasai d'un coup de règle, et je vis, à mon grand étonnement, jaillir sur le papier une couleur très-belle tirant sur le

(1) Sonnerat, dans son *Voyage à la Nouvelle Guinée*, a figuré le combat que nous venons de décrire.

An IX.
Prairial

carmin; elle s'est conservée long-tems sans rien perdre de sa vivacité, et sans que l'eau la détrempât.

Les *kakerlats* sont un assez bon baromètre: quand il doit pleuvoir, on les voit sortir de tous les trous et des fentes des boiseries; ils volent avec bruit et tombent souvent dans les plats en traversant une table servie.

Les *moustiques* (1) ne sont pas dégoûtans comme les *kakerlats*, mais ils sont plus incommodes, parce que leur piqûre est véritablement douloureuse; ils sont extrêmement nombreux et voltigent le soir. A l'Ile de-France, comme dans tous les pays chauds de l'Asie, l'on est dans l'habitude de laisser les croisées ouvertes pendant les soirées, et l'on éclaire les appartemens par des lampes placées dans des globes de verre; la lueur que répandent ces lampes attire une foule d'insectes, et les *moustiques* sur-tout; ceux-ci attaquent de préférence les Européens et les nouveaux arrivans; les piqûres qu'ils leur font sont infiniment plus cruelles; il en résulte des boutons souvent gros comme des pois, tandis que, lorsqu'on est acclimaté, il

(1) *Culex pipiens*. L. et *culex annulatus*, L. Ils me paraissent absolument les mêmes que ceux d'Europe.

n'en résulte qu'une petite rougeur, presque sans prurit; plusieurs personnes de l'expédition avaient été abîmées par ces animaux; leur visage était à peine reconnaissable. Pour s'en garantir, on enveloppe son lit de ce qu'on nomme *moustiquière*; c'est un grand rideau de mousseline qui en fait le tour; il est assez clair pour laisser pénétrer l'air et la fraîcheur de la nuit, mais assez serré pour ne pas permettre aux insectes de troubler le sommeil.

Les *kakerlats* et les *moustiques* ne sont pas les seuls insectes désagréables de nos colonies occidentales; les fourmis et une espèce de guêpe nommée *mouches jaunes* (1), sont encore plus à craindre; on n'a pas d'idée combien les premières y sont communes et voraces: quelques précautions qu'on prenne, elles s'introduisent par-tout, et dévorent des choses qu'on n'eût pas crues capables de tenter leur appétit. Pour garantir les buffets de leurs incursions, on environne leur base d'eau, ou, quand on ne peut le faire, on place les choses

---

(1) *Vespa* (petiolata), *ferrugineo flavoque varia*, etc. Fabric. sp. ins. 1. p. 467, n°. 56. Mant. ins. 1. p. 292, n°. 68.

An IX. Prairial

qu'on veut préserver, dans des paniers suspendus au plafond, ayant soin de faire autour de la ficelle qui y tient, un cercle de craie, que les fourmis ne peuvent traverser. Un brin de fil, une paille qui porte à terre, et sur ce que vous avez cru mettre hors de la portée des fourmis, suffit pour leur servir de route; mes collections d'insectes ont été dévastées deux fois de cette manière en deux ou trois jours. Dans une troisième occasion, j'avais placé mes boîtes les unes sur les autres, et reposant sur une sorte de piédestal, dont la base était environnée de deux pouces d'eau tout autour. Pendant mon voyage au Piton du milieu de l'île, les fourmis se firent un pont sur l'eau avec divers fétus, et ayant gagné mes boîtes à l'aide de cette jetée de leur invention, elles détruisirent de nouveau mes richesses entomologiques.

On voit ces fourmis dans les rues, dans les champs, sur les arbres, sur les murs, enfin partout, errantes et cherchant leur nourriture; elles marchent toujours à la file les unes des autres; et dans la ligne qu'elles forment, lorsqu'elles on rencontré quelque proie, on en voit qui reviennent et d'autres qui vont avec beaucoup d'activité.

Pour les *mouches jaunes*, elles se tiennent

dans les hasiers (1) et y forment des guépiers plus ou moins gros; elles fixent aussi leur demeure dans les branchages des bois noirs qui ombragent les rues du port et les entourages; leur piqûre est extrêmement douloureuse : on peut la comparer à celle que produirait une épingle rougie que suivrait une grande irritation dans toutes les parties environnantes.

Les naturalistes dans leurs courses pénibles, sont souvent exposés à la piqûre des *mouches jaunes* qui assaillent les personnes quand elles passent dans le voisinage de leur retraite. Une fois, en montant au Pouce par un chemin non-fréquenté, je heurtai par mégarde avec la tête dans des branchages un nid de *mouches jaunes*; aussitôt je fus environné par les insectes qui s'en échappèrent : plus de quarante m'enfoncèrent leur dard sur les mains, sur la figure et dans les cuisses; plusieurs d'entr'elles entrèrent dans mes bottes et dans ma chemise par l'ouverture. On ne peut s'imaginer ce que je souffris; cette grande douleur me causa dans la soirée un accès de fièvre assez fort, et des soubresauts qui durèrent toute

(1) *Hasier* est le mot qu'on emploie aux colonies, pour désigner des fourrés d'arbustes et de broussailles.

An IX. Prairial

la nuit; ils ne se dissipèrent avec la douleur des piqûres, que par un bain frais où je demeurai long-temps. Il paraît que la réunion du venin de toutes les mouches qui m'avaient piqué, me causa des accidens qu'on n'éprouve pas quand on n'est blessé que par une ou deux de ces guêpes.

Les petits noirs mangent les larves des mouches jaunes quand elles sont dans les alvéoles, et avant leur développement.

Dans les grandes forêts de l'île, on aperçoit souvent sur le tronc des arbres, des masses énormes de couleur tanée, d'une forme irrégulière et arrondie. Quand on les examine, on y découvre une foule d'alvéoles, de chemins de communication en labyrinthe, formés dans une espèce de tan qui est solidement aglutiné; c'est l'ouvrage des *karia*, espèce d'insecte du genre des *thermites*.

Le *karia* (1) est moins gros que le thermite d'Afrique, si célèbre par les habitations qu'il se construit; mais il n'est pas moins redoutable. Les plus beaux arbres et les charpentes sont souvent détruits en très-peu de temps par les voraces *karia*. On rapporte à ce sujet, qu'un

---

(1) *Thermes* (destructor) *suprà testaceum, capite atro, antennis flavis.* Fabr. Sp. insec. 1. p. 396.

intendant du pays ne sachant trop comment justifier un *deficit* considérable de mâtures dans les magasins du roi, porta ces mâtures en perte et mit sur son compte : *tant de mâtures mises hors d'état de service par les karia.* Le ministre ne fut pas la dupe de cette histoire; mais il pardonna à l'intendant. Il se borna à lui envoyer une caisse de limes qu'il n'avait pas demandées, en l'engageant à faire limer les dents des *karia*, desquels désormais le gouvernement n'entendait plus supporter les dégâts.

La chaleur n'était pas supportable au port nord-ouest, où la température est infiniment plus ardente que dans le reste de l'île; je fus chercher la fraîcheur dans le centre du pays, et visiter Moka, le quartier Militaire et le Piton du milieu.

Le quartier de Moka est une belle plaine située entre le système des montagnes du Pouce et la grande rivière qui le sépare des plaines de Willems. Quand on le regarde de la cime des monts voisins, il présente un tableau riant, varié par diverses cultures qui forment comme des carrés longs de diverses couleurs; la végétation y est extrêmement vigoureuse. Comme le sol du quartier va toujours en s'élevant, les

An IX. Prairial

monts qui le bornent, n'ont pas l'air aussi élevés par ce côté-ci, que quand on les considère du port nord-ouest; le Pouce n'a guères plus de deux cent cinquante toises d'élévation au-dessus du centre du Moka; mais aussi toutes ses pentes sont-elles presqu'à pic dans cette exposition. On y a pratiqué un chemin assez commode, mais rapide, qui, par diverses rampes, conduit du plateau de la montagne jusques dans la plaine, à travers des arbres peu élevés.

Pour le quartier Militaire, il est à peine établi; la plus grande partie de sa surface est couverte de forêts, et il y a même lieu de croire qu'elle le sera long-tems. La difficulté des chemins, l'éloignement de la ville, le peu de moyens qu'ont les colons d'une île dont on ne considère que le port, condamnent à une longue solitude le milieu du pays, et c'est peut-être un bien pour les côtes. On a observé que depuis qu'on coupait les bois, les rivières diminuaient sensiblement; ce fait est sur-tout remarquable dans la partie septentrionale de l'île où l'eau est devenue rare, et où des ruisseaux sont maintenant à sec. On pourrait prévenir cet inconvénient, en laissant désormais une lisière épaisse d'arbres le long des rivières, et sur-tout en ne

souffrant pas que les montagnes soient dépouillées.

Les arbres et l'élévation du centre de l'île y attirant sans cesse les pluies, l'épaisseur du feuillage qui couvre le sol, ne permettant pas au soleil d'y faciliter l'évaporation des eaux, les laves dont il est formé sont très-décomposées, et souvent recouvertes d'une couche épaisse de terre végétale. Cette couche s'épaissit continuellement; elle est toujours mouillée, molle, et on y enfonce par-dessus la cheville du pied; une grande quantité de belles plantes y croissent, et les vieux troncs n'en sont pas moins parés. Plus on approche du Piton du milieu, plus l'herborisation devient fructueuse; mais les obstacles croissent aussi. Les nuits sont froides et humides; une espèce de moustique que je ne crois pas décrite, et que dans le pays on nomme *bigaye*, vous dévore. La *bigaye* est bien plus redoutable que le cousin ordinaire; sa piqûre fait enfler extrêmement les environs du lieu où l'animal l'a faite; et la peau même des noirs, endurcie à toute autre piqûre, éprouve les accidens que cause celle ci.

Le sommet du Piton du milieu n'a guères plus de cent cinquante toises au-dessus de la plaine qui l'environne; il s'élève comme un

An IX. Prairial

vrai rocher ; il n'est accessible que par un côté; et lorsqu'on y a gravi, on découvre autour de soi, et à une grande distance, les chaînes littorales qui bornent à l'horizon tout l'espace qu'embrassent les regards. Cet espace est couvert de grands arbres dont les cimes antiques ombragent des lieux que l'homme n'a pas encore asservis à son industrie ; les cris d'amour des singes, des perroquets et de quelques autres oiseaux solitaires, qui cherchent la paix pour se livrer au plaisir, annoncent au voyageur qu'il est dans un de ces points du globe que la nature semble s'être réservé pour servir d'asile à ces créatures aux dépens desquelles nous augmentons nos domaines.

Les plus grandes rivières de l'île partent de la base de la montagne centrale, qui est environnée de marécages : le quartier des Trois-Ilots, la mare des Vacois et celle des Citrons sont de véritables tourbières très-humides; plusieurs *vacois* (1) nouveaux, le *menyanthe des Indes* (2), le *gouet mangeable* (3) et d'autres plantes aqua-

---

(1) Les *vacois* appartiennent au genre *Pandanus* de Linné; nous en mentionnerons par la suite quelques espèces.

(2) *Menianthes Indica*. Lin. Rumph. amb. 6, tab. 72.

(3) *Arum esculentum*. L.

tiques y croissent en abondance. Michaux y rencontra un beau *nenuphar*, qui se trouve aussi en Egypte, et que depuis j'ai revu au jardin des Plantes de Paris. Ventenat l'a fait figurer sous le nom de *nenuphar à fleurs bleues* (1).

La chasse au singe nous amusa beaucoup. Ces animaux sont difficiles à tuer, parce qu'ils ont la vie très-dure, et qu'ils savent se blotir en-dessus des branches dans lesquelles il est très-difficile de les apercevoir. Les noirs mangent leur viande grillée : je ne pus jamais me résoudre à en goûter, tant un singe cuit doit ressembler à un enfant grillé ; au reste, des créoles m'ont assuré que la chair en était détestable. Nous tuâmes, mais bien plus aisément, et simplement à coups de bâtons, les *tandrecs* (2), que les noirs nomment *tangues*.

Le tandrec est fort commun dans les forêts de l'Ile-de-France, mais je n'ai pas ouï dire

(1) *Nymphea* (cærulea), *foliis cordato subrotundis, repandis : laciniis calycinis petalisque lanceolatis: antheris appendiculatis.* Jard. de Malm. nº. 6, Pl. VI.

(2) Buff. Hist. nat. XII, p. 438, Pl. 56. *Erinaceus* (ecaudatus), *caudâ nullâ, rostro longissimo acuto.* Syst. nat. ed. Gmel. 1, p. 117.

AN IX. Prairial

qu'il y en eût à Bourbon. Il vit dans les trous et devient très-gras; il est lourd, et sa chair a quelque rapport à celle du sanglier.

Nous ne pûmes réussir à lancer de cerfs : les cerfs sont cependant communs aux lieux où nous étions. Il paraît qu'on les trouva dans le pays, lorsqu'on en fit la découverte. J'aurais bien desiré en voir pour en fixer l'espèce qui pourrait être très-différente de la nôtre; car il paraît qu'à l'Ile-de-France ces animaux sont très-bas sur jambes, qu'ils ont le corps fort long et le bois bien moins beau que le cerf de nos climats.

Je rapportai de mon excursion au Piton du milieu de l'île, une foule de plantes intéressantes et rares, parmi lesquelles étaient beaucoup d'*orchidées* et de *fougères* (1). La

---

(1) *Polypodium crassifolium?* L.

Hemionitis maxima, trifoliata. Plum. Amer. XXXII.

Hemionitis profundè laciniata, ad oras pulverulenta. Plum. fil. tab. CLII.

Polypodium pectinatum. L.

Filix villosa minor, pinnulis profundè dentatis. Plum. Amer. tab. XXIV.

Lonchitis hirsuta. L.

Schizœa dichotoma. Smith.

Un grand nombre de *trichomanes.*

Ophioglossum pendulum. L.

Vittaria angustifrons. Mich. Flor. Amer., etc. etc.

grenadille quadrangulaire (1) ornait de ses festons les arbres au bord des chemins, et le fruit qui succède à sa belle fleur, est d'un goût assez agréable. AN IX. Prairial

Je me proposais de demander au général Magallon la permission d'aller visiter les Séchelles et Madagascar, quand les signaux des côtes nous annoncèrent que le pavillon ennemi flottait à la vue du port, et que des vaisseaux anglais menaçaient la colonie. Obligé de renoncer à mes projets, je vins offrir mes services au général, comme militaire. Il voulut bien m'employer dans mon grade, et m'attacha à son état-major. Je passai donc quelque tems dans l'espoir de voir les Anglais entreprendre une attaque et n'obtenir qu'une humiliation : l'esprit de la colonie étant excellent, il n'y avait pas de doute que tous les citoyens n'eussent été de bons soldats ; mais le commodore Elphinston ne jugea pas à propos de l'essayer : au bout de quelques mois de blocus, nous le vîmes disparaître, et son absence rétablit la communication entre les Iles-de-France et Bourbon. Le général m'ayant donné une mission pour cette dernière, je saisis avec

(1) *Passiflora quadrangularis*. LIN. C'est bien la même trouvée par Jacquin aux Antilles. Amer. 231, tab. 143.

An IX. Prairial

empressement l'occasion de visiter attentivement une colonie intéressante.

Je fis donc mes préparatifs pour partir, quoique très-fatigué d'un rhume opiniâtre que j'avais depuis deux mois, et qui m'avait même occasionné un crachement de sang. L'on me faisait espérer que l'atmosphère de Bourbon me serait favorable.

Thermidor.

CHAPITRE VII.

An IX.
Thermidor.

CHAPITRE VII.

Arrivée a l'Ile de la Réunion. Description de la Rivière de Saint-Denis.

Je m'embarquai le 25 vers cinq heures de l'après-midi, sur la goëlette la *Petite Fani*, commandée alors par M. Houareau, et qui faisait le cabotage des deux îles. La marche de ce bâtiment était supérieure, et malgré le peu de vent que nous avions, nous fîmes bonne route. Vers minuit, la brise de nord-est ayant fraîchi, nous attérîmes au jour devant Sainte-Suzanne, d'où, en rangeant la côte, nous arrivâmes à Saint-Denis, et mouillâmes dans la baie à quatre heures de l'après-midi.

On n'avait pu voir la terre qu'assez tard, parce qu'elle était couverte de nuages; ces nuages nous dérobèrent, pendant le reste du jour, la vue de la cime des monts; cependant, sur la côte, le ciel devint pur et serein, et nous jouîmes, en la longeant, du plus beau coup-d'œil.

Bourbon ou la Réunion est une île très-

An IX. Thermidor.

haute : dès le bord de la mer, la terre va toujours en s'élevant vers le centre; des crêtes variées couvrent cette vaste masse, dont la forme me rappelait un peu celle de Canarie dans l'Archipel de ce nom. Elle diffère absolument de l'île Maurice ou de France : cette dernière ressemble à un plateau, sur lequel sont jetées de petites montagnes isolées, et qui ne paraissent pas former une chaîne suivie.

Bourbon est, j'ose l'avancer, l'une des îles les plus curieuses qui existent sous les rapports géologiques; dans aucune on ne rencontre de traces aussi marquées de puissantes éruptions volcaniques, et d'indices aussi fréquens de l'action des feux souterrains : lorsqu'on a bien visité le pays, l'on est tenté de croire ou qu'il a jailli du fond des eaux, ou qu'il s'est formé par des couches de laves découlées des deux foyers de l'île qu'on peut considérer comme d'une figure elliptique, ou enfin que Mascareigne faisait partie d'une terre plus étendue créée par des volcans et que d'autres volcans ont lacérée.

C'est quand nous aurons promené le lecteur dans le fond des vallées et des ravines, sur les cimes les plus menaçantes et sur les plateaux élevés qu'elles dominent; c'est quand nous lui

aurons fait remarquer mille bizarreries de la nature, et les déchiremens qu'elle a éprouvés, que nous discuterons une question aussi importante, d'après les connoissances que nous aurons acquises pendant le voyage. Avant tout, il est nécessaire de donner ici quelques notions préliminaires historiques et géographiques sur l'île de la Réunion.

Cette île fut découverte par les Portugais en 1545, sous le roi Jean IV, au nom duquel ils en prirent possession: ils la nommèrent *Mascareigne*, du nom de don Mascarenhas qui les commandait; ils y placèrent les armes de leur prince sur un petit monument qu'ils élevèrent tout exprès.

Le sieur de Pronis, agent de la compagnie des Indes française, dans l'île de Madagascar, voyant que les Portugais n'avaient formé aucun établissement dans l'île de Mascareigne, en prit possession en 1642, au nom du roi de France; il se borna d'abord à cet acte; ce n'est qu'en 1646 qu'il y envoya quelques malheureux en exil.

Par une conduite barbare envers tous ceux sur lesquels s'étendait son petit pouvoir, ce Pronis mécontenta tellement les Français qui l'avaient suivi, que plusieurs d'entr'eux se ré-

An IX. Thermidor.

voltèrent, et l'ayant pris, le mirent aux fers : il demeura captif des insurgés jusqu'à l'arrivée d'un navire de France dont l'équipage le délivra et lui amena des forces, avec lesquelles il dissipa les mutins. Douze de ces derniers ayant été jugés les plus coupables, furent mis à bord pour être envoyés en France ; le sieur de Pronis ayant ensuite changé d'avis, les condamnés furent abandonnés à Mascareigne, où la plupart arrivèrent malades ; la salubrité du climat ne tarda pas à les rétablir.

Les exilés vécurent de *palmistes* et du produit de leur chasse ; ils trouvèrent toute l'île couverte de bois, remplie de tortues de terre et de mer, de cabris et de cochons dont la chair était exquise (1).

Que ce grand pays brûlé dont un volcan toujours en feu couronne les pentes noires et arides, dut paraître extraordinaire à ces malheureux, lorsqu'ils firent le tour de l'île silencieuse, où la tyrannie les avait abandonnés! Aucun sentier n'était encore tracé dans les antiques forêts qu'ils traversèrent ; par-tout ils virent la nature vierge, livrée à ses caprices et revêtue

(1) Flaccourt. Hist. de la grande île de Madagascar, p. 278.

du grand caractère particulier à l'étrange pays, dont nous allons donner la description.

AN IX.

Thermidor.

Comme des coupures perpendiculaires, des torrens écumeux, des arbres entrelacés de lianes, des scories déchirantes, et mille autres obstacles se présentaient à chaque pas dans les excursions des douze exilés, ils furent fort longtems à parcourir le pays; aussi le crurent-ils bien plus grand qu'il ne l'était réellement: sur leur relation on en fit une espèce de carte qu'on trouve dans Flaccourt, et qui a été copiée dans le voyage de Leguat.

Cette carte est une preuve, quoiqu'en dise M. du Quesne dans sa relation, que les exilés avaient fait le tour de l'île. Toute mauvaise qu'elle est, on y trouve divers points de la côte désignés par les noms qui les caractérisent et qu'ils portent encore, tels sont le *Piton rouge*, le *Grand pays consumé par des feux souterrains*, l'*îlète*, l'*Etang salé*, les *Trois Bassins*, etc. Trois monts placés au milieu de l'île prouvent qu'on avait déjà observé qu'elle a trois points plus élevés que les autres: le Piton des Neiges, le Bernard et le Volcan. On voit aussi au centre du pays un grand lac, qu'il serait difficile de rapporter à aucun des étangs qui existent dans l'île. M. du Quesne et

An IX. Thermidor.

Leguat disent qu'il en découle sept rivières.

M. de Flaccourt, étant à la tête des établissemens français de Madagascar, ne dédaigna pas Mascareigne; il en fit prendre possession par le capitaine Rogerbourg en 1649: celui-ci plaça les armes de France sur un tronc d'arbre et le nom de *Mascareigne* fut changé pour celui de *Bourbon*. M. de Flaccourt envoya dans l'île quatre génisses et un taureau; en 1654 il en envoya encore autant, et ceux qui les conduisirent trouvèrent que les autres avaient beaucoup multiplié.

On nommait encore l'île de la Réunion, *Mascareigne*, lorsque les Hollandais, sur une relation de M. du Quesne, formèrent le projet d'y établir une colonie de français réfugiés. Un capitaine de la compagnie fut chargé d'y conduire des personnes qui desiraient s'y établir. L'on partit d'Amsterdam le 10 juillet 1690. François Leguat, était l'un des français chassés par la révocation de l'Édit de Nantes, qui s'étaient embarqués pour aller peupler l'île nouvelle; il nous a donné l'histoire de cette malheureuse expédition.

Après avoir relâché trois mois au Cap, les voyageurs découvrirent enfin terre le 3 avril: le commandant, par des motifs difficiles à con-

cevoir, et quoique son équipage amené de si loin éprouvât tout ce qu'une longue traversée a de triste; le commandant, dis-je, ne voulut plus aborder dans la terre promise, et fut chercher Rodrigue, pour y déposer les passagers.

AN IX. Thermidor.

Leguat nous apprend qu'on disait alors au Cap que des familles françaises habitaient déjà *Eden*, car c'est ainsi qu'ils appelaient la Réunion.

« De l'endroit où nous nous arrêtâmes pour » jeter les yeux sur cet admirable pays, écrit » ce voyageur, nous en découvrîmes diverses » beautés. Des montagnes s'élèvent au milieu; » mais toute la partie de l'île qui se présentait » de notre côté nous parut être un pays pres- » que nu, et nous pouvions aisément discerner » l'agréable mélange de bois, de ruisseaux et » de plaines d'une ravissante verdure. Si notre » vue était satisfaite, notre odorat ne l'était » pas moins, car l'air était parfumé d'une » odeur charmante qui venait de l'île, et qui, » apparemment, s'exhalait des citronniers et » des orangers qui y sont en grande abondance: » nous fûmes tous également frappés de cette » suave odeur à une certaine distance de l'île. » Quelques-uns se plaignirent agréablement » que ces parfums les avaient empêchés de

AN IX Thermidor.

» dormir; et d'autres dirent qu'ils en avaient » été si embaumés, qu'ils se sentaient rafraî- » chis comme s'ils avaient été quinze jours à » terre ».

La relation de M. du Quesne est faite comme celles de ce tems-là; il y est dit que des voyageurs ont assuré que la quantité de poissons fait chanceler ceux qui passent les rivières à gué, etc.

« Il n'y a aucun animal venimeux, tant sur » l'eau que sur la terre. On y trouve de l'ambre » gris, des tortues de terre et de mer en » quantité, dont les premières pèsent jusqu'à » cinq cents livres, et qui porteraient plus ai- » sément un homme, qu'un homme ne les » porterait.

» Les bœufs, les cochons et les chèvres » qui y furent autrefois portés par les Por- » tugais, y ont tellement multiplié, qu'on les » trouve par bandes dans les forêts ». Nous verrons par la suite, qu'excepté les derniers, on a exterminé tous ces animaux.

La compagnie des Indes ayant cédé Mascareigne au roi, elle garda le nom de *Bourbon*, que la révolution a changé pour celui de l'île de *la Réunion*.

M. Pingré, en 1761, détermina la position de la paroisse de Saint-Denis, chef-lieu de

l'île, par 20° 51′ 47″ de latitude méridionale, et par 53° 10″ de longitude à l'occident de Paris. On a donné, depuis, plusieurs cartes de Bourbon; mais elles sont toutes défectueuses; elles ne valent, en général, guères mieux que celles de Flaccourt et de Leguat. Par les soins de M. Chisny, ingénieur, les côtes et leurs détails ont enfin été relevés d'une manière assez exacte; cependant il s'en fallait que son travail fût encore parfait; ce qui vient de la manière dont est formé ce singulier pays, haché, coupé, déchiré et ne ressemblant à aucun autre.

Pour l'intelligence de mon Voyage, j'ai cru devoir rédiger un plan à très-grands points, afin que le lecteur pût me suivre par-tout (1). La carte que j'ai dressée et que j'offre au public, a été construite sur une échelle double au moins de toutes celles qui ont été faites, et sextuple des plus grandes qui aient été gravées. Avec quelques changemens sur les limites du champ de Borne et sur les détails de bords de mer, depuis le Piton rouge jusqu'à la rivière des Remparts, j'ai suivi, pour les côtes, un plan manuscrit de M. Chisny.

(1) Pl. X. Carte physique de l'île de la Réunion.

An IX.

Thermidor.

Les naturalistes et les géographes desirent, outre tous ces détails essentiels pour la navigation, qu'une carte à grands points offre en quelque sorte la physionomie du pays; ils veulent voir le cours des rivières et les formes de leurs rives, la situation des montagnes et les accidens qui s'y rencontrent : c'est ce que nous nous sommes appliqués à rendre avec fidélité, et ce qui n'avait pas encore été fait d'une manière satisfaisante. Lorsque mon plan a été terminé, j'ai été surpris de trouver à l'île que j'avais voulu rendre, une sorte de rapport avec le disque de la lune. De nombreux cratères, des crêtes montueuses, de vastes courans de laves qui ne réfléchissent point de lumière, et d'autres accidens minéralogiques prouvent l'analogie volcanique de notre satellite avec l'île de la Réunion, et rendent raison de la ressemblance de leur aspect.

Quoique mon travail m'ait coûté bien des peines, je ne le donne pas encore pour parfait; je connais la difficulté de bien rendre un pays montueux, et je me défie de mes talens. Il y a d'ailleurs des points que je n'ai pu vérifier; et tous les moyens m'ayant manqué la plupart du tems, j'ai été réduit aux expédiens les plus pénibles pour m'assurer de l'exactitude de mes déterminations.

Dans la carte de Bourbon, il y a des choses que la gravure ne peut bien rendre; telles sont, vues à vol d'oiseau, ces coupures à pic et de plusieurs centaines de toises de hauteur. Elles ne devraient pas être dessinées, puisqu'on ne peut, dans le point de vue supposé, distinguer leur escarpement; cependant on est obligé de les faire sentir, et de leur donner une certaine largeur, qu'il faut prendre sur les lieux voisins.

Au reste, mon but sera rempli, si, à l'aide de ma carte, des vues qui en dépendent et de ma description, on peut se bien représenter l'île curieuse qui nous occupe, et si les voyageurs qui nous suivront s'y reconnaissent.

Le général Pfifer, Suisse retiré du service, rédigea en relief une carte de son pays montagneux. Les anfractuosités des Alpes, leurs précipices, leurs glaciers, les sombres forêts qui couvrent leurs flancs, et les torrens tortueux qui les sillonnent, y étaient, dit-on, merveilleusement rendus. Nous avons depuis vu à Paris sur le quai Voltaire, une carte de la Suisse aussi en relief, qui l'emportait, dit-on, en exactitude sur celle du général Pfifer. Lorsque je visitai Mascareigne, la singularité de ses sites me fit naître l'idée de la représenter comme on avait

An IX. Thermidor.

représenté la Suisse ; nul pays n'étant plus intéressant sous les rapports de la géologie, j'eusse bien desiré pouvoir en présenter un plâtre à la première classe de l'Institut. Du Petit-Thouars m'a dit avoir formé le même dessein, et n'avoir eu dans les vues et dans les relevemens qu'il a pris, que ce but vraiment digne d'un homme industrieux et actif ; mais il eut fallu à Du Petit-Thouars, comme à moi, du tems et de puissans secours qui nous ont manqué.

Dans son plus grand diamètre, qui va de la Pointe des Galets à celle de la Table, l'île entière a environ quatorze lieues, de deux mille huit cent cinquante-trois toises ; le petit diamètre peut être de neuf lieues ; et la circonférence, en suivant les principales sinuosités des côtes, en a trente-huit.

Une lisière d'une lieue et demie de largeur parallèle à la côte, et interrompue par le grand pays brûlé, est tout ce qu'on a encore défriché dans l'île. La population est distribuée dans onze quartiers, que nous visiterons dans l'ordre suivant : Saint-Denis, chef-lieu du pays ; Sainte-Marie, Sainte-Suzanne, Saint-André, Saint-Benoît, Sainte-Rose, Saint-Joseph, Saint-Pierre de la Rivière d'Abord, Saint-Louis du Gaul, Saint-Leu et Saint-Paul.

L'île entière semble composée de deux montagnes volcaniques, dont l'origine remonte sans doute à deux époques éloignées l'une de l'autre. La plus petite est la méridionale ; les feux souterrains y exercent encore leur tyrannie. Celle du nord est bien plus vaste ; les éruptions volcaniques, qui l'ont jadis bouleversée, ne s'y font plus ressentir ; des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons et dans les torrens dont ils embarrassent le cours, des prismes basaltiques souvent disposés en colonnades régulières, des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général ; tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques.

La plage étroite, quand il y en a, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques, ou d'autres laves roulées ; ces galets sont entraînés à la mer par les pluies. On ne trouve nulle part de vrais sables ; ce qu'on désigne improprement par ce nom, est composé tantôt de débris calcaires et de corps marins jetés au rivage par les vagues ; ou présente en petit la collection de toutes les laves

An IX.
Thermidor.

de l'île, que le roulement des flots a réduites en parcelles arrondies, très-petites, d'un aspect bleuâtre et ardoisé. On reconnaît dans ce sable beaucoup de parties basaltiques et de la *chrysolite* de volcan : la proportion de ces substances varie selon les lieux.

Ce qu'on nomme la partie du vent qui s'offrait à nos yeux, est la plus riante ; celle de sous le vent passe pour la plus riche : mais elle est un peu sèche, et les sources y sont rares. La première, plus égale, s'élevant de la mer au faîte de l'île en pente douce, tempérée par des brises continuelles, et cultivée avec propreté, retrace souvent l'Europe et particulièrement le Languedoc, lorsque de loin on ne peut distinguer la nature de la végétation. Des girofliers, qui ressemblent à des bosquets d'agrément, des cafeteries immenses et des champs d'épis dorés agités par un mouvement de fluctuation continuel, parent cette terre dont ils font la richesse.

Plus nous approchions de Saint-Denis, plus la plaine semblait devenir étroite ; les montagnes se rapprochaient du rivage, leur pente devenait plus brusque ; enfin, l'encaissement de la rivière des Pluies, qui forme une fracture immense de la figure d'un V très-régulier,

entre des montagnes boisées, vint nous offrir un tableau sauvage, et un contraste avec la scène riante qui s'effaçait dans le lointain. Saint-Denis nous présenta à son tour ses rochers perpendiculaires; et le cap Saint-Bernard terminait par un mur à pic cette vue singulièrement composée.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que le capitaine descendit à terre le premier, pour déclarer, selon l'usage, son arrivée, et celle des passagers de son bord. J'étais muni de plusieurs lettres de recommandation pour le pays, cependant de beaucoup moins qu'on ne m'en avait offert à l'Ile-de-France, parce que voulant faire de l'histoire naturelle, et ne voulant pas perdre de tems à recevoir des politesses, qui n'instruisent pas, je songeais à m'enfoncer dans les montagnes dès que ma santé, absolument rétablie, me le permettrait.

Aussitôt que M. Houareau fut à terre, il nous fit dire que nous pouvions descendre : le débarcadaire était cent fois pire que celui de Ténériffe; la rade de Saint-Denis est bien plus ouverte que celle de Sainte-Croix, et le môle que M. de la Bourdonnaie avait fait construire, a été emporté par les vagues très-fortes dans les ras de marées.

An IX. Thermidor.

Pour mettre pied à terre, sans se mouiller, et embarquer ou débarquer les marchandises, sans crainte d'avaries, on a jeté une espèce de pont de planche en avant du rivage, soutenu à environ une toise au-dessus du niveau moyen de la mer, qui marne de trois pieds : ce sont de fortes pièces de bois plantées dans les galets de la plage qui soutiennent ce pont-volant, sur lequel on tâche de grimper en s'accrochant à ses bords; on peut encore, pour descendre à terre, faire tirer l'embarcation au rivage; mais on court alors risque d'être mouillé, ou même d'être emporté par la lame.

Quand nous descendîmes, ou plutôt quand nous montâmes au débarcadaire, tout Saint-Denis était sur le môle où les oisifs viennent passer le tems. Comme depuis la révolution, il n'était guère venu de français de la métropole, on nous regardait avec curiosité : on m'a dit depuis que mes épaulettes et mon grand chapeau à trois pointes avaient beaucoup occupé.

Nous fûmes de suite conduits au comité colonial, qui siégeait en face du môle, dans l'ancien hôtel du gouvernement; on nous y fit les plus grandes politesses, et lorsqu'on eut vu nos papiers, M. le Houx de la Bernardière, négociant du lieu, qui se trouvait présent, m'ayant

demandé

demandé à qui j'étais adressé, je lui remis une lettre que j'avais pour lui ; il me pria de la façon la plus honnête de m'arrêter chez lui, en m'assurant que si je donnais la préférence à un autre, il en serait désobligé. Je me suis souvent loué depuis d'avoir accepté des offres aussi polies ; il est impossible d'être plus complaisant, d'une plus grande prévenance et d'un ton plus agréable que M. Lehoux. Son épouse était extrêmement aimable ; élevée en France, elle n'en était arrivée que depuis peu ; elle avait quitté sans regret ce pays, où avec un courage héroïque et au-dessus de son âge, elle avait supporté une suite perpétuelle de malheurs, occasionnés par les tems orageux de la révolution.

Je remis, le lendemain au général de brigade Jacob, gouverneur de l'île, les lettres dont j'étais chargé pour lui.

Saint-Denis, l'endroit principal de Bourbon, n'est positivement pas une ville; on l'appelle *le Quartier* : c'est un véritable bourg, dont les rues, bordées de palissades ou de murs d'entourages, ressemblent à des chemins de campagne : ces rues, qui ne sont pas pavées, sont remplies de gros cailloux, dont quelques-uns offrent çà et là leurs pointes cachées sous

AN IX.
Thermidor.

l'herbe. Lorsqu'on marche vîte, on est exposé à s'y heurter, ce qui est à craindre, car les moindres blessures aux extrémités inférieures peuvent avoir les suites les plus fâcheuses dans les pays chauds.

Les maisons, toutes en bois, sont généralement agréables et disposées pour la fraîcheur; on y voit peu de meubles, et souvent les appartemens ne sont pas tapissés: ce qui ne vient pas de la lésine ou de la pauvreté des propriétaires, mais de ce qu'à Bourbon, il est presque impossible de se procurer le quart des choses qui font l'agrément de la vie. Tous les objets de luxe se tirent de l'Ile-de-France, qui fait payer très-cher ce qui lui est venu des pays lointains, et qu'elle a déjà acheté à un prix fou.

L'ancien gouvernement, qui fait face au débarcadaire, les magasins publics et l'église sont les seuls édifices du lieu et méritent à peine d'être cités. Il y a le haut et le bas quartier: le premier, qui est celui des gens riches et le plus grand, est situé à la racine des monts qui sont derrière la ville; le second est bâti dans l'embouchure de la rivière; un filet d'eau courante le traverse; mais le lit du torrent est tellement disposé, que dans les plus grandes crues, les

taux surabondantes suivent une autre direction que celle qui circule dans le bas quartier, lequel n'est guère qu'une rue d'échoppes, habitées par des gens peu aisés.

Les graminées et les plantes du port nord-ouest auxquelles se mêlent quelques autres végétaux (1), croissent spontanément dans les rues de Saint-Denis : certains entourages de *pignons d'Indes* (2) très-serrés, rappellent assez les haies de sureau de l'Europe.

Des *manguiers* (3) sont disposés sur deux rangs dans les rues, comme les bois noirs le sont au port nord-ouest; ces *manguiers* sont d'une bien plus grande utilité et remplissent mieux le but pour lequel on les a placés le long de la voie publique; car ne perdant jamais la feuille, ils donnent de l'ombre en tout tems : tour-à-tour ils sont parés d'élégantes panicules de

(1) *Zinnia multiflora*. L.
Datura Tatula. L.
Datura Metel. L.
Borrago Africana. L.
Borrago Indica. L.
Phlomis nepetæfolia. Suppl. 274.
Quelques *cactes*, etc. etc.

(2) *Jatropha curcas*. L.

(3) *Mangifera Indica*. Suppl. 157.

An IX. Thermidor. fleurs, ou de lourdes grappes de fruits. Ces fruits, appelés *mangues*, ont la forme d'un rein et la peau luisante et polie. Les mangues sont plus ou moins alongées, plus ou moins grosses : leur grand diamètre a rarement moins de deux pouces ou plus de cinq. Elles sont d'un vert assez foncé, quelquefois tirant sur le jaune, et plus ou moins colorées en rouge du côté qui est exposé directement à la lumière.

Il paraît que les *manguiers* sont originaires de l'Inde, où leur fruit est, dit-on, délicieux. C'est particulièrement à Goa qu'ils ont de la célébrité. En général, les Européens se font difficilement aux mangues : sur cinquante, à peine en trouve-t-on une de bonne; les unes ont le goût de la carotte, ou la chair excessivement filamenteuse ; d'autres ont une saveur résineuse et une odeur de thérébentine qui soulèvent l'estomac. Les premières mangues que je mangeai au dessert, lorsque j'arrivai à l'Ile-de-France, troublèrent ma digestion. Les noyaux du fruit dont il est question sont aplatis ; et dans l'amande huileuse et amère qu'ils renferment, on trouve souvent un très-beau *charanson* noir, dont les élitres sont striées avec de petites taches linéaires d'un roux fauve.

Dans tous les enclos on voit le *netcholis* (1). Cette plante qui n'a été introduite dans la colonie que depuis trois ans, décore presque tous les parterres de ses petites charmilles touffues. Le *bambou* (2), le *limonier à trois feuilles* (3), le *carambolier* (4), le *cherembelier* (5), le *bilimbi* (6), le *cacaoïer* (7), le *prunier malegache* (8), le *tamarinier* (9), la *roussaille* (10) et divers autres *jambroses* (11), le *filao* (12), le *dattier* (13), l'*avocayer* (14), enfin le *louganier* et le *letchis* dont nous parlerons plus particulièrement dans la suite, sont les

AN IX. Thermidor.

(1) *Justicia grandarussa.* Sup. p. 85.

(2) *Bambusa arundinacea.* Wild. Spec. 11, p. 245. *Arundo Bambos.* Lin.

(3) *Limonia trifoliata.* Mant. 732.

(4) *Averrhoa carambola.* L.

(5) *Cicca disticha.* Mant. 124.

(6) *Averrhoa bilimbi.* L.

(7) *Theobroma cacao.* L.

(8) *Rhamnus jujuba.* L.

(9) *Tamarindus Indica?* L.

(10) *Eugenia uniflora.* L.

(11) *Eugenia jambos.* L. Le Jam-rose ou pomme rose. *Eugenia racemosa.* L. Le Jam-malac. etc. etc.

(12) *Casuarina equisetifolia.* Suppl. 412.

(13) *Phœnix dactylifera.* L.

(14) *Laurus persea.* L.

An IX.
Thermidor.

arbres d'utilité ou d'agrément les plus communs dans le quartier. Je vis par-tout avec le même plaisir que si j'eusse rencontré des compatriotes, le jasmin, la rose, le pêcher, la vigne, la grenade et quelques autres végétaux européens qui bravent la zone torride.

On cultive presque tous nos légumes dans les potagers ; ils y réussissent très-bien : on n'oublie pas la *morelle* (1), que l'on mange bouillie avec du petit salé, comme à l'Ile-de-France, et sous le nom de *bredes*. Lorsque la *morelle* est cultivée, elle devient un peu villeuse, blanchâtre, bien plus vigoureuse et bien moins amère que lorsqu'elle croît dans les grandes routes, abandonnée aux soins de la nature.

L'air de Saint-Denis, qui est très-bon, ne m'avait pas absolument remis ; mais j'étais déjà beaucoup mieux qu'à mon arrivée. Il me tardait d'avoir rempli tous mes devoirs et rendu les visites que je devais aux politesses que j'avais reçues, afin de parcourir les environs tout à mon aise, lorsque M. Montalent, avec lequel nous avions fait connaissance chez M. Lehoux, nous proposa une partie de plaisir chez

(1) *Solanum nigrum*. L.

M. Fabien, son ami, et c'est par-là que je commençai à visiter l'île de la Réunion. AN IX. Thermidor.

M. Fabien a son habitation sur les pentes des monts auxquels la ville est adossée : cette habitation est située à environ trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer; elle s'étend à une hauteur bien plus considérable ; mais, cette fois, l'établissement fut le terme de ma course. Le respectable colon nous reçut de la manière la plus agréable, et nous donna un repas charmant sous une jolie salle de verdure, qu'il avait formée des plus élégans feuillages et embellie de longs cordons de citrons, d'oranges et d'autres fruits qui faisaient l'effet le plus flatteur.

M. Fabien a fait de son bien un séjour agréable, d'une propreté et d'une simplicité gracieuses, qu'embellit une vue immense. Une terrasse, devant sa maison, domine sur Saint-Denis et la mer ; à gauche, le cap Bernard borne le coup-d'œil, et la montagne de Saint-Denis s'abaisse humblement devant le pavillon de notre hôte; mais, à droite, c'est un tableau sans limites, et dans lequel la mer se confond avec le ciel aux extrémités de l'horizon. Les beaux quartiers que nous avons vus en venant, s'offrent sous un autre point de vue : on distin-

AN IX. Thermidor.

gue, dans ce riant paysage, une partie de la face orientale de l'encaissement de la rivière des Pluies. Profitant de cette situation avantageuse, M. Fabien a établi chez lui un pavillon de signaux, duquel il distingue, à une distance considérable, les vaisseaux en mer.

Pour arriver à l'élévation où nous étions, après avoir traversé un petit ravin qui est derrière Saint-Denis, et qu'on nomme *Ravine aux noirs*, on va toujours en montant par une pente tantôt brusque, tantôt douce. On traverse des habitations en café ou en vivres, et quelques endroits arides, composés de pierres calcinées, ou d'une terre rouge et compacte : on voyage sur les bords de ce qu'on nomme *Brûlé de Saint-Denis*.

Toute l'île de la Réunion a été volcanisée : cette vérité frappe les créoles les moins instruits, et ils vous disent : *le volcan a passé par ici ; c'est un brûlé*, pour désigner un endroit créé ou bouleversé par des feux souterrains. Le Brûlé de Saint-Denis est cette partie des côteaux qui s'adoucissent entre le terrain de M. Fabien et la rivière de Saint-Denis, depuis la ville jusqu'à la cime de la montagne de Saint-François dont ils sont la pente septentrionale ; on trouve en quelques

endroits de sa surface, des terres cultivées et d'assez bons établissemens ; mais, en général, ce n'est qu'anciens courans de laves, ou qui ne peuvent encore supporter de végétation, ou dont une partie, décomposée par le tems et les intempéries de l'air, est réduite en une terre rouge : cette terre ressemble à de l'argile durcie au feu ; elle ne peut produire de café, qui cependant réussit dans des endroits presque semblables à celui-ci.

Le Brûlé de Saint-Denis n'est pas aussi stérile que son nom l'annonce, et que les autres brûlés, que nous visiterons par la suite ; il est jonché de quelques touffes de verdure, que forment deux ou trois *barbons*, du nombre desquels est le *schœnante* (1), le *vulpin des Indes* (2), l'*anthistère ciliée* (3), une petite *cathaire* rabougrie, etc. etc.

Nous avons dit qu'autrefois toute l'île était couverte de bois ; à mesure que les cultures se sont étendues, les bois ont été restreints. M. Fabien

---

(1) *Andropogon schœnanthus*. Lin. Ventenat Jard. de Cels. 89.

(2) *Alopecurus Indicus ?* Murr. Syst. veget. *Panicum Alopecuroides*. Spec. plant. 82.

(3) *Anthystiria ciliata*. Suppl. 113. Encyc. mét. Pl. 47 et Pl. 841.

An IX. Thermidor.

n'ayant pas défriché à une très-grande élévation, le bois commence bientôt après son établissement, et il est très-riche en histoire naturelle. Dans un des ravins qu'il ombrage, je trouvai de belles plantes, entr'autres une fougère magnifique que j'ai revue souvent depuis. M. de Jussieu l'a décrite sous le nom de *myrioteca* (1). Il a tiré cette dénomination du grand nombre de capsules qui sont rangées marginalement. Smith et Swartz ont appelé la même plante *marattia* (2). Nous conserverons le nom du botaniste français, qui convient bien mieux au genre qu'il désigne.

L'espèce de *myrioteca* le plus commun à Bourbon, est celle *à feuilles de frêne* (3).

---

(1) Gen. Plant. p. 15. Μυριος θηκη, *infinitæ thecæ.*

(2) Smith. Act. Soc. Turin. vol. 5, p. 419. Swartz. nov. plant. gen. et sp. p. 128.

(3) *Myrioteca* (fraxinifolia), *fronde bipinnatâ, pinnis oppositis, pinnulis ovato oblongis.* N.

Marattia (fraxinea) *rachibus lævibus simplicibus, foliolis lanceolatis, serratis omnibus distinctis.* Smith. Fascic. 11. T. XLVIII.

La description et la figure de Smith, faites sur le sec, ne donnent pas une idée suffisante de la plante, qu'on pourrait confondre avec l'autre espèce qui se trouve à Bourbon, et que je nommerai *Myrio-*

J'en ai depuis retrouvé une autre qui pourrait bien n'être qu'une variété ; ses folioles sont plus longues et plus étroites, et les pinnules, au lieu d'être opposées, sont alternes sur la tige. AN IX. Thermidor.

J'employai les premiers jours de fructidor à visiter la rivière de Saint-Denis ; elle mérite la plus grande attention. Fructidor.

Les rivières de Bourbon ne sont pas comme celles de la plupart des autres pays, des nappes d'eau qui arrosent tranquillement, dans un cours à-peu-près uniforme, les vallons frais qu'elles embellissent, et dont les eaux s'élèvent jusqu'au niveau du terrain qu'elles parcourent : ce sont des torrens qui, tantôt faibles, tantôt impétueux, arrivent d'une cime très-élevée jusqu'à la mer, entre des gorges qu'ils ont formées ou agrandies pendant une longue succession de tems ; ces rivières se sont fait des encaissemens souvent imposans par leur profondeur. On y rencontre des éboulemens et des fractures, à l'aide desquelles l'observateur reconnaît, tantôt l'effet subit des feux souterrains, tantôt l'action moins brusque et continue des eaux pluviales.

---

teca (sorbifolia) *fronde bipinnatâ, pinnis alternis, pinnulis lineari-lanceolatis*. N. *Myrioteca ?* Encyc. mét. Pl. 866.

An IX. Fructidor.

Il n'y a point de ravine qui n'ait un encaissement plus ou moins profond, et ces ravines sillonnent par-tout les pentes des montagnes : elles se fourchent ou se confondent, de sorte qu'en parcourant l'île dans un plan parallèle à l'horizon, on rencontre des précipices à chaque pas. Les parois de ces encaissemens sont rapides ; elles forment souvent des angles de 45 et 70 degrés. Vues de face, elles présentent une figure plus pointue qu'un V, et dans les grandes rivières elles ont jusqu'à plusieurs centaines de toises d'élévation. Diverses choses sont communes à toutes les rivières de l'île, dont celle de Saint-Denis va nous donner une idée : nous n'aurons plus que quelques autres particularités à ajouter, quand nous visiterons d'autres torrens.

La rivière de Saint-Denis a, dès son embouchure, un lit très-large : il est rempli de laves roulées réduites en galets, d'un volume plus ou moins fort, et dont la surface est plus ou moins altérée, à mesure qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de l'origine du torrent. On en rencontre parfois d'immenses blocs, que dans leurs grandes crues les eaux entraînent avec un fracas épouvantable : malheur alors à qui se trouve pris en certains endroits d'un

encaissement ; il risque d'être entraîné par l'onde furieuse, et que ses membres soient brisés entre les roches qu'elle roule. De pareils malheurs ne sont pas sans exemple.

La rivière de Saint-Denis peut avoir au plus deux lieues et demie de longueur ; elle descend à-peu-près du sud au nord, et commence à la partie occidentale de la plaine des Chicots, que nous allons bientôt parcourir. Deux principaux bras, c'est le nom que les créoles donnent aux ruisseaux qui forment les grandes rivières ou s'y jettent : deux principaux bras, dis-je, qui, après un cours d'environ demi-lieue, se réunissent, sont l'origine de la rivière : le plus occidental est le plus droit ; il coule tout le long et à la base de la plaine d'Afouche, sorte de plateau qui semble descendre du Piton de Grelle et que nous visiterons dans peu.

Quant au bras oriental, il me paraît plus tortueux que celui dont nous venons de parler ; il conduit les eaux qui lui viennent du couchant de la plaine des Chicots et des petits pitons qu'on y remarque.

Ces bras réunis en reçoivent, une demi-lieue plus bas, un troisième qui a déjà ramassé les eaux de près d'une lieue de montagne, dans une direction du sud-est au nord-ouest ; le

An IX. Fructidor.

côté oriental de son encaissement appartient au mont Saint-François. Le mont Saint-François est cette longue montagne qui commence par le Brûlé de Saint-Denis, et formant le côté oriental de la rivière, va confondre sa cime avec la plaine des Chicots.

La jonction de ce bras et de la rivière forme une sorte de bec, nommé *les Citrons;* et à un tiers de lieue plus sud, une ravine assez importante, nommée *le Bras de la Chaloupe*, se réunit à la rivière qui ne reçoit plus jusqu'à la mer d'autres torrens, mais dans laquelle les eaux des sommets latéraux tombent en cascades droites ou presque droites. Les eaux de ces cascades, peu considérables, quand il ne pleut pas très-fort et qu'elles sont seulement alimentées par les nuages qui s'arrêtent sur les monts, arrivent en bas réduites en pluie, ou presqu'en vapeurs, à travers les plus belles fougères et quelques plantes curieuses. Je remarquai parmi ces plantes un *begonia* (1), que les créoles nomment *oseille*, et un *dracena* (2)

---

(1) *Begonia* (obliqua) *fruticosa, foliis obliquè cordatis, carnosis, glaberrimis, stipulis tripteris.* Herit. stirp. nov. XLVI.

(2) *Dracæna* (flabelliformis) *fruticans, foliis ensi-*

très-beau, à feuilles distiques; on retrouve ce dernier végétal dans les bois et sur les vieux arbres où il semble se plaire. AN IX. Fructidor.

Au lieu où la rivière reçoit le bras de la Chaloupe qui est occidental, on croirait que ce bras est le torrent principal, et la rivière un torrent accessoire. Le bras serpente à cette jonction dans le fond d'un encaissement assez spacieux. La rivière y arrive au contraire par un filet d'eau à la gauche quand on la remonte. Mais si on suit ce filet d'eau, on le trouve embarrassé de pierres précipitées, d'un volume effrayant, entre lesquelles

---

formibus, amplexicaulibus distichis, floribus paniculatis, paniculâ laxâ, pyramidatâ. N.

Ses tiges acquièrent jusqu'à un pouce de diamètre; elles sont cylindriques, ligneuses, unies avec des cicatrices demi-circulaires comme des écailles. Elles s'entremêlent les unes dans les autres, ou dans les branches des arbres. Les feuilles sont aux extrémités des branches, amplexicaules, distiques, très-rapprochées, ensiformes, longues d'un pied à deux pieds et demi, se courbant en dehors, et formant un bel éventail de verdure. Les panicules sont souvent longs de deux pieds, portés sur un long pedicule axillaire. Ils sont lâches; et quoique chargés de beaucoup de fleurs, ils paraissent peu fournis, parce que ces fleurs qui sont blanches et odorantes, sont petites.

An IX. Fructidor.

les eaux s'échappent avec un sourd murmure; et qui sont les indices d'un torrent des plus impétueux lorsqu'il est alimenté.

De roches en roches, conduit par un grondement confus, on arrive assez vîte à une cascade d'un jet de pierre de hauteur, et toujours assez abondante; cet endroit est réellement magnifique. On a autour et devant soi les flancs presqu'à pic de l'encaissement de la rivière qui peut tout au plus avoir cent toises d'élévation au-dessus du bassin de la cascade; ces flancs sont si resserrés qu'ils présentent, en quelque façon, un mur circulaire couvert çà et là des fougères d'un dessin recherché, formant d'élégantes masses de verdure dispersées sur des rocs sombres et pelés; une seule fracture formée dans l'encaissement circulaire est celle qu'on a vis-à-vis, et par laquelle se précipite la cascade : les côtés de la fracture sont presque droits, et l'eau qu'elle laisse échapper, tombant le long du pan de rocher inférieur, divisée par une infinité de ses inégalités, présente une nappe de neige mouvante qui tombe dans un petit bassin arrondi, dont l'eau limpide paraît sans doute, à cause de sa profondeur, aussi obscure que celle du Cocyte. On devine, sans peine, combien l'agitation des

eaux,

eaux, le bruit de leur chute et la fraîcheur remarquable qu'elles communiquent aux environs, donnent de charmes à cette solitude.

La montagne environnée à droite par le bras de la Chaloupe, et à gauche par la rivière, est ce qu'on nomme improprement l'*îlet à Guillaume ;* nous y camperons par la suite. C'est depuis ce lieu jusqu'à la mer que les parois du torrent deviennent plus curieuses pour le géologiste, parce que la rivière étant plus large, ses côtés plus roides et moins garnis de végétation, lui dévoilent la structure intérieure des montagnes volcaniques qui l'environnent et dont Bourbon n'est qu'un amas.

Partant de la mer, en remontant la rivière, voici ce qu'on remarquera : d'abord par-tout les angles saillans et rentrans de chaque côté sont alternativement les mêmes ; si les premiers paraissent manquer, un éboulement offre, en cet endroit, leurs débris. Secondement, les deux parois sont composées de laves pareilles : on reconnaît les mêmes couches et les mêmes dispositions sur leurs faces opposées ; elles semblent n'avoir été qu'interrompues.

A l'entrée de l'encaissement on distingue quelques parties de montagnes qui ne sont composées que de galets amoncelés par le tor-

An IX. Fructidor.

rent et aglutinés par une longue suite de végétations que les eaux ont respectées ; mais bientôt après, les hauteurs latérales et le lit de la rivière ne présentent plus de ces monticules secondaires : l'on reconnaît aisément que rien n'est plus dû à l'élément humide, mais que c'est le feu qui a tout construit, ou plutôt tout bouleversé.

Des lits superposés, à peine inclinés et presque horizontaux, épais de quelques pieds ou de plusieurs toises, composés de laves, tantôt poreuses et moins dures, tantôt basaltiques et compactes, homogènes, ou avec des points chrysolitiques ; de véritables brèches formées de fragmens basaltiques ou de laves porphyritiques et aglutinées par une pâte de lave boueuse, forment le fond de la montagne dont on découvre ici la structure.

On dirait que tous ces lits se sont écoulés vers la mer comme des torrens dans des éruptions successives qui, chaque fois, ont produit des laves différentes ; mais ce qui semble renverser tout le système de formation qu'on se bâtit, et ce qui prouve combien les basaltes n'ont pas encore été suffisamment observées, ce sont les formes contradictoires aux formes décrites que ces singulières substances affectent

dans les encaissemens des rivières de Bourbon.

AN IX. Fructidor.

Dans la rivière de Saint-Denis, les couches basaltiques inférieures, c'est-à-dire les plus voisines du courant des eaux, sont en général continues ou seulement accidentées de fissures éparses, presque toujours perpendiculaires. A mesure qu'on porte ses regards plus haut, on voit les fissures bien plus fréquentes ; ce ne sont plus des coulées continues : la face qu'on distingue offre déjà les angles de prismes informes à la vérité, mais qui se régularisent bientôt dans des couches supérieures plus larges et plus considérables que les basses, en colonnades souvent très-belles et très-symétriques. Dans le pays on compare ces colonnades à des jeux d'orgues.

Les premières couches qui offrent de ces colonnades régulières dans la rivière de Saint-Denis, ne sont pas des couches absolument supérieures, mais elles sont déjà élevées de plusieurs toises au-dessus du cours de l'eau; elles sont à gauche après avoir passé la cinquième ou sixième sinuosité de la rivière, qui au reste ne suit pas, dit-on, toujours le même lit.

J'ai réuni dans une planche la vue de plusieurs coulées basaltiques avec des filons autrement disposés, qu'on rencontre dans la même

An IX. Fructidor.

rivière, et que nous allons aussi décrire (1.)

Les prismes de ces premières colonnades, dont la supérieure avait beaucoup plus souffert que celle qu'on voit au-dessous, sont droits ou même un peu courbes et d'un certain diamètre; ils sont à la suite les uns des autres en assez grand nombre, les plus gros perpendiculaires à l'ho izon et à cinq faces; les plus grêles, obliques. Aux endroits où quelques uns ont été cassés, on en distingue derrière: au-devant on voit un grand nombre de troncatures, formant une pente, qui prouvent que beaucoup de colonnes qui cachaient celles découvertes aujourd'hui, ont été détruites par le tems et arrachées à leur position première.

Du côté de l'encaissement qu'on a à droite, les eaux ont fait plus de ravages; à peine y distingue-t-on les formes des couches volcaniques, que des déboulis et des cascades ont rendues presque méconnoissables. Cependant avec attention, on reconnaît le même ordre de choses que du côté opposé, sur lequel les couches de basaltes en colonnes deviennent plus nombreuses, et à une bien plus grande élévation.

---

(1) Pl. XI. Vue des différentes dispositions des laves basaltiques dans la rivière de Saint-Denis.

En certains endroits les prismes se suivent sans interruption, et affectent la forme courbée des eaux d'une cascade en nappe, qui arrivent au lieu où elles commencent à former la chute. L'on peut expliquer cette disposition en remontant au moment où la pâte basaltique ayant encore une certaine fluidité, coulant avec lenteur, et suivant les anfractuosités du sol, les prismes qui se sont formés au refroidissement total, ont conservé, outre la forme prismatique, propre aux basaltes, la forme imprimée par le cours de la lave; et comme plusieurs superpositions de coulées basaltiques, qui nous occupent, ont trouvé chacune, à leur tour, la superficie du sol différemment entrecoupée. De là ces basaltes et prismes perpendiculaires, droits, obliques, courbes et même horizontaux que l'on rencontre dans tout Bourbon, et dont il est difficile d'imaginer la formation, si l'on n'adopte pas la manière de voir que nous avons exposée.

C'est maintenant une opinion généralement reçue, que les colonnades de prismes basaltiques sont formées par une lave; et l'observateur qui parcourra l'île de la Réunion, pourra, en quelque sorte, assister à leur formation. Mais, outre ces longues séries de piliers en tuyaux

An IX. Fructidor.

d'orgues, il trouvera une substance toute pareille à celle qui entre dans leur composition, et qui affecte une disposition si différente, qu'on est d'abord tenté de séparer cette substance de celle que donnent les feux souterrains, et de la regarder comme un véritable *trapp*.

Le *trapp* se rencontre dans beaucoup de monts, qu'on n'a jamais soupçonnés d'avoir nourri des feux souterrains. Il a reçu ce nom de la forme ordinaire qu'affectent les filons qu'il compose, et qui ressemblent, en quelque sorte, à des escaliers appelés *trapp* ou *trappas* en suédois. Ces filons traversant au hasard toutes sortes de substances et de couches, même calcaires, ressemblent aussi à des ruisseaux; ce qui les a fait encore nommer *chanel*.

À Bourbon, où tout, absolument tout, a subi l'action du feu, les filons en forme de trapp et la disposition étrange qu'ils affectent, semblent renverser toutes les théories par lesquelles on voudroit se rendre compte de leur formation.

Ce que j'appellerai, en attendant mieux, *lave trappéenne*, est une pierre compacte, dure, d'un gris ardoisé, qui a la propriété comme le basalte, auquel elle ressemble beaucoup, de se diviser en prismes, en tables, ou en lames, avec cette différence que dans celle-ci les fis-

sures se trouvent dans un sens transversal au filon, tandis que dans l'autre elles sont perpendiculaires au plan de la couche, ou comme des rayons à la circonférence, dans d'immenses monts qui n'en sont qu'un amas.

Quand nous visiterons les *Salazes*, nous parlerons au long de la lave trappéenne ; ici nous nous bornerons à décrire les dispositions de celle qu'on rencontre dans la rivière de Saint-Denis.

On trouve çà et là, et fréquemment sur les deux parois de l'encaissement, des veines qui traversent au hasard et indistinctement toutes les couches superposées de laves quelconques; elles s'élèvent dans une direction peu oblique à l'horizon, très-rarement droites et presque toujours en zig-zag; elles ont rarement plus d'un pied et demi d'épaisseur, et moins de quatre pouces; elles sont divisées en une infinité de prismes transversaux parallèles, ou à peu près, au plan horizontal : ces prismes sont souvent irréguliers et courbes, et n'excèdent que rarement un pouce ou deux de diamètre. Si on les expose à un feu artificiel, ainsi que la lave basaltique, ils se divisent en autres prismes plus petits qui se subdivisent encore, et toujours selon le même système.

An IX. Fructidor.

Les couches horizontales de diverses laves interrompues un moment par les filons dont il est question, reprennent aussitôt leur ordre naturel, et l'on peut reconnaître les mêmes accidens correspondans sur les deux parois de l'encaissement, qui, selon toutes les apparences, ont été formés de la même manière et à la même époque.

La botanique de tous ces lieux n'offre pas moins d'intérêt que la minéralogie. Les arbres les plus intéressans les décorent. On y rencontre le *poivre à queue* (1) que les créoles nomment *lingue*, et qui est une espèce de *liane* qu'on retrouve dans plusieurs endroits de l'île; c'est une des premières productions que les Européens y remarquèrent. M. de Flaccourt nous dit, qu'*à Mascareigne on trouve du poivre à queue que les médecins nomment Cubebas* (2). *L'anone*, ou *cœur de bœuf* (3), abonde sur les rives, et les noirs-marrons mangent son gros fruit. Il y a aussi une belle *ortie* à grandes feuilles rugueuses lobées, ressemblant un peu

(1) *Piper cubeba*. L.

(2) Hist. de la grande île de Madagascar.

(3) *Anona reticulata*. L.

à celles de notre figuier, et dont les fleurs sont en panicules (1).

An IX.

Fructidor.

Aux lieux boisés, près des cascades, il y a une fougère qui, au premier coup-d'œil, a l'air de certains grands *polypodes*. Sa fructification est disposée par lignes rameuses, comme dans une espèce que M. de Lamark a

(1) *Urtica* (sycophylla) *caule fruticoso*, *foliis oppositis*, *lobato-hastatis*, *crenatis*, *subtùs pubescentibus*; *floribus paniculatis*, *paniculis laxis*. N.

Cette plante est un peu ligneuse, et les cicatrices des feuilles demeurant sur les tiges, donnent à celles-ci un aspect écailleux. Les feuilles situées à l'extrémité des rameaux, acquièrent jusqu'à dix pouces de diamètre; elles sont d'un vert foncé, comme hastées, trilobées, et avec des crenelures assez larges sur leurs bords. Ces feuilles varient cependant à cinq lobes, et quelquefois ces lobes sont assez profonds. Les fleurs sont disposées en panicules très-lâches, qui, dans le tems de la floraison, s'entremêlent et forment comme une touffe à l'extrémité des rameaux et entre les pétioles des feuilles, qui sont longs et charnus.

L'*urtica sycophylla* croît dans d'autres endroits de l'île de Bourbon; par-tout elle choisit les galets désunis.

Observation. Aucune des orties des Iles-de-France et de Mascareigne, n'occasionne de prurit quand on les touche, malgré que plusieurs soient couvertes de petits poils courts.

An IX. Fructidor.

nommée la *doradille prolifère* (1). Cette plante doit former avec quelques autres un genre nouveau (2).

---

(1) *Asplenium proliferum.* Encyc. mét. dic. n°. 23.

(2) Nous appellerons ce genre *callipteris*, de καλοσ *beau*, et de κlεριο, *fougère*, parce que les espèces qu'il renfermera sont également élégantes, et par leur port, et par la disposition de leur fructification. Il suivra le genre *hemionitis*, L., et précédera l'*asplenium*.

Son caractère est d'avoir *la fructification disposée par lignes parallèles aux nervures des frondes, et rangée sous une écaille longitudinale située contre la nervure.*

Observation. Dans les *callipteris* qui me sont connus, il y a de la fructification à droite et à gauche des nervures, aux deux côtés et sur le milieu desquelles sont portées les écailles.

Les *callipteris* diffèrent des *hémionites*, en ce que, dans ces dernières, la fructification est nue et sans écailles, et des *doradilles*, en ce que celles-ci ont l'écaille du côté opposé, et que leur fructification est située entre l'écaille et la nervure.

Nous connaissons déjà quatre espèces de *callipteris*, savoir :

* à frondes simples,

1. *Callipteris* (castaneifolia) *frondibus ovato lanceolatis, mucronatis, extremitate serratis.* N.

Cette plante m'a été communiquée par M. Ventenat, qui l'a reçue de Saint-Thomas dans les Antilles.

** à frondes composées,

2. *Callipteris* (sylvatica) *frondibus pinnatis, pin-*

Le *lycopode nu* (1), le *polypode phymatode* (2), abondent aux lieux secs. Entre les

---

nis lineari lanceolatis, regulariter dentatis, fructificationibus omnibus distinctis. N.

Cette espèce, plus petite que la suivante, acquiert jusqu'à deux pieds et demi de longueur; ses frondes partent d'une grosse racine à fleur de terre : elle croît dans les bois du centre de l'Ile-de-France.

3. *Callipteris* (prolifera) *frondibus pinnatis, pinnis lineari-lanceolatis, crenatis, fructificationibus anostomosantibus.* N. *Lingua cervina, aspera et undulosa.* Plum. fil. 89, T. 107. *Asplenium proliferum.* Lam.

C'est l'une des plus belles fougères qui existent; ses frondes, épaisses et charnues, acquièrent jusqu'à quatre pieds de longueur. Les bulbes prolifères et axillaires, analogues à ceux de certaines liliacées, concourent, avec son élégante fructification, à la rendre singulière.

Cette espèce est également commune à Bourbon et à l'Ile-de-France dans les bois et certains lieux frais.

4. *Callipteris* (arborescens) *frondibus bipinnatis.* N. Celle-ci croît dans la rivière de Saint-Denis.

Son tronc est gros, et il en sort de grandes frondes, longues de quatre à six pieds, et même davantage; elles sont d'un vert foncé, bipinnées, à pinnules lancéolées linéaires, profondément crénelées, et presque pinnatifides.

Observation. Le genre *callipteris* est si naturel, que toutes les espèces se ressemblent par la disposition de leurs nervures. La fronde de l'espèce simple a le plus grand rapport avec les pinnules des espèces composées, qui les ont toutes alternes.

(1) *Lycopodium nudum.* L.

(2) *Polypodium phymatodes.* L.

An IX. Fructidor.

fougères des endroits humides et baignés par l'eau, on trouve un beau *souchet* (1) et le *capillaire de Montpellier* (2), tel qu'il se voit dans nos puits. Sur certaines roches saillantes et découvertes au-dessus des eaux du torrent, je vis une autre fougère plus petite, et que j'avais déjà trouvée à Ténériffe (3); elle pourrait bien n'être qu'une variété de notre *adiante ;* mais ses dimensions bien moins considérables, ses folioles fort entières, cunéiformes, sans lobes ni déchirures; et ses onglets, plus grands en comparaison, pourraient bien suffire pour la considérer comme une espèce distincte.

Aux lieux obscurs, la terre fraîche est tapissée par deux espèces de *marchantes* et par un *anthoceros*. Dans les eaux, on voit en abondance la *jongermanne grasse* (4), toute pareille à celle d'Europe; une *conferve*, que j'avais déjà trouvée dans les environs de Bordeaux (5); une autre espèce du même genre, aussi fréquente en Europe, qui avait jusqu'ici

---

(1) *Cyperus flabelliformis.* Rottb. n°. 57, t. 12, fig. 2.
(2) *Adiantum capillus Veneris.* L.
(3) *Adiantum Æthiopicum.* L.
(4) *Jungermannia pinguis.* L.
(5) *Conferva* (Draparnaldi) *oespitosa : filamentis*

échappé aux naturalistes, et que j'ai appelée *atroverte* (1); enfin, une *ulve* ou *tremelle*, car ces deux genres ne sont pas bien séparés. J'avais déjà rencontré ce dernier végétal dans

---

ramosissimis, tenuioribus, subgelatinosis, articulatis: ramulis subulatis fasciculatis. N.

Elle est de la couleur verte la plus élégante, molle et flexible, un peu gélatineuse : quand on la sort de l'eau, ses filamens s'unissent comme une mucosité.

Cette espèce est voisine du *conferva glomerata* L. et du *rupestris* ; elle diffère de la première, par ses ramifications plns fines, et qui ne sont pas glomerées par paquets recourbés; elle diffère de la seconde par la disposition de ses rameaux et par l'*habitat.*

Elle couvre les galets, aux lieux où le courant est rapide ; je l'ai souvent vue mêlée avec la *conferva gelatinosa*, L., qui se trouve également à l'Ile-de-France.

(1) *Conferva* (atrovirens) *cespitosa : filamentis simplicibus, brevioribus cylindricis gelatinosis.* N.

Elle croît sur le limon, les pierres et la terre, au fond des eaux ; ses filamens excèdent rarement une ligne de longueur. Cette espèce rentrerait dans le genre des *oscillatoires* de M. Vaucher, si on l'adoptait. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les observations de ce naturaliste sont fondées ; le savant Draparnaud fixera nos incertitudes à cet égard ; il promet au public une monographie des *conferves*, qu'il est seul capable d'exécuter et dont la botanique a bien besoin.

An IX. Fructidor.

les ruisseaux de nos départemens et des Canaries. On peut la rapporter à deux ou trois espèces des botanistes.

C'est dans des petites mares le long de la rivière, et au sortir de l'encaissement, que croît un *cotylet*, dont le feuillage est si semblable à celui du *cotylet* de nos prairies humides, que je le confondis d'abord avec lui : mais sa floraison me tira de mon erreur ; c'est, je crois, le *cotylet ombellé* (1).

Le *gyrin* (2), un petit *ditisque*, sont les insectes qui vivent dans les eaux de la rivière, avec une *écrevisse*, qu'on appelle dans le pays *chevrette*. Elle ressemble exactement à la *squille*, aux grosses pattes près, qui sont absolument pareilles à celles de notre écrevisse d'eau douce.

Dans les endroits creux, qu'on nomme *bassins bleus*, à cause de la couleur apparente de l'eau, qui a quelquefois six à sept pieds de profondeur, il y a, dit-on, de monstrueuses anguilles, et un petit poisson qu'on nomme *loche :* je ne l'ai pas vu.

Une jolie coquille du genre *patella* habite encore le torrent, et se retrouve dans toutes

(1) *Hydrocotile umbellata.* L.

(2) *Gyrinus natator.* L.

les rivières où il y a de l'eau pendant les quatre saisons ; elle s'applique contre les roches, d'où les noirs l'enlèvent pour en manger le coquillage bouilli. J'ai cru remarquer que cette *patelle* est plus petite aux embouchures des rivières, et est plus grosse vers leur origine, où elle a souvent des dimensions doubles. Je l'ai nommée *patelle de Bourbon* (1).

---

(1) *Patella* (Borbonica) *testâ ovali, posticè recurvata, maculis albidis subtriangularibus.* N. Pl. XXXVII. Fig. 2.

Cette coquille a de six à treize lignes de longueur : sa forme est ovale ; elle fait véritablement le passage des *nérites* aux *patelles*. Dans le système, elle doit être placée à côté du *patella porcellana*.

Tout le test est recouvert d'un drap marin, fort difficile à enlever, et dont la couleur brunâtre et foncée dérobe la teinte violette et les taches blanches en forme d'écailles, qui parent ce test. Il est plus épais que dans toutes les coquilles d'eau douce, comme si, destiné à vivre dans des torrens où les pierres s'entrechoquent sans cesse, la nature avait voulu donner à l'animal qui l'habite, une demeure plus solide.

L'intérieur de la coquille est bleuâtre, avec une lèvre ou cloison transversale et postérieure, qui occupe le sixième de la longueur.

L'animal n'étend hors de son test que ses deux petites

An IX.
Fructidor.

Les monts que traverse la rivière de Saint-Denis viennent mourir au bord de la mer, et leur racine ressemble à une plaine. Leur pente est extrêmement douce, pendant plus d'un quart de lieue : mais cette pente si douce, que couvrent en grande partie la culture et des habitations, n'est pas un attérissement formé par les eaux de la rivière, comme on le croit d'abord, mais un sol créé par des courans de laves. De l'embouchure de la rivière, on peut, en la remontant, observer ces courans, à mesure qu'ils s'épaississent. Du côté opposé à Saint-Denis à la base de la montagne des Signaux, on voit une partie de ce plateau volcanique, sur lequel est situé le magasin à poudre, et dont la surface, étant généralement inculte et sèche, présente, quoi-

tentacules filiformes, et un rebord membraneux circulaire, garni inférieurement de papilles : il est grisâtre ; et sous la peau de son ventre, existe un opercule de toute son étendue, si l'on peut appeler ainsi un osselet intérieur, mince, obrond et transparent.

On voit souvent sur la *patelle de Bourbon*, des petits corps ovales et aplatis qui y sont appliqués ; on ne les en détache pas aisément : on les reconnaît pour de jeunes coquilles de la même espèce, qui se détachent de leur mère, quand elles sont assez avancées en âge pour vivre seules au milieu de l'onde écumante.

qu'herbeuse,

qu'herbeuse, des quartiers de roches informes épars, et dont le désordre et la nature font aisément reconnaître la superficie d'un courant de lave détérioré par les siècles. En examinant d'ailleurs la cassure de ce plateau, soit dans le côté ouest de la rivière, soit le long de la mer, où il y a des cavernes, on le trouve formé de couches semblables à celle du reste des monts.

CHAPITRE VIII.

Excursion a la Plaine des Chicots.

Après avoir pris dans la rivière de Saint-Denis une idée des autres torrens de Mascareigne; avant que de faire le tour de l'île, et en attendant qu'il fît plus chaud pour visiter ses sommités les plus élevées où il fait souvent un froid rigoureux, je projetai un voyage à la plaine des Chicots. Je me procurai d'abord un guide-pratique des lieux les plus sauvages où l'on va chasser les marrons; on l'appelait *François Cochinard:* il était libre et chasseur de profession. Si quelques naturalistes suivent nos traces et entreprennent de visiter les endroits curieux de l'intérieur de Bourbon, nous les engageons, pour leurs intérêts, à prendre avec eux François Cochinard, qui est intelligent, complaisant, fidèle, et qui ne laisse pas manquer de gibier quand il y a possibilité de s'en procurer.

M. Jacob, fils du gouverneur, un autre jeune homme de Saint-Denis et M. de Jouvancourt

An IX.

Fructidor.

voulurent m'accompagner. Ce dernier, auquel une étroite amitié me lie, m'a suivi dans toutes mes autres courses, et n'a pas peu contribué, par son amabilité, à me rendre tant de fatigues supportables.

Nous prîmes chacun un noir avec nous; et y compris notre guide, notre troupe allait à neuf en tout. Il n'était pas question de mener des chevaux à cause des mauvais chemins et des précipices que nous devions rencontrer; il fallait se résoudre à bien des privations et à coucher au bivac. Pour peu qu'on s'éloigne des côtes de Bourbon, on ne tarde pas à se séparer de tous les lieux habités et même habitables. Il faut strictement calculer sur les provisions qu'on emporte et les proportionner aux forces des noirs auxquels il ne faut donner alors guère plus de trente livres de poids à porter. Cette fois-là, je n'avais pas l'expérience du pays, et je ne m'y pris pas si bien que par la suite; cependant, le voyage n'en fut pas moins heureux.

Le détail des préparatifs pourra paraître minutieux à certaines personnes; mais comme j'écris pour les naturalistes qui voudront voyager après nous dans les mêmes lieux, ils pourront se trouver fort bien de mes avis.

Dans ces sortes de voyages, on peut évaluer

la consommation journalière à deux livres de maïs pour un noir, et à une livre et demie de riz pour un blanc. Nous emportâmes donc une cinquantaine de livres de chacun de ces grains, avec du sel, nous en remettant à la providence pour les accessoires de nos repas. Du rhum de la Jamaïque pour nous, et de l'arac pour nos gens, furent les provisions liquides; nous y joignîmes un peu de café en poudre et du sucre.

Les liqueurs fortes sont indispensables dans les pays chauds, et il en faut porter des plus violentes, dont une petite quantité, soit pure, soit étendue d'eau, suffit de préférence au vin, parce qu'il faudrait une plus ample provision de cette dernière liqueur embarrassante par la fragilité des vases où on la renferme.

Une marmite faisait toute notre batterie de cuisine; nous prîmes de grosses capotes avec des nattes pour la nuit: je plaçai dans une petite malle de fer-blanc, dont je me faisais suivre, pour avoir à tout événement du linge de corps sec; je plaçai, dis-je, une bonne rame de papier brouillard, pour préparer, selon mon usage, les plantes recueillies dans les deux ou trois premiers jours du voyage, celles des derniers pouvant se conserver assez fraîches dans

An IX.

Fructidor.

la boîte d'herborisation, pour n'être mises sous presses qu'au retour.

Tout notre attirail allait bien à deux cents livres pesant, ce qui faisait cinquante livres pour chaque esclave, et les fatigua le premier jour; mais, grâce à l'arac, ils n'y prirent pas garde; et d'ailleurs leur charge diminuait à chaque repas.

Pour moi, je pris un petit havre-sac impénétrable à l'eau : il contenait deux crayons, des plumes avec deux canifs, des ciseaux, un couteau, un gobelet de cuir, un peu de gomme élastique, une petite boîte doublée en liége et des épingles, de petites pinces, une loupe avec quelques feuilles de papier de Hollande pour prendre des croquis, et un cahier de papier blanc pour écrire sur les lieux mes remarques et mes observations. Par la suite, j'ai reconnu qu'il étoit fort utile d'ajouter à tout cela un petit registre en papier de trasse, relié et fermant avec des cordons, pour préparer de suite ces petites plantes qui, confondues avec les autres dans la boîte d'herborisation, pourraient s'égarer ou devenir méconnaissables.

Nous partîmes de Saint-Denis le 8 fructidor, vers cinq heures du matin, par la route qui conduit à lapartie du vent de l'île; mais nous

la quittâmes bien vîte au lieu appelé *Butor*, pour monter vers un ravin qu'on nomme *Premier Bras*; nous le traversâmes au soleil levant, vers six heures un quart, et par le plus beau tems possible. C'est dans ce Premier Bras qu'est ce qu'on nomme le *Chaudron*, à côté du morne des *Patates à Durant:* ces lieux eussent mérité un voyage particulier que j'avais projeté, mais que je n'ai pu faire.

Le morne des Patates à Durant ressemble à un cône tronqué; on le distingue de chez M. Fabien, et de toutes les rues de Saint-Denis. J'estime que son sommet a au moins sept cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer; c'est évidemment un ancien mamelon du volcan: la partie occidentale de sa base forme un des côtés de la ravine du même nom à sa naissance, ravine qui, avec celle du Butor et les autres torrens voisins, ont formé un attérissement que nous traverserons en faisant le tour de l'île.

Pour le Chaudron, c'est un trou immense en cône renversé, dont le fond est souvent plein d'eau, qui y tombe en cascade au tems des pluies par le côté le plus élevé. Ses parois coupées à pic, sont arides et offrent une lave continue de couleur rougeâtre aux endroits qui,

AN IX. Fructidor.

par leur trop grande rapidité, ne peuvent supporter aucune sorte de verdure. Le Chaudron ressemble au vaste cratère d'un volcan éteint et délabré.

Nous avions déjà commencé à monter, et la pente devenait plus forte. Nous traversâmes l'habitation de madame la Bérangerie à huit heures moins un quart; nous nous arrêtâmes dans la Cafeterie, déjà haute, pour prendre notre premier repas. Le thermomètre était à 18°: quant au baromètre, j'avais eu le malheur de casser le mien; et, malgré toutes les démarches imaginables, je ne pus m'en procurer un autre.

Les habitations de Mascareigne ont, dans l'origine, été concédées comme des rayons d'une circonférence; de sorte qu'elles sont généralement fort étroites, fort longues, et s'élèvent jusqu'aux sommets les plus sourcilleux; leur forme les fait comparer par les créoles à des rubans de queue. Celle où nous étions, et que nous ne devions pas quitter de tout le jour, me parut très-belle; elle était remplie de *palmistes*, qui paraissaient avoir été ménagés dans le défrichement; des orangers et des *vancassayers* l'ornaient aussi.

Le vancassayer est un des plus beaux ar-

bres à fruits que je connaisse. On pourrait, je crois, le séparer de l'oranger, dans le genre duquel il se place naturellement, et en former une espèce particulière, dont le caractère se tirerait de plusieurs de ses parties, particulièrement de la disposition de ses fruits, qui sont bien plus petits que des oranges; leur écorce, presque rouge, est cassante, à peine odorante. Ces fruits sont divisés en tranches plus distinctes que dans toutes les autres *hespéridées* (1). La *vancassaye*, outre la beauté de sa couleur, qui contraste avec le vert très-noir des feuilles de l'arbre, est d'un goût exquis : ce goût me semble avoir un peu de rapport avec le raisin.

Le *vancassayer* est originaire de Madagascar; du moins Flaccourt le mentionne-t-il comme un des fruits de cette île, où on l'appelle *voangissayes;* nom que l'on a conservé et adouci.

On cultive depuis peu à Bourbon, et ce fruit y est encore rare, une variété de *vancassayes*, qu'on dit être venue du Cap: elle est infiniment plus grosse et bien meil-

(1) *Hespéridées* est le nom que Ventenat a donné à la famille naturelle qui renferme les orangers et les citronniers. Tabl. du R. vég. T. III, p. 152.

AN IX.

Fructidor.

leure que la petite espèce de Madagascar.

Vers trois cent cinquante toises environ, nous passâmes à un petit poulailler, gardé par un vieux noir. On n'a pas encore défriché plus haut; et c'est le dernier établissement que nous ayons rencontré. Après, commence le bois de bout, d'abord un peu clair, mais devenant plus épais ensuite, et très-fourré dès l'endroit appelé *les Trois-Jours*, qui est un repos de chasse.

Les Trois-Jours sont situés derrière le Chaudron, au bord d'une petite ravine qui se jette dans le premier bras; l'eau n'y coule pas souvent, mais on en trouve en tout temps de fraîche et de stagnante dans les trous des roches qui forment le lit du torrent. Dans ce lit, sont quelques grottes, basses et peu profondes, où les noirs marrons se retirent et font du feu quand le desséchement des eaux le permet. Ces grottes sont formées dans une couche de laves compactes, qui constitue le sol.

Jusqu'ici la montée n'avait pas été très-rude: le bois était rempli d'arbres curieux, entre lesquels le *palmiste* n'est pas le moins intéressant. Le *palmiste* acquiert une élévation prodigieuse : j'en ai vu qui avaient jusqu'à cent cinquante pieds de haut, et tout au plus

dix pouces de diamètre au plus fort du tronc, qui est très-droit ou sinueux.

An IX. Fructidor.

On est d'abord surpris que le palmiste, dont la tête présente une certaine surface aux vents dans la région desquels elle se balance, puisse résister aux plus fougueux ouragans, qui cassent, déracinent et transportent à leur gré des arbres ramassés, peu élevés au-dessus du sol, et d'un diamètre qui semble promettre de la solidité.

La tige du palmiste va toujours en diminuant vers la cime et en s'élargissant vers la base, où elle a souvent la forme d'un oignon; elle est composée de fibres ligneuses d'une dureté prodigieuse: son écorce est fendillée, assez lisse, grisâtre, et conserve toujours les impressions des feuilles qui se sont détachées successivement. Une grande quantité de petites racines *culmiformes*, dures, dont la partie supérieure des circonférencielles est la plupart du tems hors de terre, attachent l'arbre au sol.

La cime est formée de feuilles pinnées, de quatre à huit pieds de longueur, dont les pétioles sont un peu creusés en gouttière en dessus, arrondis en dessous, très-élargis à leur base. Cette base se dilate et forme une sorte de gaine ligneuse, arrondie, embrassant les pétioles des

AN IX. Fructidor.

feuilles intérieures qui s'enveloppent ainsi les unes les autres ; les pinnules sont longues, linéaires, flexibles, d'un beau vert.

Les feuilles vont en divergeant, et, s'abandonnant aux vagues de l'air, ressemblent à des panaches d'aigrettes agités ; elles paraissent successivement, et sortent les unes après les autres du cœur de l'arbre, à mesure que les vieilles tombent. Les jeunes, avant de s'épanouir, engainées les unes dans les autres, forment ce qu'on nomme la *flèche*, longue de trois ou quatre pieds, pointue, roide, et paraissant toujours droite, malgré que le vent agite le palmiste avec violence.

Les fleurs naissent d'entre la base des pétioles, à mesure que les pétioles extérieurs tombent par vétusté ; de sorte qu'elles voient tour-à-tour la lumière (1), et paraissent sortir de la base de la tête du palmiste. Ces fleurs sont réunies en grand nombre sur une espèce

(1) Du Petit-Thouars, dans un excellent mémoire qu'il a lu à l'Institut national sur la germination du *cycas*, a observé que les fleurs de palmiste sont formées dans le chou, (qui est, à proprement parler, un bourgeon), très-long-tems avant de se développer ; elles existent, dit-il, dix ans avant que de s'épanouir.

de grappe ou de panicule, qu'on nomme *ré-gime* dans les palmiers. Ce régime se dégage d'un spathe ovale, aplati et aminci par l'extrémité, qui s'ouvre transversalement en deux valves carinées dont la forme approche de celle d'une pirogue.

On distingue deux sortes de fleurs, les mâles et les femelles. Les premières n'ont pas de calice, mais une corolle à trois pétales, et six étamines dont les filamens sont tortus ou coudés; les secondes ont un calice et une corolle composés chacun de trois parties, et qui sont persistans. Un germe supérieur, nu et ovoïde, en occupe le centre. Ce germe devient un fruit en forme d'olive, dont il a la grosseur; son noyau, ou plutôt sa noix ligneuse, est recouvert d'un péricarpe verdâtre et un peu visqueux qu'enveloppe une pellicule d'un violet obscur, souvent couvert de poussière glauque. Toutes ces parties deviennent farineuses et d'un beau blanc; on les voit s'écailler et tomber quand le fruit est absolument mûr (1).

(1) Il paraît que les palmistes des Antilles, d'après ce que Jacquin et les naturalistes en disent, ne sont pas les mêmes que ceux des Indes et de nos colonies au-delà du Cap de Bonne-Espérance. Ces derniers, dont nous parlons, peuvent peut-être former un genre nou-

AN IX. Fructidor.

Les fleurs, qui ont une odeur fade et douceâtre, sont, ainsi que les rameaux du régime, d'une couleur blanche jaunâtre, qui ressemble à celle de l'ivoire un peu passée.

L'on appelle *chou-palmiste* le cœur de la cime, formé par les jeunes feuilles et les fleurs non encore développées et tendres; c'est un manger réellement délicieux, et ce que j'ai trouvé de plus agréable dans toutes les productions des pays chauds. Le *chou-palmiste* est d'un beau blanc, ferme et cassant sous la dent; son goût est fin et agréable. On le mange cru, au gros sel, en salade, bouilli, cuit sous la cendre, en sauce blanche ou au beurre, comme des asperges, frit au sucre; et de toutes les manières il est également agréable, et par son goût, et par ses formes, dont un cuisinier intelligent tire parti en l'offrant sur la table. Des naturalistes, dans leurs courses alpines, n'y font pas tant de façon; et nous mangions tout bonnement le *chou-palmiste* cuit sous les cendres dans ses enveloppes, ou cru, coupé en petits morceaux dans de l'eau, avec un peu de sel, comme des cerneaux, dont alors il avait

---

veau, qui différerait des *areca* par divers caractères que le savant Du Petit-Thouars fera connaître.

le goût et la consistance à s'y méprendre.
On dit que le grand usage de ce mets est nuisible, et qu'il donne le cours de ventre et la dyssenterie lorsqu'on en mange beaucoup. Pour moi, qui ai presque toujours vécu de *choux-palmistes* dans les bois de Mascareigne, je n'en ai jamais éprouvé la moindre incommodité.

Pour se régaler d'un *chou-palmiste*, il faut abattre l'arbre qui est très-dur, sur-tout quand il est vieux. En vérité, j'ai eu plusieurs fois des regrets quand j'ai réfléchi que, pour satisfaire mon appétit, je détruisais en un instant le fruit de trente et de cinquante années de végétation, qui avait résisté à mille tempêtes, et protégé de son ombre errante les arbres et les arbustes au-dessus desquels il s'élevait si majestueusement. Ce sont les gourmands qui sont cause que l'arbre précieux qui produit le chou est aujourd'hui peu fréquent à l'Ile-de-France, où l'on en envoie quelquefois de la Réunion. Dans cette dernière, il devient rare autour des quartiers; et bientôt il sera relégué dans les lieux inaccessibles, capables seuls de le mettre à l'abri de notre gloutonnerie. Les nègres-marrons en font leur principal aliment; n'ayant pas quelquefois d'instrumens pour abattre l'arbre, ou craignant que le bruit de sa chute n'at-

An IX. Fructidor.

tire le chasseur, ils grimpent sur son tronc uni, et avec un couteau bien tranchant séparent la tête à l'endroit où elle s'unit au bois.

L'utilité du *chou-palmiste* n'est encore rien en comparaison des services que le bel arbre, qui produit le chou, rend aux habitans de la Réunion. De ses feuilles on forme les camps de chasse et les couvertures impénétrables aux eaux des pluies, de beaucoup de cases et d'habitations.

Le bois fendu en deux et creusé sert à faire des canaux pour conduire les eaux; ces canaux passent pour incorruptibles. Lorsqu'on ne les creuse pas, on emploie encore les moitiés de palmistes pour construire des granges, des magasins et des maisons qui n'ont pas de beaux dehors à la vérité, mais qui ont de la solidité et de la durée.

L'*empondre* sur-tout est utile. On nomme *empondre* la base du pétiole qui, comme nous l'avons dit, est très-vaste, et a la forme d'une grande cuvette. J'en ai vu qui auraient contenu huit bouteilles d'eau. Quand les feuilles vieillies et desséchées se détachent de l'arbre, ces empondres ont acquis la consistance du bois: on les rencontre çà et là dans les forêts, où ils conservent souvent l'eau de pluie, ce qui est d'un

d'un grand secours quand on est éloigné des ruisseaux et des sources. AN IX.

On achète les empondres au bord de la mer afin de faire du sel. Pour cela on en place un grand nombre à côté les uns des autres sur la plage, et on les remplit d'eau de mer qu'on remplace à mesure qu'elle s'évapore jusqu'à ce qu'on ait une suffisante quantité de cristaux. Fructidor.

Comme chez les chasseurs de profession, les empondres composaient toute notre vaisselle: dans les voyages, pareils à celui que nous entreprenions, il est absolument inutile de se munir d'assiettes, de tasses ou de gobelets qui se brisent; on fait tout cela avec les pétioles de *palmistes* verts, différemment pliés et présentés au feu pour les durcir et leur donner la forme qu'on desire. La consistance des empondres secs est telle qu'on peut s'en servir pour faire le café et crever du riz; on les remplit d'abord avec de l'eau froide qu'on conduit au degré de chaleur convenable, en y jetant les uns après les autres un nombre suffisant de cailloux rougis au feu.

Du tronc coupé du *palmiste* découle une eau dont la quantité n'est pas considérable, mais qui suffit pour désaltérer un homme dont la soif n'est pas bien violente. On recueille cette eau

An IX. Fructidor.

dans un empondre qu'on place sous l'endroit dont on a détaché la cime; elle est d'une couleur d'opale et a du rapport avec l'eau dans laquelle on a fait fondre du sucre, mais son goût est bien plus agréable et un peu miélé.

Il y a plusieurs espèces de palmistes dans les Iles-de-France et de Bourbon; j'en ai reconnu trois auxquelles on peut conserver les noms qu'on leur donne dans le pays; savoir: le *palmiste blanc*, le *palmiste rouge*, et le *palmiste boure* (1).

---

(1) N°. 1. *Areca* (alba) *petiolis glabris, stipitibus inermibus*. N.

Tout l'arbre est glabre, sans poils ni épines. Son tronc s'élève moins que dans les espèces suivantes, et les marques des vieilles feuilles y sont moins sensibles.

L'empondre est verdâtre et uni; le régime est courbé; ses rameaux sont très-chargés de fleurs, et plus gros que dans les autres espèces. Dans les jeunes individus, les feuilles sont d'abord peu divisées, d'un vert gai, avec toutes les nervures d'un rouge agréable. Il ne croît guères dans les montagnes élevées; il est un peu littoral; on le rencontre fréquemment dans les habitations.

N°. 2. *Areca* (rubra) *petiolis glabris, subspinosis, stipitibus spinosis, spinis rectis*. N.

Cette espèce se fait remarquer dans les forêts des monts de hauteur mitoyenne, par sa grande éléva-

Quand on détache la tête des palmistes, il faut encore, pour en avoir le chou, qui a quel-

---

tion. Son tronc acquiert les dimensions les plus fortes, comme palmier.

Dans la jeunesse, la base des pétioles est d'un rouge brun et très-épineuse. Quelques spinules filiformes sont dispersées sur les nervures des folioles qui sont glauques en dessous.

La base de l'arbre est fort évasée; les impressions des feuilles tombées sont toujours remarquables sur l'écorce, et forment, en quelque sorte, des anneaux larges et remarquables dans le haut par une teinte de brique. Les empondres sont rougeâtres, avec de petites spinules.

Le régime est plus horizontal que dans l'espèce précédente; les rameaux en sont plus grêles, flexueux, coudés à leur insertion sur le rachis, qui est renflé à sa base et muni d'épines noires, en épinglès, assez fortes, divergentes, très-pointues, et qui ont quelquefois jusqu'à trois pouces de longueur.

N°. 3. *Areca* (crinita) *petiolis hirsuto-crinitis, stipitibus spinosis, spinis incurvatis*. N.

Ce palmiste n'est peut-être qu'une variété du précédent, avec lequel il a les plus grands rapports; il est néanmoins plus bas; il croît dans les forêts des plus hautes montagnes, et depuis trois jusqu'à huit cents toises au-dessus du niveau de la mer; sa tête n'est pas aussi belle que celle des deux espèces précédentes.

L'espèce de crin court ou de duvet rude et roussâtre

An IX.
Fructidor.

quefois un pied et plus de longueur, sur trois pouces et demi, ou quatre de diamètre; il faut, dis-je, employer la hache pour couper les empondres qui l'enveloppent. L'on peut, quand on n'a pas de hache, mettre la cime du palmiste au feu, qui réduit les envelôppes en charbon; on en dégage aisément alors le chou qui se trouve tout cuit; cette methode est usitée par les chasseurs et par les noirs-marrons.

Nous avions fait halte aux *Trois-Jours* pour dîner avec des merles que nous avions tués en route : ces merles ne sont pas les mêmes que ceux d'Europe (1); leur plumage tire sur l'ardoise et le bistre; ils font entendre une espèce de grincement chevrotant et aigu, qui m'a paru leur seul ramage; ils sont d'un très-bon goût, et d'une stupidité incroyable. En certains endroits peu fréquentés on peut les tuer

---

qui couvre ses pétioles, est souvent si épais, que l'empondre a l'air du dos d'un animal.

Les épines du rachis sont courtes, quelquefois flexueuses, le plus souvent courbées à leur base.

(1) *Turdus* (Borbonicus) *ex cinereo olivaceus, vertice nigro, abdomine crisoque ex olivaceo flavis, caudâ fuscâ, fasciis duabus obsoletis versùs apicem.* Syst. nat. XIII cur. Gmel. I. p. 821. *Merle de l'île de Bourbon.* Buff. Hist. nat. ois. 3. p. 395.

avec des gaules ; à peine partent-ils au coup de fusil; et j'en ai vu tuer qu'on avait manqués d'un premier feu sans qu'ils eussent bougé de place. AN IX. Fructidor.

Ici, par un très-beau tems, le thermomètre était à 16 °.

Vers une heure et demie nous nous remîmes en route, et fûmes toujours en montant dans le bois, quelquefois très-fourré, et sur des pentes souvent très-rapides.

Pendant le voyage j'herborisais, et la botanique me dédommageait bien de mes peines. A chaque pas quelques végétaux qui m'étaient inconnus, frappaient mes regards: les plus remarquables, outre des arbres divers, étaient des fougères parmi lesquelles des *trichomanes* variés à l'infini avec des *polypodes* et des *acrostiques* à feuilles très-entières. Le beau *dracena distique* (1), que nous avons vu dans les cascades de la rivière de Saint-Denis, était ici en abondance, sur les vieux arbres qu'il couvrait souvent de ses tiges nues, cicatrisées, courbées, entrelacées en cent manières et terminées par un véritable éventail de verdure, d'où sortait une magnifique panicule de fleurs blanches et d'une odeur suave.

---

(1) *Dracæna flabelliformis.* N. Voy. chap. VII, p. 270.

An IX.
Fructidor.

A trois heures un quart nous trouvâmes les premiers *calumets* (1).

Le calumet est une des plus belles graminées qui existent : cette plante qui appartient au genre du bambou, forme des groupes serrés

---

(1) *Bambusa* (Alpina) *ramis verticillatis*, *culmo simplici*. N. Pl. XII.

Nastus. Juss. gen. Plant. p. 34. Encyc. mét. Pl. 262, fig. 1. (mala). *Nastus Borbonicus*. Syst. nat. XIII. cur. Gmel. II. p. 580.

Les caractères du *nastus*, donnés par M. de Jussieu, sont très-exacts ; mais, comme ils conviennent aussi au *bambou* dont on fait un genre séparé d'*arundo*, le *nastus* ne sera qu'un *bambusa*.

Vildenow a rapporté, comme synonyme, le *nastus* de M. de Jussieu, à son *bambusa verticillata* qui, étant épineux, n'a cependant aucun rapport avec le calumet de Bourbon.

Comme la figure du calumet dans l'Encyclopédie méthodique, n'en donne pas une idée juste, nous avons fait graver la plante qui fait l'ornement des monts où nous voyageons, et nous lui avons donné un nom, puisqu'aucun de ceux qu'elle porte jusqu'à ce jour, ne peuvent demeurer.

Le calumet acquiert jusqu'à cinquante pieds de hauteur ; rarement il excède deux pouces et demi de diamètre : je l'ai trouvé en fleurs au commencement de vendémiaire ; alors les étamines pendent hors des épillets ; leur filet est long et flexible.

que balancent les vents, et qui confondent leur verdure sombre avec la verdure plus gaie de divers arbres entre les branches desquels ils élancent leurs sommités. C'est une plante alpine dans la force du terme ; on ne la trouve jamais à moins de six cents toises au-dessus du niveau de la mer, et elle dépasse rarement la région de huit. M. Hubert, qui avait dessein d'orner ses jardins de *calumets*, n'a jamais pu réussir à les cultiver dans ses habitations. Le *calumet* forme tout autour de Mascareigne une ceinture particulière et remarquable, qui n'est interrompue que par le grand pays brûlé où les laves ne peuvent supporter de végétation vigoureuse. Je regarderais assez volontiers cette ceinture comme une véritable zone tempérée, qui sépare l'inférieure ou torride, de la supérieure ou froide; nous y trouvâmes le tems très-doux : le thermomètre, par un grand soleil et un ciel clair, se tenait à l'ombre à 16°.

J'aurais desiré pouvoir, sur ma carte physique, tracer la région des *calumets* qu'il serait très-intéressant de déterminer, mais trop de données m'ont manqué à cet égard ; au reste les chasseurs créoles connaissent bien cette ceinture de *bambous*, et se servent souvent pour

AN IX.

Fructidor.

désigner la hauteur d'un lieu où ils ont chassé ; de sa distance aux *calumets*.

Ici le nombre des plantes à fleurs distinctes diminua ; le bois devint plus clair et composé d'arbres moins hauts, mais diffus et occupant une surface quelquefois immense. Il semblait qu'ils n'osassent pas étendre leur feuillage en hauteur, pour éviter la température des régions supérieures qui deviennent de plus en plus froides, et profiter de la chaleur qu'exhale la terre ; en revanche la cryptogamie étalait bien plus de richesses ; les mousses et les algues les plus élégantes couvraient le sol et les écorces. Parmi elles il y avait des espèces européennes, telles que les *lichens globifère* (1), *pulmonaire* (2), *scrobiculé* (3) et *canin* (4) ; *les hypnes crête de coq* (5), *prolifère* (6), etc. : il semblait, en un mot, que la végétation fût plus analogue à celle des pays tempérés. Des *carex*, des *stellaires*, un cé-

---

(1) *Lichen globifer*. L.
(2) *Lichen pulmonarius*. L.
(3) *Lichen scrobiculatus*. L.
(4) *Lichen caninus*. L.
(5) *Hypnum crista castrensis*. L.
(6) *Hypnum proliferum*. L.

raste, des *bruyères*, des *andromèdes*, des *lycopodes* me rappelaient les Pyrénées.

An IX. Fructidor.

Vers quatre heures et demie nous étions arrivés au lieu où nous avions dessein de passer la nuit. On trouve à la droite et à la gauche, de l'eau stagnante dans des ravines couvertes d'arbres bas, entremêlés de fougères et d'orchidées qui forment un ombrage presqu'impénétrable au jour. Parmi ces arbres qui empêchent une partie de l'évaporation des eaux, en les garantissant des rayons du soleil, je remarquai une espèce de *vacoi* (1), que les créoles nomment *vacoi marron*, bien différent de celui qui croît au bord de la mer et qu'on cultive assez généralement.

Le *vacoi marron* est un arbre dont les rameaux filandreux, flexibles et vagues se fourchent et s'étendent çà et là parmi les autres: ses feuilles, réunies à l'extrémité des branches, sont longues et ensiformes ; je n'ai pas vu ses

(1) *Pandanus* (montanus) *caule arboreâ*, *ramis sparsis*, *furcatis*, *flexuosis*, *fructibus oblongis*. N.

Cet arbre singulier acquiert de cinq à dix pieds de hauteur, et s'appuie sur les branches voisines ; ses rameaux sont plus longs, en comparaison, que ceux des espèces dont nous parlerons par la suite : son fruit sur-tout le distingue des autres *vacois*.

An IX.

Fructidor.

fleurs mâles; les femelles produisent une espèce de cône oblong, composé d'un grand nombre de graines saillantes et polygones.

Le ciel toujours pur et le soleil brillant sur l'horizon, par le plus grand calme, le thermomètre tombait, et à quatre heures trois quarts il n'était qu'à dix et demi. Nous réparâmes et relevâmes un petit boucan, que Cochinard nous dit avoir construit trois ou quatre ans auparavant. Je crus remarquer que là les palmistes étaient moins hauts et plus fréquemment couverts d'*usnées* (1) ainsi que les autres arbres.

A huit heures du soir nous entendîmes distinctement deux coups de canon de retraite: celui de Saint-Denis, dont le son nous venait par le premier bras, et celui de Sainte-Marie qui nous arrivait par la rivière des Pluies, au bord de laquelle nous étions adossés. Conduit par les encaissemens des rivières, on n'a pas d'idée combien le bruit du canon et du tonnerre, même celui d'un coup de fusil, dure long-tems dans la nuit, et combien de fois il est répété et réfléchi par les échos.

(1) *Lichen articulatus*. L. *Lichen floridus*. L. *Lichen plicatus*. L. Les mêmes qu'en Europe, avec trois autres espèces voisines, mais différentes.

La température était fraîche, et le thermomètre à 8°, tandis que dans les bas il était au moins par 18 ou 20° à la même heure. An IX. Fructidor.

Je m'estimais par sept cents toises, et dans la nuit je fus réveillé plusieurs fois par le froid, quoique j'eusse fait entretenir du feu pendant toute sa durée, et que je fusse vêtu et enveloppé dans une bonne couverture de laine.

Sur le matin, le ciel était embrumé, le tems humide, les arbres dégouttans de rosée, le thermomètre, à six heures, avait monté à 9°.

Nous fîmes d'abord du café, chose nécessaire quand on couche par terre, qu'on est transi, et qu'on ne se nourrit pas de choses bien savoureuses. C'est un usage général à la Réunion que de prendre trois, quatre, et quelquefois cinq tasses de café dans le jour; les plus pauvres chasseurs, qui, lorsqu'ils vont passer un mois aux bois, n'emportent qu'un certain nombre de charges de poudre et de plomb, leur pipe et leur briquet, n'oublient pas le café. Ils le prennent sans sucre, ce qu'ils appellent *café amer*, ou avec du miel lorsqu'ils en rencontrent, ce qu'ils nomment *café noir*: ils prétendent que cela leur vaut mieux que toutes

An IX. Fructidor.

les liqueurs fortes possibles. Quant à moi, qui suis sujet à de fréquentes migraines, et qui, malgré les fatigues que je me suis données dans mes courses, n'en ai presque pas ressenti à la Réunion, j'en ai été préservé, j'en crois si les créoles, parce que je me suis mis à leur usage, et que malgré ce que disent les détracteurs du café, j'en ai pris beaucoup et plusieurs fois par jour.

Les noirs firent cuire le riz et le maïs pour toute la journée. Nous partîmes vers neuf heures, profitant d'un embelli qui avait commencé vers sept heures vingt minutes. Le thermomètre était alors monté d'un degré seulement, c'est-à-dire à 10°.

Pour faire gonfler le riz et l'empêcher de se réduire en bouillie, on le couvre lorsqu'il a bouilli, avec des empondres ou des feuilles qui le garantissent du contact de l'air extérieur, et on le laisse sur le feu. Il ne faut pas employer à cet usage toutes les feuilles indifféremment, car il y en a de vénéneuses, ou qui donnent au riz une mauvaise odeur. Ici nos gens se servirent des feuilles d'un arbre qu'ils confondaient mal-à-propos avec ce qu'ils appellent *mahau*. Cette prétendue espèce de mahau est un superbe arbre souvent peu élevé et noueux, qui

appartient au genre *ambora* de M. de Jussieu (1). An IX. Fructidor.

Bientôt les *palmistes* cessèrent; Cochinard nous prévint que, si nous voulions en manger plus haut, il fallait en faire provision, ainsi que d'empondres, et nous arrivâmes, après une demi-heure de marche, sur une montée quelquefois rude, à l'origine d'une arête très-élevée, nommée d'*entre-deux*, arête que forment le premier bras à droite, et le bras de Montauban à gauche. Ce dernier ravin tombe dans la ri-

---

(1) *Ambora* (tomentosa) *foliis obovatis, supernè hirsutis, subtùs tomentosis.* N. Pl. XIII.

Je n'ai pas trouvé les fleurs femelles de ce bel arbre, dont le tronc n'est ni droit, ni élégant. Ses rameaux sont verdâtres, avec des poils courts et qui ont une certaine rigidité.

Les feuilles sont opposées, ovoïdes ou rondes, un peu acuminées, longues et larges de trois à six pouces, avec un pétiole assez épais. Ces feuilles ont une certaine consistance; elles sont munies de nervures très-saillantes, sur-tout en dessous, d'un vert gai en dessus, avec un duvet court qui leur donne, au toucher, du rapport avec celles du *jac.* (*artocarpus intagrifolius*). La page inférieure est blanche, très-tomenteuse et assez douce. Les fleurs mâles forment des grappes aux aisselles des feuilles, sur les rameaux tendres; elles sont extérieurement velues, ainsi que leurs pétioles; leurs étamines sont de couleur de lie de vin.

An IX.
Fructidor.

vière des Pluies ; le cap, qu'il fait avec elle, se nomme *Morne de Montauban.*

Nous traverserons par la suite beaucoup de ces arêtes d'entre-deux, situées entre l'origine de deux encaissemens contigus : celle-ci est élevée d'environ huit cents toises au-dessus de l'Océan, et de deux cent cinquante à trois cents au-dessus du fond de la rivière des Pluies et du premier bras ; elle est étroite et sinueuse ; nous mîmes un quart-d'heure à la franchir. Elle est ombragée d'arbustes grêles, que nous allons désormais retrouver dans tous les hauts, et qui couvrent en général les pentes très-rapides, soit des encaissemens, soit des montagnes très-hautes : ces arbustes sont un *gnaphalium* des *blœria*, des *bruyères*, une superbe *armoselle* (1), un *hyperic à fleurs jaunes*, dont nous parlerons par la suite, etc. Ici le nombre des mousses augmentait encore : outre des espèces européennes, il y en avait de propres au sol, ainsi que plusieurs fougères superbes, parmi lesquelles notre *pteris aquilin* (2),

(1) *Seriphium* (passerinoïdes) *foliis minimis, acerosis, adpressis, ramulis tomentosis filiformibus, floribus racemosis.* Encyc. mét. dic. n°. 6.

(2) *Pteris aquilina.* L.

que j'avais déjà revu à Ténériffe, et un beau *polypode dichotome*, qui n'est pas du tout le même que celui que nous avons trouvé sur le *Pouce* à l'île Maurice, mais qui malheureusement n'offrait pas de fructification.

AN IX. Fructidor.

Comme les arbustes de l'arête étaient bas, nous distinguions la mer au loin par-dessus les hauteurs de Sainte-Marie.

Après l'arête, nous rentrâmes dans le bois; mais là il ne ressemble plus aux bois des plaines ou des monts peu élevés: cette différence totale se remarque, malgré qu'on ait passé par des nuances intermédiaires. Les forêts des lieux bas, composées de grands arbres qui tendent toujours à s'élever, réunissant leur cime à la hauteur que comporte leur espèce, forment un ombrage continu qui permet à peine à des végétaux plus timides de profiter des bienfaits de la lumière; aussi ne trouve-t-on dans ces bois qu'un petit nombre de plantes modestes, des mousses en gazons, et beaucoup de fougosités que la putridité et l'obscurité favorisent: on y circule assez aisément; et si, lorsqu'ils ont acquis leur plus grande majesté, on y rencontre quelque obstacle, ce sont en général des broussailles épineuses qui les embarrassent.

A l'élévation où nous sommes, une couche

An IX. Fructidor.

peu épaisse de terre végétale épandue sur des lits compactes et volcaniques ne suffit pas pour que le petit nombre d'espèces qui peuplent ces régions, puisse étendre librement ses racines qui sont obligées de ramper sur la lave à la surface du sol. D'un autre côté l'air froid supérieur comprime en quelque façon la crue, de sorte que toute la végétation contenue dans une zone étroite par les frimats et par les rochers, prend une physionomie particulière. Les racines et les branches semblent s'entremêler: le tronc se divise dès sa base courbée et tortueuse; il se ramifie sur une surface souvent étendue et de manière à former sur les trous et les anfractuosités du sol, des ponts et des jetées que couvre une végétation étrangère et parasite: aux fourches des branches sont toujours notre *dracena à éventails*, de beaux *angrecs*, trois ou quatre poivres à feuilles grasses (1) que dans le pays on nomme *pourpier*, trois jolis *gui* (2) dont l'un a en petit la

(1) *Piper rotundifolium.* L.
Piper obtusifolium. L.
Piper verticillatum. L. etc.
(2) *Viscum rotundifolium ?* L.
Viscum opuntioïdes. L.
Viscum capense ? L.

figure

figure d'un *cacte raquette*. Les plus belles fougères paraient la terre. Je remarquai dans le nombre un beau *lonchite* dont les feuilles ont une couleur obscure (1), et que je crois différent du *lonchite velu* (2) si commun à l'Ile-de-France. C'est ici que croissaient deux élégantes espèces que Cochinard nommait fougères d'or et d'argent : outre leur beauté, elles présentaient des caractères qui sont, peut-être, suffisans pour constituer un genre particulier; cependant elles paraissent être bien voisines de deux *acrostiques* décrits par Linné (3).

Là étaient les derniers *calumets* d'une beauté prodigieuse : je n'y vis pas un arbuste accro-

---

(1) *Lonchitis* (glabra) *frondibus bipinnatis, pinnulis obtusè profundèque crenatis, glabris.* N. Il diffère de l'espèce suivante, en ce que ses frondes sont bien plus grandes, d'un vert bien plus obscur, et d'une consistance plus ferme. Les nervures qui accompagnent la nervure mitoyenne et principale des pinnules, en sont bien plus rapprochées et plus parallèles.

(2) *Lonchitis hirsuta.* L.

(3) *Acrostichum cruciatum.* L.

Acrostichum calomelanos. L.

Nos plantes, non plus que celles de Linné, ne sont pas des *acrostiques*; ce n'est que dans leur vieillesse que la fructification couvre tout le dos des frondes, comme cela arrive dans beaucoup d'autres fougères.

An IX. Fructidor.

chant ; l'arbre le plus gros et le plus grand du lieu était un *acacie* que M. de Lamarck a décrit sous le nom de *mimeuse hétérophylle* (1).

Cet arbre offrait alors ses fleurs ; elles sont disposées en boules blanches, et abondent sur les petits rameaux verts. Ces rameaux sont très-flexibles. La *mimeuse hétérophylle* présente au naturaliste une particularité qui paraît une véritable infraction aux lois de la végétation, et dont au premier coup-d'œil on pourrait tirer parti, pour soutenir que les genres dans lesquels les botanistes renferment les espèces sont des divisions arbitraires que la nature ne reconnaît pas, et dont elle franchit à son gré les limites factices.

Les êtres ne sont pas isolés ; ils appartiennent à des familles et à des genres constitués par des espèces différentes, mais qui ont entre elles des rapports essentiels et bien marqués. Outre ces rapports essentiels, il en est de subordonnés qui peuvent manquer dans une espèce, sans qu'elle cesse d'appartenir à la fa-

(1) *Mimosa* (heterophylla) *inermis, foliis bipinnatis, pubescentibus, petiolis omnibus planis ramulorum fertilium falcatis nudis, spicis globosis.* Lam. Journ. d'Hist. nat. T. I, p. 291, Pl. 15.

mille ou au genre dans lequel ses rapports essentiels la placent. Telles sont les feuilles ailées, pour les *vicia*, les *lathyrus*, et la plupart des légumineuses; les feuilles lobées et non entières, pour les *artocarpes*, les *figuiers*, les *mauves*, etc.

Quoique ces caractères subalternes et qui n'appartiennent qu'à la physionomie de l'espèce, puissent manquer, il est à remarquer qu'ils ne manquent que rarement d'une manière absolue, tant ces rapports subalternes sont subordonnés aux rapports essentiels. Ainsi les *vesces* dont plusieurs n'ont pas positivement les feuilles ailées, ont après une ou plusieurs paires de folioles, un cirrhe ou vrille accrochante qui sert de prolongement au petiole commun, et semble attendre des folioles que la nature devait y apposer. De même dans l'*artocarpe jac*, et dans certaines espèces de figuiers qui paraissent s'éloigner de leurs congénères, parce que leur feuillage n'offre aucune découpure, on n'a qu'à examiner les jeunes pousses, et l'on reconnaîtra la plupart du temps des feuilles lobées qui décèlent le genre, et prouvent, si je peux m'exprimer ainsi, la consanguinité. On sait qu'en suivant les bords des feuilles des malvacées les plus découpées,

An IX. Fructidor.

on y trouvera toujours un contour et les nervures principales qu'offrent les feuilles du type.

Les *mimeuses* forment un genre immense, susceptible d'être divisé en plusieurs, et de constituer une famille naturelle : presque toutes celles qu'on connaît ont les feuilles composées de folioles ailées, quelquefois d'un nombre prodigieux. Celle des forêts de Bourbon semble s'échapper de son genre par son *facies*, puisqu'elle présente d'abord des feuilles absolument entières, et ressemblantes en quelque sorte à celles du saule. Si l'on examine ces singulières feuilles, on est encore plus surpris de les trouver dans un sens transversal, irrégularité d'autant plus étrange que les feuilles de tous les végétaux connus croissent dans un sens horizontal.

Les folioles des *mimeuses* sont articulées par leur petit pétiole particulier, avec les pétioles communs ; leurs articulations, dont la sensitive prouve la grande flexibilité, désespèrent l'amateur d'herbiers, qui ne peut conserver de *mimeuses*, dont toute la verdure tombe et se désarticule par la dessiccation. Dans la *mimeuse hétérophylle*, ces folioles ont existé ; mais, par la grande faiblesse des articulations, elles sont tombées successive-

ment ; le pétiole commun a seul résisté , et s'est élargi dans un sens transversal. Les *mimeuses* de la Nouvelle-Hollande offrent la même singularité : dans leur jeunesse, leurs feuilles sont conjugées , bijugées ou trijugées ; mais ces feuilles tombent de bonne heure , et ce sont les pétioles qui forment la verdure de la *mimeuse hétérophylle* , qu'il eût été sans doute plus exact de nommer *mimosa aphylla* , pour indiquer son véritable caractère.

Désormais nous aurons souvent occasion de remarquer que les végétaux propres aux îles que nous visitons , offrent des anomalies nombreuses , et que s'écartant des espèces qui en sont naturellement rapprochées , ils semblent n'avoir pas de formes déterminées , et n'être pas encore entrés définitivement dans des familles.

Enfin , le bois cessa ; à midi , nous étions arrivés au commencement de ce qu'on nomme la *plaine des Chicots* , qui n'est pas positivement une plaine , mais le vaste sommet d'une montagne formant un plateau. Ce plateau va toujours en montant , et sa surface inégale est remplie de légers enfoncemens humides , qui quelquefois ressemblent à de petits vallons ,

AN IX.

Fructidor.

et forment des monticules à pentes très-adoucies. Le thermomètre était alors à 14°, et j'estime que nous étions par un peu plus de neuf cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Des nuages venant de l'Océan par les gorges, et un brouillard humide s'élevant de la surface de la plaine, le mercure avait baissé à 12°, à environ une heure. Peu après, il commença à pleuvoir, et le tems était bien désagréable.

Au bout de trois quarts-d'heure de marche sur la plaine, nous nous réfugiâmes dans une caverne où logent ordinairement les chasseurs qui fréquentent ces lieux : elle est située à l'ouest, et à une petite distance de l'encaissement de la rivière des Pluies, dans un petit ravin qui est la naissance du premier bras que nous avons laissé sur la droite de l'arête d'Entre deux de Montauban.

Cette grotte propice a été creusée par le tems : elle occupe le côté d'un enfoncement formé par les eaux pluviales. Des quartiers de roches épars, des trous et des parois presque droits l'environnent, et sont ombragés par quelques faibles arbustes. On y trouve de l'eau pure et fraîche en tout tems ; et quand les pluies alimentent le ravin, une cascade qui

vient de plus haut tombe justement devant l'entrée de la grotte.

Dans ce lieu, pour long-tems sauvage, on reconnaît cependant les traces de l'homme à la végétation étrangère de quelques pêchers venus des noyaux jetés sans doute par des chasseurs.

La brume épaisse m'avait dérobé la vue de la partie de la plaine que j'avais parcourue : je tentai, l'après dîner, de visiter les alentours; mais je fus obligé de rentrer au gîte, parce que les arbustes couverts d'eau m'inondaient, et que j'aurais couru risque de m'égarer.

Une jolie *andromede*, à feuilles rondes (1), un peu glauque, croissait sur les parois de l'entrée de la caverne, dont l'intérieur offrait un beau *pteris* couvert d'une poussière argentée (2), un petit *polypode* que je crois

---

(1) *Andromeda buxifolia?* Encyc. mét. dic. n°. 27.

(2) *Pteris* (argentea) *frondibus subbipinnatis*, *pinnis oppositis*, *imis profundissimè pinnatifidis*. N. *an pteris argentea ?* Pall. com. petr. 12, p. 519, T. 12, f. 2.

N'ayant pas vu la figure de Pallas, je ne puis savoir si ma plante est la sienne, et si par conséquent mon espèce est le *pteris pedata* L. à laquelle on rapporte la fougère de Pallas.

Notre *pteris argentea* a bien, dans sa jeunesse, ses

nouveau (1), un *acrostique* dont je reparlerai

---

frondes à peu près à cinq angles ; mais elles ne sont pas trifoliées. Ainsi, la phrase de Linné, *pteris frondibus quinquangulis trifoliatis*, etc. ne peut lui convenir.

Les frondes du *pteris argentea* acquièrent jusqu'à treize pouces de longueur ; elles partent d'une racine ou souche fibreuse ; leur pédicule est poli, d'un beau brun puce luisant aux endroits qu'une poussière blanche ne recouvre pas. Quelques écailles lanceolées, ouvertes, brunes, et longues d'une à deux lignes, sont à sa base. Les pinnules sont opposées, assez ouvertes, obtuses, profondément pinnatifides. Les divisions sont aussi obtuses, crenelées, et bien plus grandes du côté extérieur que de l'intérieur. Dans les pinnules inférieures, ces divisions, et sur-tout la dernière, sont d'une taille remarquable, et presque pinnatifides. Cette belle fougère est d'un vert blanchâtre en dessus ; mais, en dessous, elle est absolument couverte d'une poussière farineuse, très-blanche. La fructification est un peu brunâtre.

(1) *Polypodium* (diaphanum) *frondibus subbipinnatis, pinnis profundè pinnatifidis, laciniis crenato-serratis*. N.

La racine de ce polypode est une petite souche rampante, d'où partent des frondes qui excèdent rarement sept pouces de longueur, et qui souvent n'en ont que quatre : leur pédicule est brun, glabre et faible. Toute la plante a une certaine transparence qui lui

autre part, une *doradille* qui ressemble au polytric (1), et une singulière fougère sans fructification, que, par conséquent, je n'ai pu rapporter à aucun genre.

La grotte est creusée dans un banc de laves; ce banc doit être le produit d'une éruption boueuse, qui a aglutiné des fragmens divers et d'assez petit volume, ou que les eaux pluviales, la végétation et le frottement ont

---

donne un air pâle. La fructification est disposée par paquets nus, ronds et assez considérables, qui sont un peu sensibles en dessus.

(1) *Asplenium* (stoloniferum) *frondibus pinnatis, pinnis deltoideis, supernè lobatis.* N.

Cette fougère forme comme des gazons, qui, au premier coup-d'œil, rappellent l'*asplenium trichomanes* L; mais le vert en est plus pâle, et toute la plante a moins de consistance. Les frondes ont de quatre à huit pouces de longueur; les pinnules sont, en général, opposées, triangulaires ou deltoïdes, avec le côté supérieur un peu lobé, ou ayant de petites dents qui répondent à l'extrémité des nervures. Chaque pinnule n'a qu'un, deux ou trois paquets de semences assez gros, et qu'une écaille rend très-sensible.

Notre plante a de véritables drageons filiformes, souvent assez longs, et qui, pareils à ceux du fraisier, vont porter de nouvelles plantes à quelque distance du pied principal.

AN IX. Fructidor.

rassemblés et réunis en une seule masse. Aussi la voûte et les parois de la caverne sont-elles inégales, le ciment plus mou s'étant détruit dans ses parties exposées au contact de l'air : elle n'est ni vaste, ni régulière, d'ailleurs assez basse, mais sûre et commode, à moins qu'il ne vente violemment du nord ; car elle est abritée de tout autre côté. Au-dessus du banc dans lequel elle est creusée, il y a un autre banc très-différent ; c'est un courant de laves compactes grisâtres, avec des fissures à-peu-près sans ordre. Il est très-épais en plusieurs endroits ; l'eau du ravin qui coule au-dessus de la caverne et à la surface de ce lit de laves, l'a aminci et très-dégradé au lieu où se précipite la cascade.

Le tems fut toujours brumeux et humide ; au soleil couchant, le thermomètre était par dix degrés.

Dès que le soleil fut couché, le tems s'éclaircit, et peu après il devint très-beau, de sorte que la nuit fut superbe, et que nous distinguions au loin dans le sud-ouest les lueurs rougeâtres du volcan qui est à plus de huit lieues de la plaine des Chicots.

Malgré le grand feu que nous fîmes tenir allumé jusqu'au jour, le froid nous incommoda

beaucoup. M'étant levé vers minuit et à quatre heures pour voir le thermomètre, je le trouvai par un beau calme parfait, à 4° la première fois, et à 3° seulement la seconde; il se soutint à ce point jusqu'au soleil levé, ou l'ayant plongé dans l'eau stagnante qui était à nos pieds, il monta à 6 $\frac{1}{2}$.

Dès qu'il fit jour, nous visitâmes les environs; et pour arriver à ce que notre guide appelait *la plus belle découverte de l'île*, il fallut le suivre toujours en montant.

Il avait fait bien plus froid sur le reste de la plaine que dans notre antre abrité; à cinquante pas au-dessus, les gazons, les mousses et les bruyères étaient couvertes d'une bonne couche de gélée blanche qui ne fondit que quand les rayons du soleil l'eurent frappée. A sept heures et demie passées on en trouvait encore à l'ombre des arbustes et dans les joints des pierres.

Le sol que nous parcourions a été formé par des torrens volcaniques, répandus sur une grande surface, dont ils ont formé les anfractuosités; le tems a poli leur superficie, en a effacé les scories et les crevasses: il est demeuré de ces fleuves de laves la partie compacte qui, par le retrait s'étant divisée en frag-

An IX.

Fructidor.

mens polygones, forme un pavé bien curieux.

Si j'en juge par ceux que j'ai trouvés arrachés à leur position naturelle, ces pavés, qui se retrouvent sur presque toute l'étendue de la plaine, ont en général de trois à huit pieds d'épaisseur : leur volume varie infiniment ; on en voit d'un à quinze pieds de diamètre. La surface est unie, d'un gris d'ardoise avec quelques petites boursouflures, qui sont ce qui reste des bulles formées dans la substance de la pierre lorsqu'elle était liquide : ces boursouflures paraissent et disparaissent à mesure que la surface des pavés se détériore.

Certains pavés sont remplis de petites fentes anastomosées, ou plutôt divisées en quantité de petits pavés pareils, mais peu distincts ; tous sont homogènes, et en les grattant au couteau, on réduit leur substance en une poussière grise.

De grandes étendues de ces pavés sont absolument dépourvues de végétation ; ailleurs elle commence par des *polytrics* et des *lichens* fruticuleux ; mais c'est entre les fentes et aux lieux où les angles latéraux, qui sont quelquefois formés de lignes courbes, s'engagent les uns dans les autres. Aux endroits plus bas et

humides, et où il y a une suffisante quantité de detritus végétaux pour suppòrter des plantes, on trouve deux *bruyères*, l'une haute et arborescente qui se rencontre dans tous les hauts, même sur le *Pouce* à l'Ile-de-France; l'autre basse et faible, forme des couches serrées contre le sol: ses feuilles, un peu visqueuses, ont du rapport à celles du *tetralix.*

Les autres plantes de la plaine des Chicots sont un beau *millepertuis* à fleurs jaunes (1); un ou deux *blaria; l'armoselle passerinoïde;* quelques *conyses;* deux *gnaphalium*, dont l'un est acaule: ses feuilles, blanches et sessiles, partent d'un collet de racines et forment une sorte de rose sur le sol; du centre de cette rose naît une espèce de hampe qui porte une tête de fleurs. L'arbuste le plus élevé de la plaine n'a pas sept pieds de hauteur.

Je remarquai sur-tout deux belles *syngeneses* arborescentes, assez fréquentes dans tous les hauts, et même aux régions déjà basses: elles ressemblent beaucoup aux conyses; mais elles peuvent être séparées de ce genre déjà si nombreux, et en former un nouveau, qu'on doit dédier au savant M. Hubert, habitant du

---

(1) *Hypericum penticosia.* Comm. herb.

pays, et duquel, par la suite, nous aurons souvent occasion de parler (1).

---

(1) *Hubertia.* (*Syngenesie polygamie superflue*).

Fleurs flosculeuses, composées de demi-fleurons femelles, 2-fides ou très-entiers situés tout autour, et de fleurons hermaphrodites qui occupent le disque ; le calice simple (ou rarement un peu caliculé à la base) est cylindrique, composé d'écailles droites, linéaires, un peu aiguës, dont les bords sont scarieux.

Les semences oblongues et munies de petites arêtes longitudinales, sont surmontées d'une aigrette soyeuse, sessile.

Les *hubertes* doivent être placées entre les genres *conysa* et *baccharis*; elles diffèrent du premier par leur calice qui n'est pas embriqué, et par leurs demi-fleurons qui ne sont pas trifides; et du second, par leurs fleurons et leurs demi-fleurons, qui ne sont pas confondus dans la fleur.

Les espèces que nous trouvâmes sur la plaine des Chicots, sont les suivantes :

1. *Hubertia* (ambavilla) *glabra, foliis lanceolato-oblongis, crenatis, basi appendiculatis.* N. Pl. XIV, fig. 1.

C'est un grand arbuste, dont le tronc est gros, noueux et tortueux. Il se divise en une foule de rameaux glabres, qui portent de grands corymbes de fleurs jaunes, très-nombreux.

Les feuilles sont longues de douze à quinze lignes, larges de deux à trois, glabres, ovales, lanceolées, profondément crénelées dans leur partie supérieure,

Les créoles confondent les *hubertes*, les *mille-pertuis*, les *bruyères*, les *armoselles*, *etc.* sous le nom d'*ambavilles* des hauts. Nous adopterons désormais cette dénomination pour désigner collectivement tous ces végétaux à la fois.

Une multitude de *cryptogames* appelaient mon attention : outre une grande quantité d'espèces particulières au pays, qu'il serait trop long de décrire, il y en avait d'européennes, telles que le *polytric commun* (1), affectant

---

et munies, à leur base, d'espèces de bractées ou d'appendices qui ressemblent à de petites pinnules. Il n'y a que deux de ces appendices opposés, pointus et très-petits aux feuilles supérieures ; mais les grandes en ont jusqu'à six, dont les derniers ont souvent jusqu'à quatre lignes de longueur.

2. *Hubertia* (tomentosa) *foliis lanceolato-acutis, margine revolutis, supra glabris, subtùs tomentosis.* N. Pl. XIV, fig. 2.

Cette plante est moins élevée que la précédente, mais elle a absolument le même port.

Ses rameaux sont tomenteux aux extrémités, et cicatrisés. Les feuilles sont très-serrées, n'excèdent pas dix lignes de longueur ; elles sont aiguës ; leur bord se replie en dedans ; le dessus est d'un beau vert, et le dessous paraît tout blanc par l'effet d'un *tomentum* épais qui le recouvre.

(1) *Polytrichum commune.* L.

An IX, Fructidor.

toutes les formes qu'on lui voit dans nos climats; beaucoup de *lichens*, et sur-tout des *sciphyfères*, des *fruticuleux*, et des *trémelloïdes*.

Le nom de la *plaine des Chicots* lui vient de ce que, par la négligence des chasseurs ou des marrons, le feu prend aux *ambavilles* et n'en laisse que le tronc ou les grosses branches charbonnées, qui forment de petites forêts de bois mort, d'un aspect particulier. Il y a de ces chicots, très-blancs, qui sont les débris d'arbustes péris de vétusté; ils forment des accidens assez remarquables dans la verdure, ou, d'autres fois, ils forment de petits bosquets de bois mort épars çà et là.

Après trois quarts-d'heure de marche, nous arrivâmes à la cime de la plaine, et au terme du voyage. Notre guide ne nous avait rien promis qui ne fût vrai. Je me bornerai à décrire le magnifique point de vue qui s'offrit alors à nos yeux (1), sans chercher à faire passer dans l'ame du lecteur, par une verbeuse peinture, les sensations qu'on éprouve en considérant les grands tableaux de la nature.

Nous avons dit que Mascareigne était com-

(1) *Pl. XV*. Vue du morne Salaze, prise de l'escarpement de la plaine des Chicots.

posée

posée de deux montagnes volcaniques, l'une où les feux souterrains brûlent encore, l'autre où ils n'exercent plus leur fureur; cette dernière sur laquelle nous étions, est la plus grande; le Gros-Morne, ou morne Salaze, qui en est le point le plus élevé, est à-peu-près au centre. Parmi les rivières qu'on rencontre sur cette antique montagne, quatre naissent immédiatement du Gros-Morne, les rivières de *Saint-Etienne*, *des Galets*, *du Mât* et *des Marsouins*. Les trois premiers de ces quatre torrens circulent à leur origine dans de grands bassins, ou vallons encaissés, qu'obstruent des rochers énormes jetés au hasard, et que les eaux dépouillent.

A l'endroit où nous étions arrivés, la plaine des Chicots cesse brusquement par un rempart à pic, couvert d'*ambavilles*, et brisé de toutes parts. Aussitôt, et à nos pieds, est un abîme dont l'œil ose à peine sonder la profondeur; en face, et à plus de deux lieues, le morne des Salazes, dont la cime déchirée en cent façons, présente ses flancs rapides, arides et sillonnés. Entre lui et nous, le morne de Fourche, que nous cache en partie le Bonnet pointu, offre sa crête bizarre. A droite et au loin, un mur de laves rouges absolument perpendi-

An IX. Fructidor.

culaire, et presqu'aussi haut que le morne, borne la vue ; c'est le flanc du Brûlé de Saint-Paul, qui circonscrit le bassin de la rivière des Galets où nous dominions : ce brûlé est séparé du Gros-Morne par une grande coupure, dans l'écartement de laquelle des débris de montagnes sans ordre présentent divers accidens. A gauche est le bassin plus vaste de la rivière du Mât : son fond, haché de ravins et de crêtes variées, est environné d'un rempart moins affreux que le Brûlé de Saint-Paul, et qui lui correspond ; un autre rempart anguleux qui se trouve entre les rivières du Mât et des Marsouins, surmonte celui de l'encaissement ; il termine à gauche le tableau que le volcan, dans un vague lointain, couronne par un dôme toujours fumant, et dont les nuages enveloppent souvent la base.

Le Bonnet pointu, appelé aussi *Cimandef*, est une véritable pyramide extrêmement élevée : la nature semble avoir voulu imiter les monumens égyptiens dans cette montagne dont j'estime le faîte à plus de neuf cent cinquante toises au-dessus du niveau de l'Océan ; elle passe pour absolument inaccessible : ses vastes flancs sont çà et là ornés d'ambavilles ; ailleurs ils présentent une lave rougeâtre disposée par couches horizontales, bien sensibles aux angles de la

pyramide qui sont très-vifs. On distingue Cimandef d'une grande distance en mer, quand on découvre l'île au nord-est ou au sud-ouest : dans la première position il se présente au fond de la rivière des Galets ; dans la seconde, il se montre par-dessus la plaine des Fougères.

Le nom de *Cimandef* est celui d'un fameux marron qui habitait cette montagne, et qui y fut tué.

On n'est pas d'accord sur l'élévation du morne des Salazes : on m'a assuré que M. l'abbé la Caille ne l'estimait pas moins que de mille sept cents toises ; c'est aussi l'opinion de M. Berth, officier d'artillerie, dont il sera question par la suite : d'autres pensent qu'il n'en a que seize cents : il me paraît encore moins élevé ; et en attendant des mesures prises par de plus habiles gens que moi, on peut fixer sa hauteur à un peu plus de quinze cents.

Par la suite nous conduirons le lecteur sur les plus hautes sommités du Gros-Morne ; en attendant, le côté que nous voyons d'ici, est celui qui regarde le nord : dans ce point de vue il paraît composé de couches superposées, interrompues par des fissures perpendiculaires ou à-peu-près, qui quelquefois descendent de la cime à la base, et doivent leur origine aux eaux

An IX. Fructidor.

pluviales qui s'en précipitent dans la mauvaise saison. Le plus souvent les pentes trop rapides ne peuvent supporter de végétation qu'en quelques endroits. Des cascades en découlent en tout tems ; et ce qui causa à mes compagnons de route une grande surprise, c'est que l'une de ces cascades que nous distinguions parfaitement avec une bonne longue vue, était absolument glacée et solide.

Dans la coupure qui sépare le Brûlé de Saint-Paul du Gros-Morne, parmi diverses singularités on voit, à l'extrémité d'une coupée et auprès d'un rocher immense qui s'élève seul et en colonne, trois pointes un peu penchées, que je soupçonne être des prismes de basalte d'inégale grandeur ; elles ont l'air de petits bons hommes qui vont sauter en bas : c'est là ce qu'on nomme proprement les *Trois Salazes.*

Le mot *salaze* est malegache(1). Il exprime des broches de bois qu'on fixe en terre devant le feu après y avoir enfilé de la chair qu'on veut faire rôtir ; et à Mascareigne, les chasseurs font assez communément cuire leurs viandes en salaze. Les rochers basaltiques de la coupure du Brûlé de Saint-Paul, ayant une espèce de ressemblance avec ces petits pieux

(1) C'est-à-dire, de Madagascar.

penchés et plantés autour du feu ; on leur a donné le même nom, et l'on a appelé la montagne au voisinage de laquelle ils se trouvent, *Morne des Salazes.* Il en est résulté que les personnes même du pays, qui n'ont pas voyagé dans l'intérieur, ont cru que les trois Salazes étaient les trois pointes les plus élevées du Gros-Morne, qui offre cependant plus de trois crêtes à-peu-près égales ; de là dans les cartes de Bourbon on a dessiné au centre de l'île trois belles montagnes distinctes, qui n'ont absolument aucun rapport avec la réalité ; et un illustre écrivain (1), induit en erreur par cette fausse dénomination, a dit que *trois pics inaccessibles* qui ont seize cents toises d'élévation, rendaient l'intérieur de l'île inhabitable.

J'estime que l'escarpement de la plaine des Chicots, sur lequel nous étions, peut avoir onze cents toises d'élévation. Par un tems clair et le plus beau soleil, l'air y était vif, mais la température douce.

Après avoir dessiné le point de vue que j'ai décrit, je côtoyai la plaine par la gauche, et j'eus alors la source de la rivière des Pluies à mes pieds. Nous avons déjà parlé de l'aspect

(1) Raynal, Hist. phil. T. II, Liv. IV.

An IX. Fructidor.

que présente en mer son encaissement : le côté sur lequel nous étions, est le plus élevé; l'autre est ce qu'on nomme la *plaine des Fougères*, que j'estime avoir à-peu-près huit cents toises, et qui est boisée; son nom lui vient de la quantité de fougères qui y croissent à terre et sur les arbres. Elle paraît assez unie, et forme la cime du quartier de montagne contenu entre la rivière des Pluies et celle du Mât. Plusieurs torrens et ravins, que nous traverserons bientôt au bord de la mer, sillonnent ses pentes, qui n'offrent rien que ne présentent celles de la plaine des Chicots.

Une coupure immense, dans le genre de celle qu'on voit entre le Brûlé de Saint-Paul et le Gros-Morne, sépare les plaines des Fougères et des Chicots. Une arête plus basse que les sommités qui nous occupent, les réunit à leur base, et sépare l'origine de l'encaissement de la rivière des Pluies du bassin de la rivière du Mât. On dirait qu'autrefois la rivière des Pluies n'existait pas, et que la plaine des Fougères, maintenant plus basse que la plaine des Chicots, lui était unie. Dans une commotion violente imprimée par les volcans, la montagne s'entrouvrit, et la fissure qui se forma est l'encaissement que l'on voit maintenant. Sur

ses parois, aussi droits qu'il est possible, on reconnaît les angles saillans d'un côté correspondans aux angles rentrans de l'autre; les mêmes laves sur les faces opposées; et d'immenses quartiers de rochers arrachés aux escarpemens, forment au fond du lit, des inégalités considérables, entre lesquelles les eaux coulent et tombent en cascades.

Cependant des flocons de nuages aussi blancs que la neige, commençaient à circuler dans les gorges : une brume épaisse venait nous environner par-tout, quand nous songeâmes à regagner la caverne. Sur un vaste plateau où tout se ressemblait, nous eussions couru risque de nous égarer, si nos gens rentrés les premiers à la grotte, n'avaient mis un mouchoir en pavillon au bout d'un calumet fiché en terre et sur une petite hauteur. A l'aide de ce signal, nous arrivâmes à bon port dans l'instant même où le brouillard le plus épais achevait de couvrir toute la plaine. A midi, le thermomètre était à 14° ½.

Vers le soir, il s'éleva une petite brise assez fraîche : elle venait du Gros-Morne, et balaya les vapeurs de la plaine qui furent contenues dans les gorges. Je profitai de cet embelli pour visiter un bouquet d'arbres qui nous

An IX. Fructidor.

paraissait bien plus élevé que tout ce qui croissait sur la plaine, et que nous avions à quelque distance à l'est de la grotte. Ces arbres étaient des *mimeuses hétérophylles* situées tout au bord de l'encaissement de la rivière des Pluies, dont nous rencontrâmes les pentes rapides de la paroi occidentale. Je ne sais pourquoi en cet endroit la végétation était plus vigoureuse que dans tous les environs. A côté du joli *andromeda* de la grotte (1), je trouvai un beau *lycopode*, qui a été décrit par M. de Lamarck (2), mais qui n'avait pas encore été figuré (3).

C'est du lieu où nous étions que nous vîmes parfaitement l'arête qui unit les deux plaines rapprochées par leur pointe. Nous avions au-dessus du plateau et vis-à-vis de nous, le morne

---

(1) *Andromeda buxifolia*. Lam.

(2) *Lycopodium saururus*. Encyc. mét. dic. n$_0$. 28. La phrase de M. de Lamarck, *Lycopodium foliis sparsis, lineari-lanceolatis, erectis, densè imbricatis, caulibus simplicibus*, est fort exacte, à l'exception de *caulibus simplicibus*. Car il arrive, la plupart du tems, que les tiges qui naissent à la suite les unes des autres sur un jet rampant et assez court, sont fourchées à leur extrémité, ou aux deux tiers de leur longueur.

(3) Pl. XVI, fig. 1.

du Bras-Panon, qui est très-élevé. Le fond et les parois de l'encaissement sont boisés : on reconnaît dans les hauts les mêmes arbustes qui se trouvent sur la plaine; et dans les régions inférieures, on distingue des arbres confus, entre lesquels se remarquent les cimes ondoyantes des palmistes : l'autre paroi de la rivière nous parut plus à pic et plus nue que celle qui s'abaissait à nos pieds.

Ici le thermomètre avait baissé d'un degré, sans doute parce que la brise s'y faisait sentir avec plus de force qu'à la grotte.

Nous jouîmes d'un beau spectacle réservé à ceux qui voyagent dans les hautes montagnes. Le vaste espace par lequel les deux plaines sont séparées, s'était rempli peu-à-peu de nuages d'un blanc éblouissant; ces nuages y étaient arrivés en brouillards par la partie inférieure de l'encaissement, ou en gros flocons semblables à des paquets de coton qui tombaient mollement en cascades de la cime du Gros-Morne : ils se confondaient avec l'horizon, de sorte que le sommet sur lequel nous étions et la plaine des Fougères vis-à-vis, avaient l'air de deux îles placées sur un océan de neige. Le soleil derrière nous, débarrassé des vapeurs qui l'avaient éclipsé pendant une

AN IX. Fructidor.

partie du jour, se réfléchissait dans les nuages que contenait la rivière, et y produisait de grands cercles concentriques, un peu vagues, peints des couleurs de l'arc-en-ciel, où l'orangé dominait un peu. Nos ombres alongées, se dessinant parfaitement sur les vapeurs, étaient comme environnées d'auréoles : ce dernier phénomène était bien moins sensible que l'espèce de parélie que nous admirions, et j'eus de la peine à le faire distinguer à celui de mes camarades de voyage qui était à mes côtés.

Vers le soir, le temps devint encore plus clair : au soleil couché le thermomètre baissa à 8°; la nuit fut superbe. Nous fîmes deux grands feux des deux côtés de la grotte, de sorte que nous eûmes bien moins froid que la veille. A quatre heures du matin je trouvai encore le mercure à 3° : au soleil levant il monta à 7°, le temps étant très-beau.

Nous partîmes vers sept heures du matin, et nous nous dirigeâmes à l'ouest de la caverne ; comme elle est sur une crête, nous irons désormais en descendant.

En suivant la direction que nous avons prise, si l'atmosphère est dégagée de nuages, on aperçoit au loin et devant soi une montagne

encore élevée qui s'abaisse et fuit vers la droite où la rivière de Saint-Denis la côtoye, et vers la gauche où elle borde la rivière des Galets, dont le haut de l'encaissement se distingue à sa base. Dans le lointain, l'on voit par-dessus cet encaissement une pointe de sable qui s'avance dans la mer avec laquelle le ciel se confond : cette pointe est celle des Galets, qui est à quatre lieues de distance, et qui termine un attérissement sur lequel est bâti le quartier de Saint-Paul. Je crois que la partie la plus élevée de la montagne que nous voyions, est ce qu'on nomme le *piton de Grelle* auquel nous devions nous rendre.

Nous ne trouvions plus de pavés volcaniques; mais des roches usées et cassées, composées d'une lave compacte, depuis la grosseur d'un œuf jusqu'à celle d'un melon, formaient le sol. Nous rencontrâmes bientôt quelques pitons peu élevés, composés de fragmens, et couverts d'*ambavilles :* je les crois d'anciens mamelons de volcans, car l'un d'eux avait distinctement sa cime tronquée. J'avais envie de les gravir pour vérifier s'il y avait des cratères à leur sommet, mais le guide m'assura que l'entreprise serait trop longue, et que pour aller où nous devions coucher, nous aurions beaucoup de

An IX. Fructidor.

difficultés; nous laissâmes donc les pitons sur la droite. Dans les environs je trouvai une belle fougère, dont les feuilles froissées répandaient l'odeur de l'encens : je l'ai vue depuis dans l'herbier de M. de Jussieu, elle lui venait de Commerson, qui l'avait appelée *osmunda thurifraga.*

Nous nous arrêtâmes à huit heures et demie environ au lieu où la plaine cesse, et au bord de ce qu'on appelle le *Bras-du-Tour* qui tombe dans la rivière des Galets. Dans le trajet nous avions encore trouvé de la gelée blanche sur les Polytrics. Le thermomètre à l'ombre était à 9°; plongé dans l'eau stagnante qui avait déterminé le lieu du déjeûner, et que le soleil n'avait pas frappé, il baissa à 7°.

Le sol était très-inégal et couvert par des touffes de graminées sans fleurs.

Du bord du Bras-du-Tour nous eûmes encore une superbe vue, qui s'étendait sur le fond de la rivière des Galets : la cime de la plaine des Chicots était à gauche, par-dessus le bras ; le Bonnet pointu, et le morne de Fourche se présentaient dans une nouvelle position : des vapeurs nous dérobaient déjà le Gros-Morne, et nous avions en face le Brûlé de Saint-Paul à une lieue et plus de distance :

ce Brûlé était vraiment imposant par son immensité, ainsi que par l'aridité et la couleur rouge unie de sa cassure à pic, qui a plus de quatre cents toises au dessus du niveau du bassin qu'elle borne.

Les brumes s'élevèrent bientôt de par-tout; le bois recommençait par gradation; nous perdîmes toute la vue, et poursuivîmes notre route toujours en descendant à travers des forêts: les *mimeuses* et les *vacois* se retrouvaient partout mêlés à d'autres végétaux des mêmes régions. Ce fut là que je vis, pour la première fois, l'arbre que Commerson a dédié à M. Desforges, qui, de son temps, était gouverneur à Bourbon (1).

Les créoles chasseurs qui se piquent de nommer les plantes de leur île, et d'en connaître les propriétés, appellent le *forgesia*, *bois malegache*, ce qui indiquerait qu'on le trouve aussi à Madagascar; ils le disent fébrifuge.

La route devint très-embarrassée de fougères; la beauté de la plupart me faisait ou-

(1) *Forgesia*. Juss. Gen. Plant. p. 164. *Deforgia Borbonica*. Lam. Ill. des gen. n°. 2596, Pl. 125. *Forgesia racemosa*. Syst. nat. XIII. cur. Gmel. II, p. 353.

An IX. Fructidor.

blier leur incommodité. Comme les lieux que nous parcourions étaient très-ombragés et humides, ils offraient toujours beaucoup de cryptogames, parmi lesquelles étaient notre *jongermanne viticuleuse* (1) en fleur, et un *lycopode* (2) qui ressemble un peu à notre *lycopode à massue*.

Une odeur particulière, répandue par-tout où nous passions, attira mon attention, et j'en recherchai la cause : je reconnus qu'elle venait d'un poivre à feuilles grasses, qui croissait à terre.

Nous nous étions arrêtés un instant pour

---

(1) *Jungermannia viticulosa*. L.

(2) *Lycopodium* (trichiatum) *foliis sparsis, incurvato-setigeris, spicis oblongis, brevioribus, squamis setaceis*. N.

Cette plante rampe à terre, aux lieux où les bois cessent, et souvent entre les ambavilles ; ses tiges ont jusqu'à trois pieds et demi de longueur : du reste, toutes les parties de la plante ressemblent en diminutif à notre *lycopodium clavatum*, au point que j'ai d'abord été embarrassé pour trouver des caractères tranchans ; mais les épis sont trois et six fois plus courts, par trois et quatre ensemble à l'extrémité des pédoncules communs : leur couleur est noisette pâle ; les capsules sont bien plus petites, et les bractées ou écailles qui les séparent sont scarieuses, linéaires et longues.

tuer des merles, dont nous trouvions une prodigieuse quantité, lorsque j'entendis quelques sifflemens aigres, que notre guide me dit être ceux d'une espèce de perroquet noir; nous nous mîmes à la recherche de cet oiseau, et nous en tuâmes deux. Le *perroquet noir* (1) vit solitaire dans les bois les plus élevés; il mord violemment : la tristesse de ses mœurs répond à celle de son plumage.

AN IX. Fructidor.

Nous côtoyions toujours la rivière des Galets, mais le brouillard nous en dérobait la vue, quand nous descendîmes une ravine qui, formant une sorte de dépression sur la crête où nous étions, épanche ses eaux, d'un côté dans la rivière des Galets, et de l'autre descend vers la rivière de Saint-Denis : elle forme le bras de la rivière qui côtoye la base de cette montagne, que nous avons indiquée en parlant de la caverne, et dont le piton de Grelle est le point qui m'a paru le plus élevé.

Sous le tronc d'un arbre détruit et penché

---

(1) *Psittacus* (niger) *caudâ elongatâ æquali, corpore cœrulescente nigro, rostro orbitisque albidis.* Syst. nat. XIII. cur. Gmel. I. p. 336 (13 $\frac{1}{2}$ *pollices longus*).

An IX.
Fructidor.

vers la pente où nous descendions, nous découvrîmes le gîte désert d'un marron, qui était sans doute mort non loin de là. L'infortuné avait creusé de ses mains un trou peu profond dans la terre, et le vieil arbre formait le toit de cette retraite sauvage; nos gens y trouvèrent encore un mauvais couteau, une méchante marmite cassée, quelques morceaux de cercle de fer, des cordes d'écorce et des ossemens de cabris.

Il fallut remonter l'autre côté du ravin pour y gravir le piton de Grelle; ce nom est celui d'un ancien chasseur qui y campa le premier.

Quoique la pente soit assez rude et longue, comme le piton est boisé, on y monte aisément en s'aidant des branches et des troncs d'arbres. De la cime où nous arrivâmes en sueur, on a, dit-on, une vue immense; mais nous n'en pûmes jouir, à cause des vapeurs épaisses qui nous environnaient de tous côtés.

Il paraît que le piton de Grelle est le sommet de cette partie des montagnes contenues entre les rivières des Galets et de Saint-Denis. Les ravines profondes qui la sillonnent, s'écoulent vers l'ouest, et en jetant les yeux sur notre carte, on se convaincra aisément que cette pente est le côté occidental de la montagne Saint-François, dont elle a été séparée par quelque tremble-

ment

ment de terre qui forma la fissure au fond de laquelle coule la rivière de Saint-Denis.

An IX. Fructidor.

C'est une arête, dans le genre de celle d'Entre-Deux de Montauban, qui unit le Piton de Grelle à la montagne qu'il termine. Sa pente est roide sur la rivière de Saint-Denis, et un peu plus douce de l'autre côté; sa crête est étroite et inégale; des arbres fracassés qui se croisent la rendent difficile à parcourir; elle s'élargit enfin et forme alors une sorte de plateau, nommé *Plaine d'Afouge*, qui comme les autres plaines de Mascareigne, n'est qu'un sommet élevé; il tire son nom d'une espèce de *figuier* (1) qu'on y trouve abondamment et dont les chèvres sauvages sont très-friandes.

---

(1) *Ficus* (pertusa) *foliis ovatis, glabris, calicibus bifidis, baccis globosis, foramine umbilicatis.* Lin. fil. sup. 442. Encyc. mét. dic. n°. 12.

Voyez Pl. XVII.

Cet arbre ne vient jamais très-élevé. M. de Lamarck en a donné une excellente description au lieu ci-dessus cité ; mais la figure de Burman (Amér. t. 132, fig. 2.) n'est pas assez exacte ; ce qui m'a déterminé à mieux représenter ce figuier. Il a quelques rapports avec le *ficus Benjamina*, Lin., qui croît aussi aux Iles-de-France et de Bourbon ; mais ce dernier a la feuille plus striée, habite les bords de la mer, a son écorce plus luisante, et ses rameaux rougeâtres.

AN IX. Fructidor.

La plaine d'Afouge est boisée comme celle des Fougères, dont je lui soupçonne l'élévation. J'y récoltai beaucoup de belles plantes, parmi lesquelles des *angrecs* et des *cryptogames*. Les *calumets* avoient ici de trente à quarante pieds d'élévation, et les *palmistes* y étaient très-fréquens et mousseux.

Le tems étant doux et sombre, le thermomètre vers une heure, fut trouvé à 13°. A trois heures, nous arrivâmes au lieu où nous avions résolu de faire halte. Nous étions un peu fatigués, parce que la moitié du tems n'ayant pas trouvé de route, nous avions été obligés de nous en frayer une parmi des haziers fourrés, remplis de bois en travers.

A quatre heures, le thermomètre était par 11°.

Le lieu où nous étions, se nomme le *Camp du Bloc ;* il y a un boucan que nous avons réparé : on trouve tout auprès, de l'eau dans les trous d'une petite ravine, qui tombe dans la rivière de Saint-Denis.

Autrefois, la plaine d'Afouge et ses sombres forêts, étaient la retraite d'un grand nombre de marrons, qui avaient établi sur le piton de Grelle une potence pour faire justice entr'eux, et y accrocher, dit-on, les noirs des leurs qu'ils jugeaient à mort. Beaucoup de chasseurs

se réunirent pour les détruire, et c'était le Camp du Bloc qui était le lieu du rendez-vous; on l'a appelé ainsi, parce qu'il y avait un bloc pour attacher de suite les captifs qu'on faisait.

Tandis que nous soupions avec la grande quantité de merles que nous avions tués, nos perroquets et des palmistes, il commença à pleuvoir, et la pluie dura toute la nuit, qui fut douce. A deux heures, le thermomètre était par 7°; il monta à 10 peu après l'instant où le soleil fut levé.

Une brise de nord-ouest, élevée dès le matin, semblait nous amener encore des vapeurs; cependant nous nous mîmes en chemin. Vers huit heures la pluie cessa; mais la route n'en fut pas moins désagréable, parce que nous étions inondés par l'eau qui tombait des arbres, bien plus élevés et bien plus nombreux que dans les hautes régions que nous venions de quitter.

Bientôt nous ne trouvâmes plus de *calumets* ni de *mimeuses*; mais en revanche bien d'autres richesses s'offrirent à nos recherches. Un arbre de la tetrandrie dont les feuilles savonneuses, quand on les brise entre les doigts, répandent une odeur pareille à celle du betel, attira sur-tout mon attention. Comme il n'était

An IX. Fructidor.

pas connu, et qu'il offre des caractères suffisans pour constituer un genre, je l'appellerai *aubertia* (1), du nom d'Aubert Du Petit-Thouars,

(1) *Aubertia.* Calice à quatre divisions très-petites, quatre pétales, quatre étamines et quatre styles auxquels succèdent des capsules oblongues, carinées, dont une, deux ou trois avortent : ces capsules sont uniloculaires, et renferment d'une à trois semences; elles s'ouvrent longitudinalement.

Il paraît que les arbres appelés *ampacus* par Rumphe, *Herb. amb.* 2, p. 186, appartiennent au genre *aubertia*, dans lequel on pourra placer les deux espèces que désigne cet auteur sous les noms d'*aubertia trifoliata* et d'*aubertia ampacus.*

Les *aubertia* sont des arbres très-polymorphes. Il paraît que l'espèce que nous avons trouvée, l'est un peu moins que les autres, quoique les feuilles n'aient pas de formes bien constantes. Nous nommerons la plante dont il est question :

Aubertia (Borbonica) *foliis oppositis, ovato oblongis, integerrimis emarginatisve.* N. Pl. XVIII.

Les feuilles sont ovales, oblongues, avec des nervures un peu saillantes, qui se réunissent aux bords, et laissent une marge sans nervures. Elles sont très-entières, obtuses ou aiguës, et quelquefois émarginées.

Les fleurs sont très-petites, peu apparentes, jaunâtres, disposées aux aisselles des feuilles en grappes peu chargées ; il leur succède des capsules verdâtres, qui, quand elles s'ouvrent, ont l'air de fleurs.

ce naturaliste infatigable qui, avant moi, a visité Bourbon, et doit en publier incessamment la Flore. An. IX. Fructidor.

Nous marchions toujours en descendant la rivière le long du côté occidental de l'encaissement; les brumes empêchaient d'en distinguer le fond et l'autre côté; nous rentrions dans la zone-torride, et nous ne trouvions plus que la cryptogamie que j'avais vue à Maurice : les *lycopodes éventail* (1), *myrsinite* (2), *phlegmaire* (3), etc., décoraient les bois. A midi nous arrivâmes à l'endroit où quittant absolument les régions élevées, nous commençâmes à descendre dans le fond du torrent pour gagner l'îlet à Guillaume.

L'ilet à Guillaume est un immense quartier de rocher, qui, dans le fracassement auquel l'encaissement de la rivière de Saint-Denis dut sa formation, s'affaissa sans doute sous lui-même; il est entouré par les remparts de cet encaissement, et la rivière coule à sa droite et à sa gauche.

L'îlet à Guillaume tient à la partie occiden-

(1) *Lycopodium flabellatum.* L.

(2) *Lycopodium myrsinites.* Encyc. mét. dic. n°. 34.

(3) *Lycopodium phlegmaria.* L.

An IX. Fructidor.

tale de l'encaissement par une arête tortueuse, étroite et bien difficile à parcourir. Il y avait une bonne heure qu'à l'aide des arbustes nous descendions sur les parois à pic dont nous venions de quitter la cime, quand nous nous trouvâmes sur l'arête dont il est question; sa crête tranchante et composée de gros débris de laves désunies, tantôt arrondis, tantôt anguleux, est ombragée par une partie des végétaux de la plaine des Chicots, entre lesquels l'*armoselle* (1) est très-commune, ainsi qu'une *andromede* qui se plaît sur toutes les arêtes et parmi les pentes un peu sèches; on la nomme *bois de merle* dans le pays (2).

Soit à cause de la disposition et de la nature de la végétation, ou du sol de l'arête, soit par quelqu'autre raison, une partie des *mousses* et des *lichens*, sur-tout les *lycopodes* et les *lichens scyphifères* de la plaine des Chicots, se retrouvaient ici avec l'*adianthe reniforme* (3), cette charmante fougère que nous avons vue

(1) *Seriphium passerinoides*. Lam.

(2) *Andromeda* (salicifolia) *racemis nudis, corollis subcylindricis, foliis lanceolatis, acutis, integerrimis*. Smith. fasc. III, Pl. LVIII.

(3) *Adianthum reniforme*. L.

aux Canaries, et qui habite en plusieurs autres endroits de la rivière. An IX. Fructidor.

Je rencontrai encore sur l'arête un magnifique *angrec* que j'ai trouvé depuis en plusieurs endroits. La blancheur et les dimensions de ses fleurs, l'odeur suave qu'elles répandent, le rendent l'une des plus intéressantes espèces de son genre; je l'appellerai *angrec couleur d'ivoire* (1).

Il était plus d'une heure quand nous arri-

---

(1) *Angræcum* (eburneum) *foliis distichis, lato-linearibus, obtusis, basi articulatis, floribus longissime calcaratis, bracteatis.* N. Pl. XIX.

Cette plante doit être placée près de l'*epidendrum amabile.* L.

Ses tiges sont grosses, traînantes, et jettent des racines; elles sont formées par la base des feuilles qui sont distiques, inférieurement canaliculées, et articulées de manière à se détacher en se desséchant. Ces feuilles sont fermes, d'un beau vert, longues d'un pied à quinze pouces, et larges d'une ou de 18 lignes.

Des hampes longues d'un à deux pieds, sortent alternativement de l'aisselle des feuilles; elles sont chargées, de distance en distance, d'écailles spathiformes, et supportent à leur extrémité, des fleurs alternes, blanches, extrêmement grandes, dont les pétales sont un peu réfléchis, et quelquefois verdâtres. L'éperon, de forme cylindrique, est très-long.

An IX. Fructidor.

vâmes au lieu où nous voulions camper ; ce n'était pas une grotte, comme on me l'avait promis, mais seulement une espèce d'enfoncement très-ouvert à la base de l'îlet à Guillaume, abrité par quelques roches avancées et par quelques branchages. Cette retraite est située dans le bras de la Chaloupe, et elle est renommée par les chasseurs.

Le lieu où nous étions est charmant par son désordre et par sa singularité ; des remparts presque droits et qui ont au moins trois cents toises de hauteur, l'environnent de tous côtés : l'évasement de ces remparts est énorme, mais le fond du bras n'a pas plus de vingt pas de largeur ; il est arrosé par une onde pure et abondante qui arrive en cascades parmi des roches entassées sans ordre, et souvent d'un immense volume. Des arbres penchés sur la rivière ombragent les bassins qu'elle forme à chaque instant ; de belles fougères décorent le bord de l'eau. Le tems était devenu beau, et pour voir l'azur des cieux il nous fallait lever la tête ; nous distinguions alors que les arbres des cimes et les palmistes qui paraissaient bien petits, étaient violemment agités par les vents, tandis qu'il faisait le plus grand calme où nous étions. Durant tout le jour, le thermomètre se

tint à 15 ° et à 15 ° ½; plongé dans l'eau courante du torrent, il ne baissa pas. AN IX. Fructidor.

Vers le soir le ciel se couvrit, et il commença même à pleuvoir. Nous fîmes un fourneau de *songe*, afin de déjeûner le lendemain matin avec les racines de cette plante.

La *songe* est un *gouet* (1) qui habite en quantité tous les lieux aquatiques des pays chauds, et qui abonde dans le bras de la Chaloupe.

Les *gouets* sont tous des plantes âcres et vénéneuses : le piment n'est pas comparable pour la violence aux bulbes de l'espèce de nos contrées, connue vulgairement sous le nom de *pied de veau* (2). Nous avons vu qu'à Ténériffe où on mange les racines du *gouet colocase* (3), on y ajoute du miel; il corrige le reste de la causticité que le feu n'a pu détruire. Pour enlever absolument cette âcreté générique, il faut laisser très-long-tems les *songes* exposées à une chaleur assez forte pour les pénétrer, mais non capable de les réduire en charbon, ou de

---

(1) *Arum* (esculentum) *acaule, foliis peltatis, ovatis, integerrimis, basi emarginatis*. L.

(2) *Arum maculatum*. L.

(3) *Arum colocasia*. L.

AN IX. Fructidor.

les durcir : on y réussit au moyen d'un fourneau que l'on construit ainsi que nous allons le dire.

On creuse un trou carré en terre de deux pieds sur chaque face ; on y allume un grand feu dans lequel on jette et on laisse pendant au moins une heure des cailloux qu'il faut bien choisir, car les galets basaltiques sont sujets à éclater ; après cela, et quand la terre est fortement échauffée, on nettoye le trou qu'on remplit alors de bulbes de *gouet* entremêlées de cailloux incandescens ; on recouvre tout cela par un pied de terre à-peu-près, et on le laisse ainsi durant la nuit entière ; le lendemain on trouve les *songes* à-peu-près semblables aux ignames ; quelques-unes même en ont le goût ; mais il y en a toujours qui causent des picotemens à la gorge.

Il plut toute la nuit. Nous ne dormîmes pas tranquilles à cause du fracas épouvantable que causèrent, non loin de nous et à plusieurs reprises, des roches détachées des parois de la rivière, et qui tombaient au fond en brisant tout ce qui se trouvait à leur passage. L'excessive frayeur d'un de nos compagnons de route était cependant faite pour nous égayer ; il ne ferma pas l'œil, et pensait que c'étaient les cabris épou-

vantés par un coup de fusil que nous avions tiré vers huit heures, qui, en courant, nous envoyaient des pierres. Il n'est, au reste, pas sans exemple que par des tems pluvieux, des pierres presque suspendues, et qui avaient peu d'adhérence entre elles, n'ayent causé en tombant dans le fond des rivières encaissées, des accidens du genre de celui que nous redoutions, et que Cochinard lui-même nous assurait être fort à craindre.

Nous ne partîmes le 13 que vers dix heures, et j'employai la matinée à herboriser aux environs; je fus satisfait de ma récolte, qui, au reste, ne me présenta presque rien que je n'eusse vu dans les autres lieux de la rivière Saint-Denis, où nous avions déjà été.

Sur les pierres éparses au-dessus de l'eau du torrent, croissait une charmante fougère à feuilles de deux sortes; elle me parut nouvelle; je la nommai *acrostique spatulé* (1).

---

(1) *Acrostichum* (spatulatum) *hirsutum, frondibus spatulatis, fructiferis longè petiolatis, rotundioribus, apice emarginatis.* N. Pl. XX, fig. 1.

Les frondes stériles ont de trois à cinq pouces de longueur; elles sont oblongues, un peu spatulées, obtuses, parsemées de poils rigides et roussâtres qui sont très-serrés sur le pétiole, et le font paraître roux.

Les frondes fertiles ont leur pétiole plus glabre, bien

AN IX. Fructidor.

Sur les pierres qui sont plongées dans l'eau, se forme une sorte de croûte couleur de lie de vin nuancée; cette croûte a l'air des *lichens*, qui s'appliquent aux pierres; sa consistance crétacée a quelque rapport avec celle de ce qu'on appelle *tartre marin:* je ne sais trop à quel règne il faut rapporter cette production de la nature.

Le thermomètre était à 15°, le tems sombre, l'air humide; la terre glissante et les arbres dégouttans d'eau rendirent notre route bien pénible; il fallait d'ailleurs, pour quitter l'îlet à Guillaume, gravir le rempart que nous avions en face; ce qui, au premier coup-d'œil paraissait impraticable. Nous descendîmes environ cinquante pas dans le bras, en sautant de roches en roches; et après cela nous prîmes le rempart dans un sens diagonal. Comme il est bien droit, ceux qui passent devant, doivent prendre les plus grandes précautions pour ne

---

plus long, et souvent il surpasse les frondes stériles. La page supérieure est d'un vert tendre, veiné, avec quelques poils épars; l'inférieure est toute couverte, à l'exception d'un petit rebord marginal, de fructifications roussâtres, qui deviennent noires par la suite. L'extrémité de ces frondes fertiles a assez bien la figure d'un cœur.

pas détacher des pierres qui en roulant jusqu'en bas, pourraient blesser les personnes demeurées derrière; il est très-boisé dans le sens où nous le gravîmes, ce qui le rend praticable ; néanmoins je préviens les voyageurs que c'est un pas fatigant et même périlleux. An IX. Fructidor.

Vers le milieu de la hauteur, on se repose à un petit plateau, au pied duquel on distingue l'origine du bras de la Chaloupe ; c'est un petit bassin rond à la base du rempart, sur le prolongement duquel nous étions ; en cet endroit le rempart est aride et pelé par les eaux qui y tombent en cascades quand il pleut; peut-être aussi est il trop roide pour pouvoir supporter la végétation.

Cette nudité, laissant à découvert sa structure, on reconnaît que les parois du bras de la Chaloupe sont composées de couches bien plus minces et plus nombreuses que celles que j'ai vues dans tous les autres endroits de la montagne anciennement volcanisée ; et je ne vis pas de filons de laves trappéennes les traverser.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures de fatigues et de sueurs que je parvins à la cime de la montagne. Jouvancourt et mes deux autres compagnons de voyage qui n'avaient pas herborisé, y arrivèrent plutôt que moi qui étais

An IX. Fructidor.

demeuré avec Cochinard et les noirs pour ramasser des plantes. Ayant voulu poursuivre leur chemin sans guide, ils s'engagèrent dans un sentier de cabris, de sorte que s'étant égarés, ils ne nous rejoignirent qu'au moment de rentrer au quartier. Pour nous, après les avoir appelés inutilement, et tiré des coups de fusil pour les rallier, nous côtoyâmes le côté gauche de la rivière de Saint-Denis. Le sol était boisé et coupé de collines décroissantes; ces collines ne sont peut-être la plupart que de petits soupiraux volcaniques, défigurés par le tems, les eaux, et la végétation qui s'est succédée à leur surface.

Le tems devenait toujours plus vilain, quand vers deux heures et demie nous nous trouvâmes dans une habitation qui appartient à un M. D***. De là aux signaux de la montagne de Saint-Denis, il n'y a plus de forêts; tout ce qui était cultivable a été défriché; mais à mesure qu'on descend, le terrain devient aride et ingrat; il est absolument pareil au Brûlé de Saint-Denis, dont il était évidemment la continuation avant la formation de la rivière. On n'y trouve guères de roches qui ne soient plus ou moins décomposées; et le sol n'est presque formé que de laves réduites en une terre argileuse, rouge et

qui n'est propre à rien. Aussi à peine rencontre-t-on un arbuste, si ce n'est quelques *goyaviers* (1) chétifs, et des *agaves* (2), qui ont sans doute été plantés. Les principaux végétaux sont le *polypode dichotome* (3) assez mal venu ; la *chataire* du Brûlé Saint-Denis et une graminée qui paraît se plaire dans les lieux arides : on la trouve, comme nous le verrons par la suite, en beaucoup d'autres endroits ; et par-tout la couleur rousse et dorée de ses épis soyeux, qui sont réunis et comme digités, fait l'ornement des lieux où elle croît. Cette plante appartient au genre *barbon*, et je l'appelai *barbon doré* (4).

---

(1) *Psidium pyriferum.* L.

(2) *Agave Americana.* L.

(3) *Polypodium dichotomum.* L.

(4) *Andropogon* (aureum) *spicis confertis, hirsutissimis, rufo-flavis, numerosis.* N. Pl. XXI.

Les tiges sont longues d'un à deux pieds, munies de quelques feuilles rigides, qui partent en formant un angle assez aigu. A l'extrémité de ces tiges, sont réunis de cinq à quinze épis, longs de deux pouces à quatre pouces et demi, flexibles, brillans, d'un roux doré soyeux, très-velus, et qui, s'abandonnant au souffle des vents, paraissent en général penchés d'un seul côté.

Les fleurs sont presque toutes hermaphrodites, du moins ai-je toujours trouvé les mâles extrêmement rares. L'arête qui part de leur base, est droite jus-

AN IX. Fructidor.

Les eaux de pluie rabaissent tous les jours le lieu que nous parcourions, et le sillonnent en tout sens. Outre les petits ravins qu'elles forment, les crevasses et les affaissemens légers qu'elles occasionnent, on voit çà et là de petits pitons rouges qui sont évidemment d'anciens cratères; l'un d'eux, plus gros que les autres, me parut tronqué à son sommet; par la suite, en revenant de Saint-Paul, et le voyant sous un autre aspect, je reconnus de loin qu'il y avait une dépression dans sa troncature. Au reste, rien de si hideux que ce désert rouge et aride, sur lequel d'épais brouillards d'une humidité froide et pénétrante, nous permettaient à peine de distinguer le sentier que nous suivions: nous glissions à tous les pas, mes souliers m'abandonnèrent. Il était trois heures, quand mouillés, transis et pieds nus, nous arrivâmes aux signaux de la montagne de Saint-Denis. Je m'y reposai en attendant la brune pour descendre au quartier.

Ce qu'il y avait de particulier, c'est que l'atmosphère sur Saint-Denis et le long de la côte était pure, tandis que le lieu où nous étions,

---

qu'au tiers de sa longueur, où elle se réfléchit, et paraît contournée sur elle-même.

qui

qui a tout au plus cent cinquante ou deux cents toises au-dessus de l'Océan, était, ainsi que tous les hauts, couvert d'une brume épaisse; il paraît qu'il pleuvait fortement à la plaine des Chicots et aux lieux que nous venions de quitter. La rivière de Saint-Denis ayant grossi, on était inquiet sur notre sort au quartier, lorsque nous y arrivâmes.

An IX Fructidor.

J'étais parti pour la plaine des Chicots, incommodé des suites du rhume que j'avais apporté de l'Ile-de-France. L'humidité à laquelle je venais d'être exposé deux jours et deux nuits, et les fatigues que j'avais éprouvées depuis le huit, me causèrent de violentes douleurs de poitrine; il fallut donc renoncer pour le moment à d'autres courses, et acquérir par un grand repos et du régime, la santé et les forces nécessaires pour les excursions que je projetais.

C'est pendant ce tems que l'on vit arriver à Saint-Denis une corvette de l'Etat, commandée par un lieutenant de vaisseau; elle conduisait soixante malheureux condamnés à la déportation, comme complices de l'assassinat tenté sur la personne du Premier Consul dans la journée du 3 nivôse. La juste crainte qu'inspiraient les principes connus et la proximité de ces déportés, détermina le comité colonial à

An X. Fructidor.

prendre les mesures les plus rigoureuses contre ceux des proscrits que la vue de terre aurait pu engager à tenter les moyens de s'y sauver de nuit, soit à la nage, soit autrement. Par suite de ces mesures, le comité déclarait hors de la loi quiconque d'entre les prisonniers de la corvette serait trouvé dans l'île; et on fit lire l'arrêté à bord. On m'a assuré qu'un des déportés ne put retenir, après cette lecture, cette exclamation : *On nous connaît donc bien ici!*

Sur la demande qu'en fit le capitaine, on donna tous les secours possibles à l'équipage, et la corvette partit après trois jours de relâche; un officier et le chirurgien de l'expédition demeurèrent malades à terre; le bon air de Mascareigne n'a pas tardé à les rétablir, quoique leur santé fût très-délabrée.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE Ier. VOLUME.

Fin de la Table du Premier Volume.

CATALOGUE

DES OBJETS

D'HISTOIRE NATURELLE,

CONTENUS DANS LES NOTES DES TROIS VOLUMES.

A.

B.

C.

Conferva (alpina) *filamentis æqualibus , ramosis , tenuioribus , subgelatinosis violaceis.* N. II , 391.

Conferva æruginosa. L. III , 168.

Conferva (antennina) *filamentis simplicibus parallelis, inferne æqualibus , superne articulatis.* N. II , 161.

Conferva (atrovirens) *cæspitosa : filamentis simplicibus , brevioribus cylindricis gelatinosis.* N. I , 285 , II , 127 . III , 168.

Conferva (Draparnaldi) *cæspitosa : filamentis ramosissimis , tenuioribus , subgelatinosis , articulatis : ramulis subulatis fasciculatis.* N. I , 284. III , 168.

Conferva capillaris. L. Voyez *Conferva cryptarum.* N.

Conferva (cryptarum) *filamentis simplicibus , intricatis , articulis approximatis.* N. II , 352.

Conferva (flexuosa) *filamentis cylindraceis , villosis subgelatinosis.* N. II , 366. III , 168.

α. — *Filamentis simplicibus longioribus violaceo vinosis* (borbonica).

β. — *Filamentis ramosis violaceo-sub-fuscis* (aquæ augustæ.)

γ. — *Filamentis ramosissimis violaceo-griseis* (Parisiensis).

Conferva fontinalis. L. II , 127.

Conferva gelatinosa. L. I , 285.

Conferva glomerata. L. Voy. *Conferva Draparnaldi.* N.

Conferva hispida. Thore. Voyez *Conferva flexuosa.* N.

Conferva (intermedia) *filamentis aggregatis simplicibus , cylindricis , atro-viridibus fuscis.* N. II , 126.

Conferva mucosa confragrosis rivulis innascens ? Dil. Voyez *Conferva tenioïdes.* N.

Delphinus

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

super cinerascentibus, lacunosis, punctatis, subtùs marginibus subniveis, in centro flavicantibus, pustulatis, reticulatis, tomento nigro. N. III, 101.

Lichen (Salazinus) *solidus, ramosissimus, tectus, filamentis rigidis ramosisque; tuberculis solidis, hæmisphericis.* N. III, 106. Pl. XVI, fig. 3.

Lichen scrobiculatus. L. I, 312 III, 167.

Lichen stellaris. L. II, 29. III, 167.

Lichen subulatus. L. Voyez *Lichen Medusinus.* N.

Lichen sylvaticus. L. Voyez *Lichen Ambavillarius.* N.

Lichen uncialis. L. III, 99, 167. Voyez *Lichen candelabrum.* N.

Lichen (unguigerus) *laciniatus, lobatus, super tomentoso-griseus, margine subcrenato peltigero.* N III, 101.

α. subtùs albidus, peltis amplioribus nigricantibus, (major). III, 101.

β. subtùs lutescens, peltis parvioribus ferrugineis, (minor). III, 101.

Lichen (variabilis) *laciniatus, laciniis lobatis, margine dissecto-crispis, super viridibus, subtùs marginibus albicantibus, in medio fuscis; scutellis flavicantibus, parvis, axillaribus.* N. III, 101.

Lichen viridi-ater. Lam. III, 111, 167.

Lichen (Vulcani) *solidus, erectus, ramosus simplexve, tuberculis sparsis.* N. II, 147, 197.

Lichen vermicellaris. L. Fil. Voyez *Lichen Salazinus.*

Lingua cervina aspera et undulosa. Plum. Voyez *Callipteris prolifera.* N.

Lingua cervina foliis acutis et ad oras sommitatum pulverulentis. Plum. Voyez *Pteris lanceolata.* L.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

Fin du Catalogue.

VOYAGES ET AUTRES LIVRES

NOUVELLEMENT PUBLIÉS,

Et qui se trouvent à Paris, *chez* F. BUISSON, *Libraire*, *rue Hautefeuille*, n°. 20.

VOYAGE dans le Nord de la Russie Asiatique, dans la Mer Glaciale, dans la Mer d'Anadir et sur les Côtes de l'Amérique, fait par ordre de l'Impératrice de Russie, Catherine II, depuis 1785 jusqu'en 1794, par le Commodore *Billings*; rédigé par M. *Sauer*, Secrétaire-Interprète de l'Expédition, et traduit de l'anglais avec des notes, par *J. Castéra*, auteur de l'*Histoire de Catherine* II. 2 vol. *in*-8°. imprimés sur carré fin; avec un vol. *in*-4°. contenant *quatorze Planches et une grande Carte*, supérieurement gravées en taille-douce, et imprimées sur grand-raisin fin double. Prix, 13 francs br. En papier vélin, 26 francs.

TROISIEME EDITION du Voyage dans l'Intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par lord *Macartney*, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'empereur de la Chine, etc. Traduit de l'anglais, avec des notes, par *J. Castéra*, auteur de l'*Histoire de Catherine* II. TROISIÈME ÉDITION, augmentée d'un volume de texte, et de 34 *nouvelles* Planches; 5 vol. *in*-8°. avec une Collection de 37 Planches et 4 Cartes, dessinées à *Londres*, et supérieurement gravées en taille-douce par *J. B. P. Tardieu*. Prix, 28 francs brochés. En papier vélin, 56 francs.

Cet Ouvrage vient d'être adopté par le Gouvernement, pour être placé dans les Bibliothèques des Lycées et autres Établissemens formés pour l'instruction publique.

On vend séparément le Tome V, de 400 pages *in*-8°., avec 32 *nouvelles* planches qui s'adaptent à la Première Edition en 4 volumes. Prix, 10 francs 50 centimes. En papier vélin, 21 francs.

Ambassade au Thibet et au Boutan, contenant des

détails très-curieux sur les Mœurs, la Religion, les Productions et le Commerce du Thibet, du Boutan et autres Etats voisins; et une Notice sur les événemens qui s'y sont passés jusqu'en 1793; par M. *Samuel Turner*, chargé de cette Ambassade; traduit de l'anglais, avec des Notes, par *J. Castéra*. 2 vol *in*-8°. imprimés sur papier carré fin et caractères de cicéro neuf; avec un volume *in*-4°. sur grand-raisin, contenant 15 Planches, Vues, Monumens, Hiéroglyphes, Plans, Animaux, Carte géographique, etc., dessinés sur les lieux et gravés en taille-douce par *Tardieu l'aîné*. Prix, 12 francs broché. En papier vélin, 24 francs.

Voyage en Grèce et en Turquie, *fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la Cour Ottomane*, par *C. S. Sonnini*, auteur du *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte;* Membre de plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes de l'Europe; des Sociétés d'Agriculture de Paris et des Observateurs de l'homme. 2 vol, *in*-8°. sur carré fin, et cicéro neuf; avec un volume grand *in*-4°. sur nom-de-Jésus, contenant une très grande et très-belle Carte coloriée, et des Planches gravées en taille-douce par d'habiles Artistes. Prix, 18 francs. Il ne reste que quelques exemplaires en papier vélin. 36 francs.

Relation de l'Ambassade anglaise, envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava et l'Empire des Birmans; par le Major *Michel Symes*, chargé de cette Ambassade. Suivie d'un Voyage fait en 1798 à Colombo, dans l'Ile de Ceylan, et à la baie de Da Lagoa, sur la côte orientale de l'Afrique; — de la Description de l'Ile de Carnicobar et des Ruines de Mavalipouram : traduite de l'anglais, avec des Notes, par *J. Castéra*. 3 vol. *in*-8°. imprimés sur carré fin de Buges, et sur des caractères de cicéro neuf; avec un volume grand *in*-4°. cartonné, contenant 30 belles Planches, Vues-Marines, Plans, Portraits, Costumes, Monumens, Hiéroglyphes, Plantes, Animaux, Cartes géographiques, etc., gravés en taille-douce, par *J. B. P. Tardieu l'aîné*, *Niquet*, *Delignon*, *Delvaux*;

dessinés sur les lieux sous les yeux de l'Ambassadeur, et imprimés sur nom-de-Jésus. Prix, 24 francs broch. En papier vélin, 48 francs.

Voyage en Italie de M. l'abbé *Barthelemy*, de l'Académie Française, de celles des Inscriptions et Belles-Lettres, et auteur du *Voyage d'Anacharsis ;* imprimé sur ses lettres originales écrites au comte *de Caylus : seconde Edition,* augmentée d'une Notice sur la *vie de madame de Choiseul ;* avec un Appendice, où se trouvent des morceaux inédits de *Winckelmann.* Publié par *A. Sérieys*, Bibliothécaire du Prytanée, et communiqué pendant l'impression au Sénateur, neveu de cet Académicien, et à M. de Cotte, son compagnon de voyage en Italie. Un volume *in*-8°. avec une Planche. Prix, 5 francs broché. En papier vélin, 10 francs.

Voyage du ci-devant duc *du Châtelet*, en Portugal, où se trouvent des détails intéressans sur ses Colonies sur le tremblement de terre de Lisbonne, sur M *de Pombal* et la Cour ; revu, corrigé sur le Manuscrit, et augmenté de Notes sur la situation actuelle de ce Royaume et de ses Colonies ; par *J. Fr. Bourgoing*, ci-devant Ministre-Plénipotentiaire de la République Française en Espagne, Membre associé de l'Institut National ; SECONDE EDITION. 2 vol. *in*-8°. avec la *Carte du Portugal* et la *Vue de la baie de Lisbonne*, gravées en taille-douce. 5 liv. 10 s. br.

Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement (sous Louis XVI), et contenant des Observations de tous genres; par C. *S. Sonnini*, ancien Officier et Ingénieur de la Marine Française, Membre de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires, et l'un des Collaborateurs de *Buffon* pour la partie Ornithologique. 3 vol. *in*-8°. avec un volume *in*-4°. renfermant une Collection de *quarante* Planches, gravées en taille-douce par *J. B. Tardieu*, contenant des Portraits, Vues, Plans, Carte Géographique, Antiquités, Plantes, Animaux, etc. dessinés sur les lieux, sous les yeux de l'Auteur. Prix, 21 francs brochés. En papier vélin, 42 francs.

STATISTIQUE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES; avec une *Nouvelle Description Topographique, Physique, Agricole, Politique, Industrielle et Commerciale de cet Etat;*

Ouvrage qui donne une connaissance exacte et précise 1°. des Anciennes et Nouvelles Divisions Civiles, Militaires, Financières et Ecclésiastiques; — 2°. de la superficie et étendue du Territoire, et des Forêts Nationales, Communales et Particulières, par Département, etc.; — 3°. du Climat, de la nature du Sol, de l'état de l'Agriculture et des Productions Végétales, Animales et Minérales; — 4°. de la Population ancienne et nouvelle, comparée aux Territoire, Sexes, Naissances et Décès; — 5°. de l'Industrie, des Manufactures et Fabriques, de l'état du Commerce d'importation et d'exportation, et de la Diplomatie commerciale et politique; — 6°. du nouveau système des Monnaies, Poids et Mesures, comparé à l'ancien; — 7°. de la Navigation intérieure et maritime; — 8°. de l'Instruction publique, des Sciences, Belles-Lettres et Arts, des Monumens anciens e modernes, et des Eaux minérales; — 9°: de la forme du Gouvernement actuel, et des Systèmes Administratif, Financier, Judiciaire, Militaire, Maritime et Forestier; — 10°. des Revenus; de toutes les Contributions et Dépenses Administratives, Judiciaires et d'Instruction publique: le tout présenté par Département; — 11°. du Caractère, des Mœurs, du Culte; — 12°, de l'Etat Politique, Agricole et Commercial de chacune des Colonies Possessions Françaises dans les deux Indes et en Afrique, etc.

Où l'on trouve aussi un très-grand nombre de Tableaux, présentant le Commerce intérieur et extérieur; les Localités, le Nombre et le Produit des Mines, Forges, Fonderies, Usines, Salines, etc., etc.

Par MM. *Peuchet, Sonnini, Delalauze, Parmentier, Deyeux, Gorsse, Amaury-Duval, Dumuys, P. E. Herbin.*

7 *forts Volumes* in-8°. *de plus de* 3,770 *pages, caracteres Petit-Romain, et imprimés sur carré d'Angoulême. Avec un* Atlas *grand* in-4°., *contenant* 19 Tableaux *et* 9 *grandes et belles* Cartes enluminées *de la* France, *de sa* Navigation intérieure, *et des* Colonies et Etablissemens Français *dans les quatre parties du Monde*, dressées par *Poirson*, et gravées par *Tardieu et autres Artistes.* Prix, 52 francs, brochés et étiquetés; et 64 fr., *par la poste*, francs de port.

F. Buisson publiera incessamment un *Supplément*, qu'il délivrera *gratis* aux Acquéreurs de cet Ouvrage. Ce *Supplément* aura pour but de corriger quelques erreurs qui ont pu s'y glisser, et de faire connaître les améliorations qui ont été faites depuis l'impression, dans les diverses parties que l'Ouvrage comprend, ainsi que les changemens survenus dans le Gouvernement et l'Administration.





